

La Revue Populaire

15^c

Histoire – Littérature – Sciences

Vol. 19, No 11

NOVEMBRE 1926



Notre roman complet: LE PARC AUX OISEAUX BLEUS
par CHARLES FOLEY

Une bonne nouvelle pour tous nos
lecteurs et lectrices !

CHAQUE SEMAINE VOUS TROUVEREZ

DANS

Le Samedi

un épisode du roman d'amour le plus recherché
et que nous sommes seuls à posséder :

“ CŒURS ENNEMIS ”

par DELLY

*Ecrivez pour avoir les premiers numéros,
s'ils vous manquent :*

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, RUE CADIEUX,

MONTREAL — CANADA

EN VENTE PARTOUT

10 SOUS

VOIR COUPON
D'ABONNEMENT
PAGE 129



PERDUE !

Une réputation de
Bonne Cuisinière



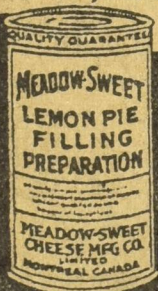
Combien de ménagères ont manqué leur réputation de cuisinières, parce qu'elles n'ont jamais pu faire une bonne tarte au citron! C'est pourtant facile à faire avec les garnitures de Tartes "Meadow-Sweet".

Vous n'avez qu'à suivre le mode d'emploi très simple qui est indiqué sur chaque boîte et vos tartes seront succulentes — crémeuses — fondantes dans la bouche.

15¢ la boîte —
suffisant pour 4 Tartes



Refusez
toutes
imitations



Garniture de Tartes

(Pie Fillings)

"Meadow-Sweet"

CITRON, ANANAS, FRAISES, FRAMBOISES, ORANGES, CERISES.

Fabrique Par Meadow-Sweet Cheese Mfg. Co. Limited, Montreal.

La Revue des beaux romans d'amour

DANS LE NUMERO DE DECEMBRE
DE

**La Revue
Populaire**

NOUS PUBLIERONS

“Le Cheveu de mon Existence”

par

ROGER DOMBRE

Une agréable, fine et romanesque intrigue d'amour,
d'un intérêt captivant, d'un style léger et savoureux.

Un roman complet et toujours nouveau.

En plus, au-delà de cinquante articles et chroniques
illustrés, susceptibles d'intéresser et d'instruire
lecteurs et lectrices, jeunes et vieux.

EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS :

15 sous LE NUMERO

Voir coupon d'abonnement, page 129

ABONNEMENT
Canada

Un an . . . \$1.50
Six mois . . . 75c
Montréal et
banlieue exceptés
Etats-Unis

Un an . . . \$1.75
Six mois . . . 90c

Directeur :
JEAN CHAUVIN

La Revue Populaire

SCIENCES
LITTÉRATURE
HISTOIRE

MENSUEL
ILLUSTRE

**LA REVUE
POPULAIRE**

est expédiée par le
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.

POIRIER,
BESSETTE & CIE
Edits.-Provs.
975, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Vol. 19, No 11

Montréal, novembre 1926

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt, U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

LES DEVOIRS DE VACANCES

C'est en parler un peu tard, évidemment. A cette heure, les devoirs de vacances sont déjà corrigés et les infortunés collégiens qui les ont bâclés ou ignorés ont déjà subi leur peine. Si nous en parlons, c'est pour commenter, au moment où nous la recevons, la nouvelle qu'en France les devoirs de vacances sont abolis dans toutes les maisons d'enseignement, et pour exprimer le vœu qu'on fasse de même dans les collèges classiques de la province qui persistent à empoisonner, par le souci quotidien des devoirs de vacances, les deux mois de repos accordés à leurs élèves.

Comment n'a-t-on pas encore reconnu l'inutilité de cette tâche exécutée chaque matin comme un pen-sum? Elle n'instruit personne, ne divertit personne, expose l'élève aux plagiat les plus carabinés et lui fait prendre en aversion son collège, ses professeurs et ses études, sans compter que la santé physique des enfants n'y gagne rien.

Nos programmes d'études sont si chargés, l'année scolaire si longue, que les collégiens n'ont certes pas trop de deux mois pour s'aérer le cerveau et renouveler l'air de leurs pousmons.

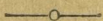
A ce sujet, M. Pernelle écrit dans un quotidien français: «Tous les universitaires sont tombés d'accord sur ce point avec les médecins: la cure de repos cérébral et d'exercice physique est indispensable aux écoliers et aux collégiens. Cependant, si le rôle des maîtres doit s'arrêter au seuil des vacances, les parents ont un rôle particulier qui doit commencer alors. Quand les enfants ont la chance de villégiaturer à la mer, à la campagne ou à la montagne, ils voient couramment autour d'eux des choses nouvelles qu'ils ignorent. Il serait souhaitable qu'on les leur fit remarquer, qu'on leur donnât des explications familières sur les grands phénomènes de la nature, sur la vie et sur le travail, par exemple, des marins, des agriculteurs ou des bûcherons. Tout un ensemble de connaissances pratiques peut se révéler à eux, mais à la condition que le père ou la mère se donne la peine de guider ici la curiosité de leurs enfants, de les instruire en les amusant.

Beaucoup de parents tiennent ce rôle tout naturellement, sans y penser. Pour ceux qui n'y ont pas songé encore, c'est un devoir de le prendre en main.»

Jules JOLICOEUR.

POEME INEDIT

Quand j'étais dieu



Enfin, je commençais à vivre!
Je croyais que je pouvais suivre
Le sentier que j'avais choisi,
Et la vie était douce ainsi.

En me remplissant d'allégresse,
L'air tiède enlaçait ma jeunesse
Qui montait comme un beau lilas,
Heureuse d'ombrager tes pas.
Je sentais couler de mon âme
La beauté qu'une tendre femme
Donne en un geste de la main,
Avec son coeur, son coeur humain.

Obscure et dédaignant le monde,
J'étais l'immensité de l'onde,
Le flot palpitant de la mer,
L'orage et le départ amer;
Le vent qui redresse les voiles,
Les mâts pointant vers les étoiles.
J'étais la fraîcheur des aurores,
La gaité, le vin des amphores;
Arbre, fleur, printemps, j'étais dieu,
Gris d'une coupe de ciel bleu.

Hélène Charbonneau

Mlle Hélène Charbonneau a publié, en 1925, sous le pseudonyme de Marthe des Serres, OPALES, et en 1926, CHATEAUX DE CARTES.

PERLES

Faut-il croire tout ce qu'on raconte au sujet des perles?

Mais si belles que soient les perles fines,—belles pour l'oeil qui les considère et qui est charmé; belles parce qu'elles sont essentiellement vraies,—et vous savez, le beau est la splendeur du vrai;—si brillantes qu'elles soient, et chatoyantes, et translucides, et dures, ce qui devrait être une garantie de solidité,—les perles ont un grand défaut: elles sont altérables.

Ce défaut, d'ailleurs, est pressenti nécessairement, dès lors que l'on connaît leur origine.

Formées de carbonate de chaux, en partie tout à fait principale, elles sont attaquables par tous les agents qui agissent chimiquement sur le carbonate de chaux.

L'action d'un acide faible les altère. L'action d'un acide concentré les dissout.

Un gaz impur suffit à les ternir.

Contrairement au diamant, la perle vieillit, comme une beauté resplendissante, qui, tout en conservant la perfection de ses traits, subit dans son teint l'injure des années. La perle meurt comme une créature animée.

Pas n'est besoin d'être poète, mais joaillier, pour dire, non en style figuré, mais en langage commercial: une vieille perle, une perle morte.

Est-ce en raison de cette instabilité et de cette mortalité qui sembleraient le triste privilège des créatures d'un ordre supérieur, — est-ce pour cela que, dans le symbolisme des pierres

précieuses et des ornements, les perles représentent les larmes?

Cependant on offre volontiers à une fiancée une parure de perles, un cordon de perles.

Une idée qui a été plusieurs fois émise n'a donc pas prédominé: idée qui ferait regarder les perles comme un sinistre présage, comme un cadeau de mauvais augure. Tant mieux; et l'on aurait bien raison en la rejetant d'une façon définitive.

Si les perles sont un symbole de larmes, elles sont aussi un symbole de pureté, par leur blancheur, par leur éclat translucide, peut-être même par leur facilité à s'altérer, à se ternir, et par les précautions qu'exige leur parfaite conservation. Ce second symbole pourrait tout au moins aider à pardonner le premier.

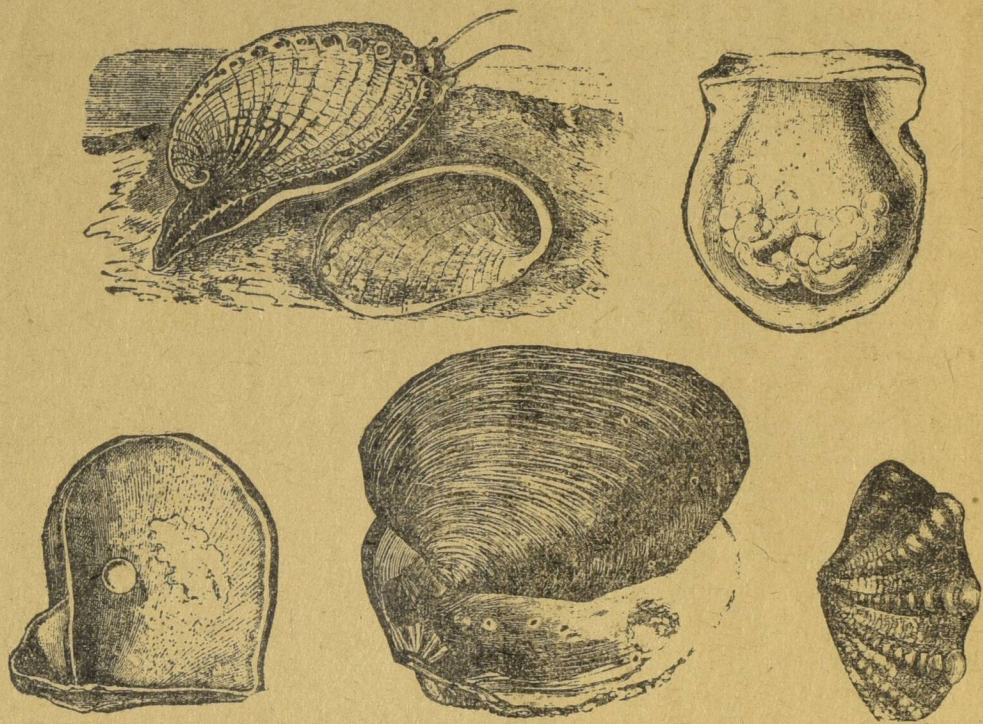
La science et la poésie se réunissaient tout à l'heure pour nous assurer que les perles sont susceptibles de se dissoudre, et que cette dissolution est opérée par les acides. Ceci n'a pu manquer de nous remettre en mémoire certaine anecdote qui a l'honneur de figurer dans les pages de l'histoire. A ce titre historique, nous avons tous appris, dès notre enfance, comme quoi Cléopâtre, dans un festin donné à son vainqueur Antoine, jeta dans la coupe et avala une perle de deux millions ou à peu près. Quelques narrateurs omettent et d'autres affirment un détail: la reine d'Egypte aurait préalablement fait fondre la perle dans du vinaigre; ce qui, entre nous, pouvait être une bonne précaution

pour éviter de s'étrangler, tant la perle était grosse, ou tout au moins de s'engouer, petit accident qui eût enlevé beaucoup de prestige à la scène.

Ce serait Antoine qui lui aurait présenté, par un tout autre sentiment, ce breuvage étrange, onéreux et peu rafraîchissant. Idée folle, à coup sûr, mais non plus sottise, comme celle qui ressort de la version accoutumée.

Jules César donna à Servilie, mère de Brutus, une perle estimée plus d'un million, — que, au témoignage de Pline, les parures de Lollia Paulina, femme de Caligula, renfermaient huit millions de perles; — que Caligula lui-même, ce fameux insensé, prodiguait ces bijoux sur ses bottines.

Une perle présentée à Philippe II d'Espagne, en 1575, et provenant de



Perle isolée

Haliotide.

Mulette perlière.

Perles en amas.

Tridacne.

Ce serait ici le lieu d'énumérer les autres perles célèbres; mais nous nous lasserions vite d'aligner les chiffres de leur poids et de leur prix.

Disons seulement, de la façon la plus rapide, que les Romains portaient des costumes brodés de perles, qui atteignaient souvent des prix fabuleux: — que Sénèque reprochait à une dame romaine de suspendre à ses oreilles toute la fortune de sa maison, — que

l'île Marguerite (côtes de la Colombie) avait la forme d'une poire et la grosseur d'un oeuf de pigeon. En 1620, Philippe IV demandait à Gorgibus, de Calais, qui rapportait des Indes une perle de semblable forme, pesant cent vingt carats, comment il avait pu mettre toute sa fortune sur un si petit objet: "Sire, répondit le marchand, je pensais qu'il y avait un roi d'Espagne qui me l'achèterait."

Il faudrait citer aussi les perles de la couronne de France, celles de la reine d'Angleterre; le chapelet du shah de Perse, dont chaque grain a la grosseur d'une noisette.

—o—

L'INFLUENCE DE LA CARIE SUR L'ORGANISME HUMAIN

—

Les anciens attribuaient toutes leurs infortunes aux étoiles ; nous modernes, plus profanes, plus positivistes, en tenons responsable notre dentition. Les hommes de science ont fait, au cours de ces dernières années, des découvertes stupéfiantes sur ce sujet. Mille maladies au bas mot proviennent des dents mal entretenues. Si votre gros doigt du pied est affecté par la goutte, c'est qu'il doit se trouver des dépôts malsains dans un de vos molaires. Le rhumatisme, l'hyperthyroïdisme, l'épilepsie, tout cela prend naissance dans une dentition gangrenée. Tout dernièrement, un médecin aliéniste ramena plusieurs fous à la raison en leur extrayant quelques dents, qui, probablement, leur entraient trop avant dans le cerveau ! Toutes ces découvertes sont vulgarisées avec un grand concours de presse.

A ce propos, rappelons que la dent la plus importante de la bouche est la molaire de six ans. C'est la clé de voûte de toute dentition et l'une de ses fonctions est même de déterminer la place des autres dents. Cette molaire de six ans peut facilement être connue chez les enfants.

La dentition temporaire des premières années comporte vingt dents, dix de chaque côté de la bouche. S'il s'en trouve une de plus, que les pa-

rents apprennent qu'elle est permanente et ne doit pas être extraite.

Les dents de lait ont aussi leur importance, nul doute là-dessus. Qu'on le sache.

Autre question très intéressante. Les bonbons sont-ils une cause première de la carie des dents ? Oui, disent tous les dentistes qui considèrent le sucre sous toutes ses formes comme un des ennemis les plus dangereux des dents. Cependant, plusieurs prétendent qu'il n'exerce aucune influence, ne produit aucun effet sur l'émail.

Nous l'avons souvent dit à nos lecteurs. Toutes les maladies ne proviennent pas du mauvais état d'une dentition, c'est entendu, mais la carie en cause plusieurs. Nettoyons nos dents deux fois par jour au moins et visitons les dentistes au moins deux fois par année.

—o—

LES RAYONS X AU SERVICE DE L'ART

—

On applique maintenant les rayons X à la recherche des fraudes en matière d'art. Certaines couleurs employées autrefois sont beaucoup plus opaques que les mêmes couleurs actuelles; ce qui permet souvent de déceler les restaurations, les additions ou les copies.

Les rayons X peuvent donc rendre de grands services à l'expert d'art et, probablement aussi, pour l'étude des anciens manuscrits et des palimpsestes. C'est là une nouvelle application inattendue de la physique.

—o—

Celui qui aime à pardonner reconnaît lui-même qu'il est homme et sujet lui-même à faiblir.

Il faut toujours laisser s'écouler la nuit sur l'injure de la veille.

LA VOGUE DE PLUS EN PLUS GRANDE DU GOLF AU CANADA ET AUX ETATS-UNIS

400 clubs de golf et 100,000 joueurs de golf au Canada.— Aux Etats-Unis, on compte 3954 clubs et 1,650,000 joueurs.— Le golf n'est pas qu'un sport, agréable et profitable aux jeunes comme aux vieux, c'est une industrie florissante.— Le golf est-il un sport dispendieux?— Le salaire des professeurs.— Les progrès de ce jeu depuis vingt ans.— Les pays où on le joue.



Il y a dix ans, à peine, le golf était très peu joué dans la province de Québec. Il est maintenant en passe de devenir un jeu national. Le nombre des terrains de golf dans la banlieue de Montréal et de Qué-

bec s'est accru considérablement depuis 1915 et, voici deux ans, la ville de Montréal inaugurerait même un magnifique terrain de golf municipal.

En même temps qu'un jeu, avantageux et agréable aux jeunes comme aux vieux, le golf constitue une industrie très importante et qui se développe en raison de la popularité qu'elle acquiert chaque année.

C'est à ce double point de vue que nous l'envisageons dans cet article. Nous ne possédons pas encore des statistiques très précises sur le golf en Canada. Mais les Etats-Unis ont

établi les leurs. C'est d'ailleurs des Etats-Unis, bien plus que de l'Ecosse, que nous vient le goût que chacun porte de plus en plus à ce jeu.

On compte aux Etats-Unis 3954 clubs de golf possédant des terrains. Il existe en plus 600 clubs ou associations de golf qui organisent chaque année des tournois, lesquels sont disputés sur les terrains de tous les clubs du pays. On calcule que chaque club de golf américain possède une moyenne de 145 acres de terre. Ce qui implique que plus de 570,000 acres de terre, aux Etats-Unis, sont utilisés comme terrains de golf. Bien que certains de ses terrains ne valent pas beaucoup plus de \$100 l'acre, d'autres ont une valeur de \$5,000 à \$20,000 l'acre. Il faudrait donc conclure que les divers clubs de golf du pays détiennent des terrains pour une valeur totale de \$570,000,000.

1,650,000 JOUEURS DE GOLF AUX ETATS-UNIS

Les clubs de golf américains comprennent 1,650,000 membres. Plus de 3000 établissements manufacturent, distribuent et vendent des accessoires de golf. Il s'est vendu, l'an dernier, dans le commerce de détail, pour plus de \$10,000,000 de balles de golf, et pour plus de \$11,000,000 de bâtons. En 1925, il s'est vendu à peu près 12,000,000 de balles.

Dans les petites localités, les clubs comptent environ 150 membres, mais,

dans les grands centres, il n'est pas de clubs importants qui ne comprennent moins de 400 membres. Il existe même de nombreux clubs, parmi les plus considérables, où le nombre des caddies est de 300 à 500.

Le chiffre des caddies, dans tous les Etats-Unis, s'élève facilement à 480,000. Et ces petits bonshommes, ces "petits valets" comme on suggère de les appeler en France où, jusqu'ici, on les désigne sous leur nom anglais, ont gagné, l'an dernier toujours, la bagatelle de \$10,000,000!

Presque chaque club requiert les services d'un professionnel—quelquefois de deux ou trois. Leurs salaires varient de \$1,500 à \$30,000 par année. En plus de son salaire, le professionnel tire un revenu de la vente des balles, des bâtons ou clubs et d'autres articles. En réalité, ces professionnels vendent plus de 70 pour cent des balles qui servent aux membres du club. Dans un des grands clubs de New-York, le professionnel a vendu en une année près de 2000 douzaines de balles, à un profit de \$2.50 la douzaine. Petit négoce qui lui aurait rapporté \$5,000.

On peut dire toutefois que bien rares sont les professionnels payés plus de \$5,000 par année. Un seul, un fameux champion, touche la somme de \$30,000 spécifiée plus haut.

LE GOLF EST-IL UN SPORT DISPENDIEUX?

Le golf étant appelé à devenir un sport national, on s'occupe partout d'en réduire le prix. Il faut dire tout de suite qu'en plusieurs endroits, si le golf constitue un jeu dispendieux, c'est que le terrain sur lequel il est joué coûte trop cher.

Dans la banlieue de New-York, par exemple, si la contribution des membres a tellement augmenté, c'est que les terrains ont doublé de prix. Un certain club de Long Island exigeait autrefois une part de \$800; elle est maintenant de \$2,500. On connaît même un club des côtes du Pacifique dont la contribution a augmenté de \$500 à \$5,000 en dix ans.

Une autre raison que la raison immobilière pourrait résider dans les exigences des membres. Par coquetterie, par esprit de rivalité, les membres d'un club veulent que, d'une année à l'autre, leur terrain soit embelli, qu'il soit de plus en plus ferme et dur. Cela coûte énormément cher. Renouveler chaque année les "greens" n'est pas qu'une petite entreprise. L'avenir du jeu de golf repose sur la spéculation.

Cependant, on peut d'ores et déjà affirmer que, dans quelques années, il cessera d'être considéré comme un jeu de riches. Le peuple, de plus en plus, s'en rapproche.

On calcule que le nombre des joueurs de golf augmente de près d'un million, chaque année. Dans quinze ans, aux Etats-Unis, ils seront quinze millions.

Dans ce cas, il faudrait construire 21,000 nouveaux chalets et acheter 3,000,000 d'acres de terre.

LA VOGUE RAPIDE DU GOLF

Ces prévisions peuvent fort bien être fausses, ou trop optimistes. Nous le concédons. Mais il reste que le golf a fait, depuis quelques années, des progrès considérables. Qu'on se rappelle qu'autrefois les résultats des tournois de golf étaient donnés dans les échos ou carnets mondains. Cela

n'intéressait que la société. Quand les célèbres champions anglais, Vardon et Taylor, vinrent pour la première fois en Amérique, les éditeurs de journaux anglais eux-mêmes prièrent leurs correspondants de ne pas leur câbler les résultats, que ce serait dépenser de l'argent inutilement, trop peu de gens s'y intéressant.

En 1894, vingt joueurs seulement se disputèrent le championnat amateur des Etats-Unis.

En 1925, il fallut quatre-vingt-quatre reporters et quinze télégraphistes pour transmettre les résultats du même tournoi dans toutes les parties du monde.

Aux Etats-Unis, les moindres localités comptent un club de golf. Prenons, par exemple, Gaylord, dans le Kansas, qui, avec une population de 356 âmes, entretient un terrain de neuf trous.

L'an dernier, on connaissait 184 terrains de golf publics aux Etats-Unis. La ville de Chicago seule en entretient douze. New-York en a quatre.

LES PROGRES DU GOLF AU CANADA

Il y a quelques années, le Canada ne comptait que vingt-neuf clubs de golf. On en connaît aujourd'hui plus de 400. Toronto n'en avait que quatre ; il en existe aujourd'hui vingt-quatre. Montréal en compte dix-neuf ; Winnipeg, dix-huit ; Calgary, six ; Vancouver, cinq ; Victoria, cinq, et Ottawa, quatre. Aucune ville canadienne ne va pas sans son club de golf. Le nombre des joueurs de golf est, au Canada, de 100,000 et la propriété immobilière placée dans le golf se chiffre à \$125,000,000.

LE GOLF DANS D'AUTRES PAYS DU MONDE

Le terrain de golf le plus élevé du monde est situé dans les montagnes Sacramento, au Nouveau-Mexique. Dans le petit village de Cloudercroft, on y joue le golf à 9000 pieds au-dessus du niveau de la mer. De même, en Italie, il existe maints terrains de golf, dans des sites enchanteurs, qui ont plus de mille pieds d'altitude. On trouve des clubs de golf aux Philippines, à Caylan, en Chine, au Japon, en Polynésie, partout.

— o —

UNE VILLE BIEN GARDEE

La ville américaine de Memphis pourra défier les malfaiteurs. Elle va recevoir deux ceintures, l'une extérieure, l'autre intérieure, de douze petits postes de police, minuscules bâtiments cylindriques en ciment armé : sur le toit, un projecteur ; à l'intérieur, des téléphones automatiques et deux appareils de T. S. F., l'un de réception, l'autre d'émission, et un système de signaux à pétards. Six policemen motocyclistes seront attachés à chaque poste, mais un seul assurera la garde pendant que les autres exploreront les environs. En cas d'alerte de nuit, le gardien appuie sur un bouton, le projecteur s'allume et tourne, avertissant les motocyclistes. Le jour, les pétards servent d'avertisseur. Puis l'agent, après avoir écrit sur une ardoise l'adresse du crime ou du cambriolage, enjambe sa propre machine et se rend directement à la maison que lui a indiquée par T. S. F. le poste central de Memphis. Ses cinq collègues le suivent quelques instants plus tard, après être passés au poste pour prendre connaissance de l'affaire.



CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

LA FEMME ET LES SPORTS

La femme est devenue, après avoir rompu les liens qui la retenaient loin des institutions d'enseignement supérieur, la concurrente de l'homme dans les domaines supérieurs. Elle veut lui être égale dans les arts, les sciences et les lettres.

D'après les plus grands écrivains qui ont fait du féminisme une étude approfondie, Emile Faguet, l'historien Michelet, Jules Lemaître, Anatole France (tous fort sympathiques à la femme), elle peut fort bien être l'égale de l'homme mais non sa pareille, cela à cause même de l'ordre fatal et éternel des choses, de sa propre nature.

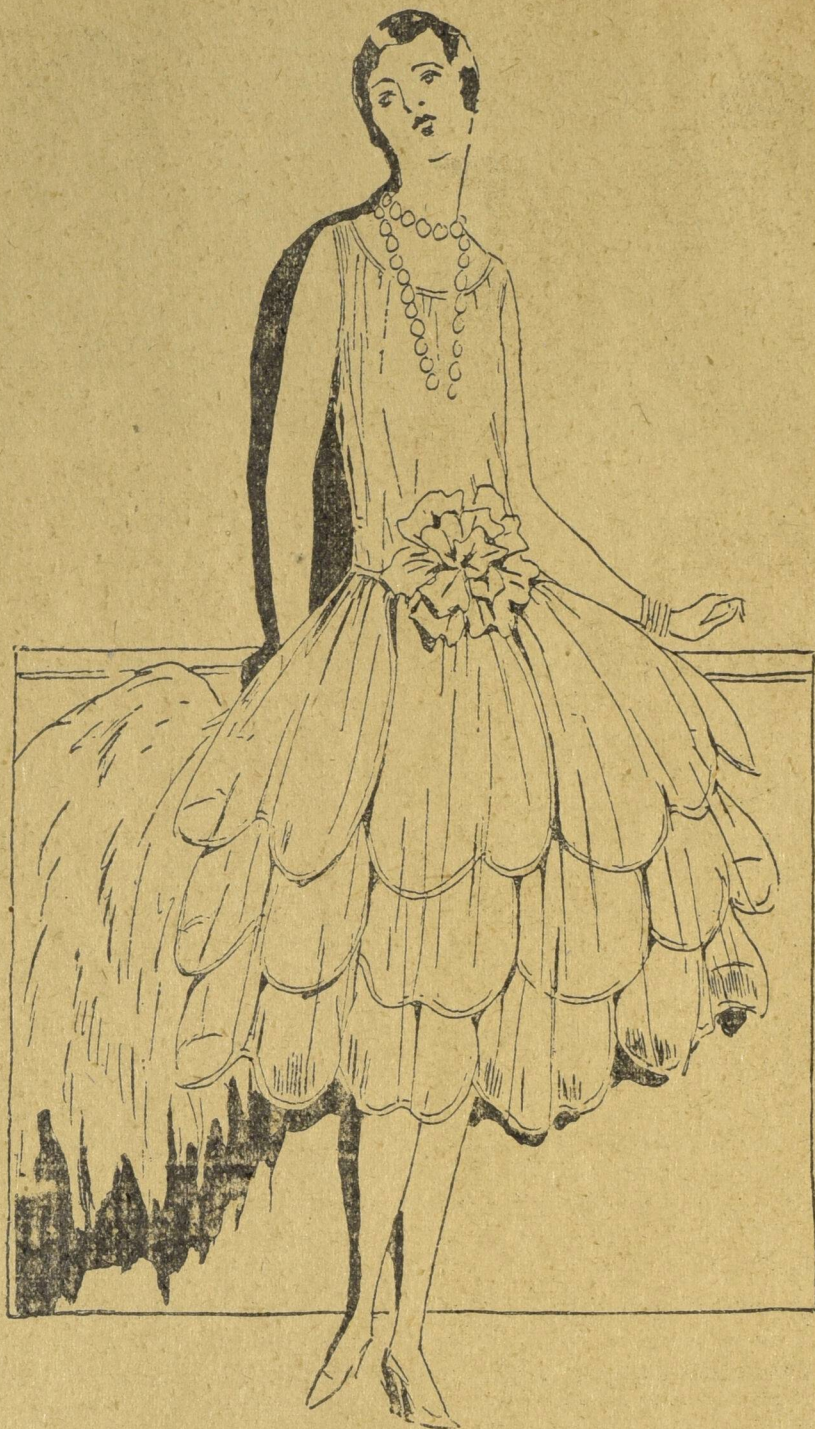
Cependant, toute absorbée dans ses études et toute frémissante de l'espoir de vaincre son adversaire spirituel, l'homme, elle se cultive à fond. Et pour arriver à le dépasser, elle ne le suit pas sur un terrain où ce dernier

perd beaucoup de temps, le terrain des jeux.

Dans la province de Québec, les couventines jouent peu et ce que nous venons d'avancer est vrai pour elles; mais aux Etats-Unis et dans les autres provinces du Dominion, les jeunes filles s'adonnent aussi fougueusement aux sports que les hommes et ce qui précède ne saurait s'appliquer à leur cas.

Mais ce qui nous importe est de savoir, non pas si les jeunes filles du Québec jouent trop peu, ou si les jeunes américaines jouent avec excès, mais si les sports pratiqués à outrance comme dans les lycées, "high schools" ou universités américaines ou anglaises sort plus susceptibles de développer la femme physiquement et moralement que la simple callisthénie.

La callisthénie est un ensemble d'exercices appropriés à l'éducation physique des enfants et des jeunes filles.

UNE TOILETTE DES PLUS ORIGINALES POUR LE SOIR

Robe de tulle blanc avec jupe pétalée. Chaque pétale est bordé d'une ligne d'argent. Une grosse fleur de tulle orne la ceinture.

LA BIJOUTERIE DE FANTAISIE EN VOGUE CET AUTOMNE



«Les exercices callisthéniques consistent surtout en mouvement rythmés (comprenant des danses et des marches), qui s'exécutent au son du piano, souvent par des élèves réunis des deux sexes. Ces exercices ne nécessitent presque pas d'appareils et ne comportent pas de grands efforts musculaires; mais ils développent néanmoins, chez l'enfant et chez la jeu-

ne fille, la force d'abord, ensuite et surtout la souplesse et la grâce.»

Dans un congrès d'éducateurs et de professeurs de culture physique, français et anglais, tenu à Londres, il fut décrété à la presque unanimité que la gymnastique suédoise, en honneur aux Etats-Unis notamment, comportait de graves dangers et mettait la santé et l'intelligence des jeunes filles

en péril; que la callisthénie était préférable aux sports violents.

Notre méthode serait conséquemment la meilleure. L'entraînement physique propre aux jeunes filles est une participation modérée dans une variété de sports plutôt que la spécialisation dans quelques-uns.

L'athlétisme féminin bien compris est contenu dans ces quelques mots, leçon de maintien, mouvements respiratoires, exercice des muscles. Aussi la marche cadencée et la danse, au lieu du trapèze, de la barre fixe et de tous les appareils de gymnastique suédoise.

On doit ajouter le golf, le tennis, la natation, l'équitation, le canotage, mais tout cela modérément, et non pris à dose de championnes.

Les phénomènes que tous les journaux illustrés reproduisent en train de bondir par-dessus une barre de quinze pieds de hauteur, de plonger du trentième échelon dans l'océan, de traverser la Manche, de jouer le rugby ou la crosse, etc., obtiendront bien quelque succès dans un cirque, mais ne feront ni des femmes très cultivées, ni en général des femmes charmantes, ni même de bonnes mères de famille.

L'abus des exercices violents n'électrise le corps humain qu'un temps relativement court et ne participe aucunement à l'éclosion de l'intelligence et à la bonne santé du cerveau.

En un mot, les sports tels que le hockey, la balle au champ, le ballon, et ceux que nous avons cités tout à l'heure, arrêtent le développement mental de la femme pour en faire, peut-être, une belle statue de marbre, mais une personne tout de même incomplète.

Pas plus dans le domaine sportif que dans le domaine intellectuel, la femme ne doit pécher par présomption.

—o—

LETTRES SANS ENVELOPPES

Par ce temps de cherté des articles de papeterie de tout genre, beaucoup de personnes, poussées par des raisons d'économie, ont tout simplement supprimé les enveloppes et ont recours, pour les remplacer, à l'ancien procédé usité avant l'invention des enveloppes. A cette époque déjà lointaine, il suffisait, pour «cacheter une lettre», de plier en trois parties égales sa feuille de papier, de faire entrer un des deux derniers tiers dans l'autre, et de fermer le tout avec de la cire ou un ou deux pains à cacheter.

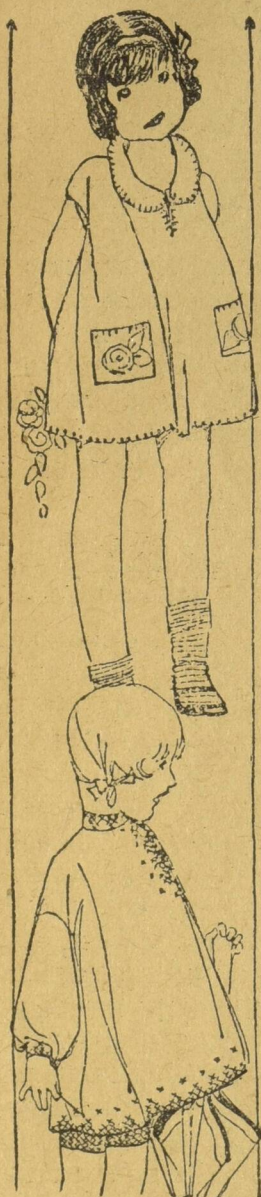
C'était pratique et expéditif. Ce moyen comportait, en outre, d'autres avantages.

En premier lieu, la lettre était complète par elle-même. Sur ce document unique, on trouvait sa suscription, son timbre d'affranchissement et son timbre à date.

Le fait de porter, enfin, l'adresse du destinataire, donnait encore à l'autographe une importance plus considérable.

Pourtant, l'invention de l'enveloppe fut, à juste titre, considérée comme un bienfait. Elle a aujourd'hui cent dix-huit ans. C'est en effet en 1808 que le nommé Brewes, un Anglais à qui l'on attribue généralement la paternité de l'enveloppe, en fit fabriquer à Brighton et les mit dans le commerce. Le succès de cette innovation fut considérable. Quelques années suffirent à Brewes pour amasser une énorme fortune.

Comment habiller nos petites filles



Les quelques modèles illustrés ici sont pour petites robes de cérémonie. Les robes de fillettes, on l'a remarqué depuis plusieurs saisons déjà, n'ont plus de manches.

On met de nos jours autant de coquetterie à habiller les enfants que les grandes personnes. On recherche pour eux, avant tout, la netteté gracieuse et la beauté du tissu.

Voici qu'à Paris on trouve maintenant de très jeunes mannequins pour présenter les collections de saison des robes de fillettes.

Faut-il s'étonner de cette gracieuse innovation? N'est-il pas, au contraire, assez naturel que ces dernières créations nous soient montrées sur des enfants de l'âge correspondant?

Ce sont des élèves de l'école du spectacle—fillettes et adolescentes—qui donnent un ensemble de fraîches petites robes.

Ces présentations, qui deviennent à la mode là-bas, feront naître chez bien des mères de vives tentations.





LIVRES

ET REVUES

par JULES JOLICOEUR

"La Revue Populaire" fait, dans le monde des lettres canadiennes, une étrange découverte.— Rapprochements des plus bizarres et des plus inattendus entre un article de "La Presse", du 20 août 1921, qui, suivant nos informations, serait de M. Claude Melançon, et "La Gaspésie au Soleil", ouvrage de M. Antoine Bernard honoré d'un prix David 1926.—Les sources de documentation d'un savant homme.

[(Article paru dans "La Presse" du 20 août 1921)]

Faites onduler toute une chaîne de montagnes en grosses houles vertes et sur un point de la côte gaspésienne, dessiné en demi-cercle, faites-la se rencontrer brusquement avec la mer violette. De la lutte inévitable des deux éléments va résulter des anses, des grottes, des rochers, des caps et des falaises colorées atteignant plus de six cents pieds de hauteur. A une extrémité du demi-cercle, la montagne restera suspendue au-dessus de l'abîme comme une énorme vague rouge prête à se briser avec un bruit effroyable, puis s'abaissant graduellement jusqu'au niveau de l'océan elle se relèvera à l'autre extrémité pour opposer aux flots sans cesse ameutés les deux pointes aigues du Cap Canon et du Mont-Joli.

("La Gaspésie au Soleil" (1925), pages 45, 46, 47, 48 et 49)

Faites onduler une chaîne de montagnes en longues houles, vertes ou sombres selon les caprices du ciel, et, sur un point de la côte creusé en demi-cercle, dressez brusquement la montagne contre la mer. De l'incessant duel entre les deux éléments vont résulter des anses, des grottes, des rochers, des arcades, des falaises colorées où dominent le rouge et le gris. A une extrémité du demi-cercle au "Pic de l'Aurore", la montagne restera suspendue à sept cents pieds au-dessus de l'abîme, telle une gigantesque vague rouge prête à déferler, puis, s'abaissant jusqu'au niveau de l'océan par les gradins des "Trois Soeurs", elle se relèvera à l'autre extrémité pour opposer aux flots les deux pointes aigues du Cap Canon et du Mont-Joli.

A l'intérieur de ce demi-cercle fermé par deux hautes montagnes, le mont Sainte Anne et le Mont Blanc, creusez un vallon franchement onduleux où vous éparpillerez les cabanes d'un gros village de pêche autour d'une église rouge qui semble avoir jailli du sol, de la même couleur. Tapissez le vallon tout l'été d'un gazon de printemps et jetez sur la croupe arrondie des montagnes un épais manteau de sapins, d'épicéas et de génévriers où court, ici et là, le fil blanc d'un tronc de bouleau.

Pour donner à ce paysage déjà si varié une note d'originalité, à six cents pieds de la côte faites avancer en travers du Mont-Joli, le Rocher Percé, un navire de roche ayant 1500 pieds de long, dont l'étrave mesure 288 pieds de hauteur et donnez-lui pour passagers quelques milliers de goélands et de cormorans. A trois milles au large placez une île ressemblant à une baleine couchée sur le flanc, comme l'île Bonaventure.

Fermez ce demi-cercle, à l'arrière plan, par deux hautes cîmes: le mont Sainte Anne, qui dresse à treize cents pieds sa table de grès rouge; un peu plus loin le Mont Blanc, prince du massif, glorieux petit frère du géant des Alpes. A l'intérieur du pied du Mont Sainte Anne jusqu'à la mer, creusez en pente douce un vallon accidenté où vous semerez les toits pointus des maisons de pêcheurs autour d'une église massive et rougeâtre qui semble jaillir du sol de la même teinte et qui témoigne d'un goût parfait. Tapissez le vallon d'un gazon verdoyant et jetez sur la croupe arrondie des collines et des butteaux un épais manteau de sapins, d'épinettes, de génévriers souvent traversé par le fil blanc d'un tronc de bouleau, où parfois apparaît, couronné de ses bois redoutables, le roi des forêts gaspésiennes: un orignal à l'avant train puissant, au pelage fauve, à l'oeil vif et soupçonneux; il s'enlève d'un bond, saute fossés et clôtures pour venir s'abreuver à la mer (1), puis rentre vite sous la forêt ou s'éloigne à la nage vers une pointe de terre, balançant au-dessus de l'onde son fastueux panache.

Pour donner au rivage percésien une note d'originalité, à six cents pieds de la côte, faites avancer, en travers du Mont-Joli, le rocher Percé, un navire de roche multicolore ayant quinze cents pieds de longueur, troué d'une arche à l'arrière, dont l'étrave mesure deux cent quatre-vingt-huit pieds de hauteur, et qui renferme quatre millions de fossiles; donnez-lui pour passagers quelques milliers de goélands, de margots (2) et de cormo-

(1) Cet orignal qui s'abreuve d'eau de mer doit avoir été croisé avec une morue. (N. de la R.)

(2) Il n'y a pas de margots sur le rocher Percé.

Enfin pour compléter le tableau donnez à la mer toutes les teintes, depuis le vert tendre jusqu'au violet foncé en passant par toute la gamme des bleus; peignez les falaises de toutes les couleurs de la palette et sur le tout étendez un ciel d'Italie.

Ouvrez dans la montagne de beaux sentiers ombreux bordés de fougères, de renoncules, de sceaux de Salomon, de campanules et autres gracieux spécimens d'une riche flore; offrez des promenades en barque; multipliez les points de vue, les excursions, et vous aurez une bien maladroite ébauche de Percé, mais qui laisse deviner quel enthousiasme il peut inspirer, à quelle source inépuisable d'enchantement et d'intérêt il les convie.

Aux géologues et aux biologistes Percé offre la formation curieuse de ses montagnes et de ses falaises, la clef de plus d'un secret sur les bouleversements subis par notre planète et une riche collection de fossiles.

Les naturalistes ont le Rocher Percé et l'île Bonaventure, ces deux sanctuaires d'oiseaux qui, avec le rocher aux Oiseaux des Îles de la Madeleine, sont uniques en Amérique du Nord. Là, les mauves, les margots, les pigeons de mer, les goélands, les cormorans et les perroquets de mer viennent couvrir chaque année en nombre si considérable qu'à l'île Bonaventure, par exemple, leur demeure favorite,

rans. A 3 milles au large, placez une île ayant la forme d'une baleine couchée sur le flanc: l'île Bonaventure, peuplée, elle aussi, de milliers d'oiseaux.

Enfin, pour constituer l'atmosphère du tableau, donnez à la mer toutes les teintes, depuis le vert-olive et le pourpre jusqu'au violet foncé, en passant par la gamme des bleus; peignez encore de couleurs variées les falaises, le rocher avec l'obélisque qui lui sert de gouvernail, et sur l'ensemble faites sourire ou s'attrister un ciel méditerranéen... Tracez dans la montagne des sentiers ombreux bordés de fougères, de sceaux de Salomon, de renoncules et autres gracieux spécimens d'une riche flore; offrez des promenades en barque au Barachois, autour de l'île colombier; multipliez les excursions alpestres, les points de vue baptisés de jolis noms:

..... vous aurez alors une bien maladroite ébauche de Percé qui laisse toutefois deviner quel enthousiasme ce coin de terre gaspésienne peut inspirer à ses touristes, à quelle source intarissable d'enchantement et d'intérêt il les convie.....

Aux géologues, Percé offre la formation curieuse de ses montagnes et de ses falaises, où se superposent plusieurs couches de terrain.

Les naturalistes ont, à part la montagne, le rocher Percé et l'île Bonaventure, ces deux sanctuaires d'oiseaux qui, avec le "rocher aux Oiseaux" des îles de la Madeleine, sont des coins privilégiés de l'Amérique du Nord. Là, mauves, margots, mouettes et pigeons de mer, goélands, cormorans et perroquets de mer viennent couvrir chaque année en nombre si considérable qu'à l'île Bonaventure,

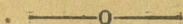
lorsque les blancs margots quittent leurs plateformes étroites sur la falaise pour venir tourner au-dessus de la mer, nous avons l'illusion de loin, d'une forte bordée de neige.

Le rocher Percé, formé de calcaires rouge, vert, jaune et gris-bleu, strié par des veines de calcite blanc, tapissé de lichen orange et de buissons verts où nichent les goélands bleus et blancs, enchante et décourage à la fois les peintres qui veulent rendre son coloris, très difficile à saisir à cause des caprices d'une lumière qui change incessamment. Les montagnes offrent aussi à leur oeil exercé une variété de lignes dont la pureté fait songer à ce fameux mont Fouzi qui hante depuis des siècles l'imagination des artistes japonais. Déjà existe toute une galerie de paysages empruntés au pays de Percé; malheureusement pour nous, plusieurs de ces toiles ont pris la route des Etats-Unis.

leur demeure favorite, lorsque les blancs margots quittent leurs plateformes étroites au flanc de la falaise pour venir tourner au-dessus de la mer, on a l'illusion d'une forte bordée de neige canadienne.

.....

Le rocher Percé, formé de calcaires rouge, vert, jaune et gris-bleu, strié par des veines de calcite blanc, tapissé de lichen orange et de buissons où nichent, en deux cités distinctes, goélands et cormorans, enchante et décourage tout à la fois les peintres qui veulent fixer son coloris, très difficile à saisir à cause des caprices d'une lumière qui change incessamment. Les montagnes offrent aussi à l'oeil exercé une variété de lignes dont la pureté fait songer aux sommets pyrénéens contemplés de Pau, par un matin clair. Déjà existe toute une galerie de paysages empruntés au pays de Percé; malheureusement, beaucoup de ces toiles ont pris la route des Etats-Unis, où elles font pendant aux paysages hudsoniens.



INDEX DU BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES (Tomes III et IV).—Archives provinciales.

Nous accusons réception des tomes troisième et quatrième de l'Index du Bulletin des Recherches Historiques, préparé entièrement par M. Pierre-Georges Roy, le distingué archiviste de la province de Québec.

L'ensemble des quatre tomes (le quatrième étant le dernier de la série) comprend l'index de tous les articles parus dans le Bulletin des Recherches Historiques depuis trente ans. Le tome quatrième renferme en

outre l'index du volume trente et unième.

Voilà un précieux répertoire qui facilitera les recherches de tous les amateurs et curieux d'histoire. Il convient de féliciter grandement M. Roy de ce travail considérable qu'il s'est imposé.

Nous profitons de l'occasion pour signaler à nos lecteurs et lectrices qui l'ignorent l'intéressant Bulletin des Recherches Historiques. Il est indispensable aux collégiens avancés, aux universitaires, aux instituteurs, aux professeurs et à tous les amateurs d'histoire canadienne.

LA FIN D'UN TRAITRE. Episode de la Révolte de 1837, par Eugène Achard. (No 1 d'une Série scolaire éditée par "L'Action Française", 1735, rue St-Denis, Montréal, 1926.)

Comme tout ce qu'écrit M. Eugène Achard, ce petit livre est d'un intérêt réel. Les écoliers, auxquels il s'adresse tout particulièrement, le liront avec profit et agrément.

M. Eugène Achard, directeur de "L'Ecole Canadienne" est, comme on sait, l'auteur de deux manuels d'histoire générale. Il nous annonce pour bientôt un ouvrage considérable en quatre tomes : "Les Northmans en Amérique".

LA FEE DES NEIGES (Roman esquimaux), par Victor Forbin.

Nos lecteurs et lectrices liront avec grand plaisir le récent roman de M. Victor Forbin sur la vie, les moeurs et les croyances des Esquimaux. L'ouvrage est solidement documenté et son intrigue des plus agréables. M. Forbin a, d'ailleurs, écrit maints articles dans "Les Annales", l'"Illustration", etc., sur le Canada français. Il connaît fort bien notre pays, aussi bien le Québec que les provinces de l'Ouest et les régions arctiques. Voici le scénario du roman, tel que détaillé par G. de Pawlowski :

"Un jeune peintre parisien, qui s'était avisé de prendre pour sujet de tableau "La Fée des Neiges", avait pour modèle une jeune personne nommée Geneviève Asselin, fille métisse d'un Canadien et d'une Esquimaude. Le tableau eut beaucoup de succès, on félicita le peintre et son modèle et une amateur milliardaire de paysages polaires s'intéressa à la "Fée des Nei-

ges" et lui légua toute sa fortune. Geneviève Asselin, persuadée que le jeune peintre la tenait pour une sauvage, n'eut qu'une idée : retourner dans sa patrie maternelle et faire le bonheur des Esquimaux. C'est une occasion pour l'auteur de nous décrire les moeurs primitives et simples, ainsi que les incroyables superstitions des Esquimaux. Naturellement, la jeune Geneviève devenue Nanouliak, retrouve sa mère, ses frères et un amoureux qui l'épouse sans autre forme de procès. Mais, comme le chef des sorciers veut l'épouser à son tour, elle le repousse. Désespérée de ne pouvoir tirer de l'ornière ses compatriotes et l'auteur ayant tout dit sur les Esquimaux, la malheureuse Geneviève s'enfuit en traîneau vers la première station canadienne où elle retrouve, comme par hasard, le jeune peintre de ses débuts qui est en train de poursuivre ses études polaires. Tout est bien qui finit bien et "l'ennemie du peuple esquimaux" qui a voulu faire son bonheur, sera trop heureuse de retrouver la civilisation européenne."

LOUIS XVIII, POETE ET TRADUCTEUR D'HORACE

L'amour de Louis XVIII pour les vers d'Horace, lit-on dans les échos du "Mercure de France", est assez connu et l'exemplaire de la jolie édition du poète latin faite à Orléans par Courei de Villeneuve, qui ne quittait guère la poche de son habit, aurait constitué sa lecture lors du "voyage" à Gand en 1815. Mais non seulement l'ex-comte de Provence lisait Horace. Il en traduisait diverses pièces, et en vers, ainsi qu'il appert de la pièce suivante, publiée par une revue française, le 25 avril 1830. C'est l'ode

XVII du 1er Livre des Odes, où Horace invite Mécène à partager avec lui son modeste repas :

INVITATION A DINER A MECENES

Viens boire à petits coups ce vin que j'idolâtre
Ce gros vin de Sabine, enfermé de ma main
En des pots grecs le jou : où tu vins au théâtre,
Mécènes, chevalier romain ;

Quand du fleuve sacré la rive paternelle
Répétait ta louange avec des tremblements ;
Quand tonnaient les échos de la Ville Eternelle,
Au bruit des applaudissements.

Tu boiras du Cécube et la pauvre Ambroisie
Qu'aux pressoirs de Calès expriment les raisins.
Les coteaux de Falerne et les ceps de Fornie
Ne m'ont jamais donné leurs vins.

Louis XVIII.

Evidemment, comme on le fait remarquer, cette traduction n'est pas tout à fait honnête. Elle escamote, dans le dernier quatrain notamment, quelques petites difficultés. Mais c'est déjà assez joli qu'un roi ait occupé ainsi ses loisirs !

LE POETE VERLAINE, GARÇON D'HOTEL

Cette nouvelle stupéfiante nous est communiquée par le "Sunday Evening Telegram", où M. S. M. Ellis rend compte d'un livre de M. Harold Nicolson sur Verlaine. Afin de donner de la saveur à cet article, le secrétaire de la rédaction voulut trouver un titre exact et synthétique. Mais, sans doute pressé par l'heure, et se souvenant vaguement avoir lu que Verlaine avait été employé à l'Hôtel de Ville de Paris, il confondit hôtel de ville et hôtel de voyageurs, et rédigea ainsi son titre :

From Hotel Clerk to World Fame

Ce qui veut dire en traduction libre : Histoire d'un garçon d'hôtel qui a atteint à la renommée mondiale.

Nous mentionnons dans notre Chronique des LIVRES et REVUES tous les ouvrages et toutes les publications nouvelles qui sont signalés à notre collaborateur M. Jules Jolicoeur.

—O—

LES PREMIERES FAUSSES DENTS EN OR

On connaît les grands colliers canaques, les ancêtres de nos chapelets chrétiens, si l'on peut dire, constitués par des séries de "dents humaines" enfilées, et dont j'ai décrit un superbe exemplaire dans la "Presse dentaire".

Eh bien, on a trouvé autrefois à Tepito, vallée de Mexico, un collier de dents humaines "artificielles", en or, au cours de fouilles ; et l'une de ces dents, provenant de E. Boban, se trouve au musée du Trocadéro, à Paris.

C'est le premier cas connu, remontant à l'âge du cuivre mexicain, de "fabrication de fausses dents en or", de nature humaine.

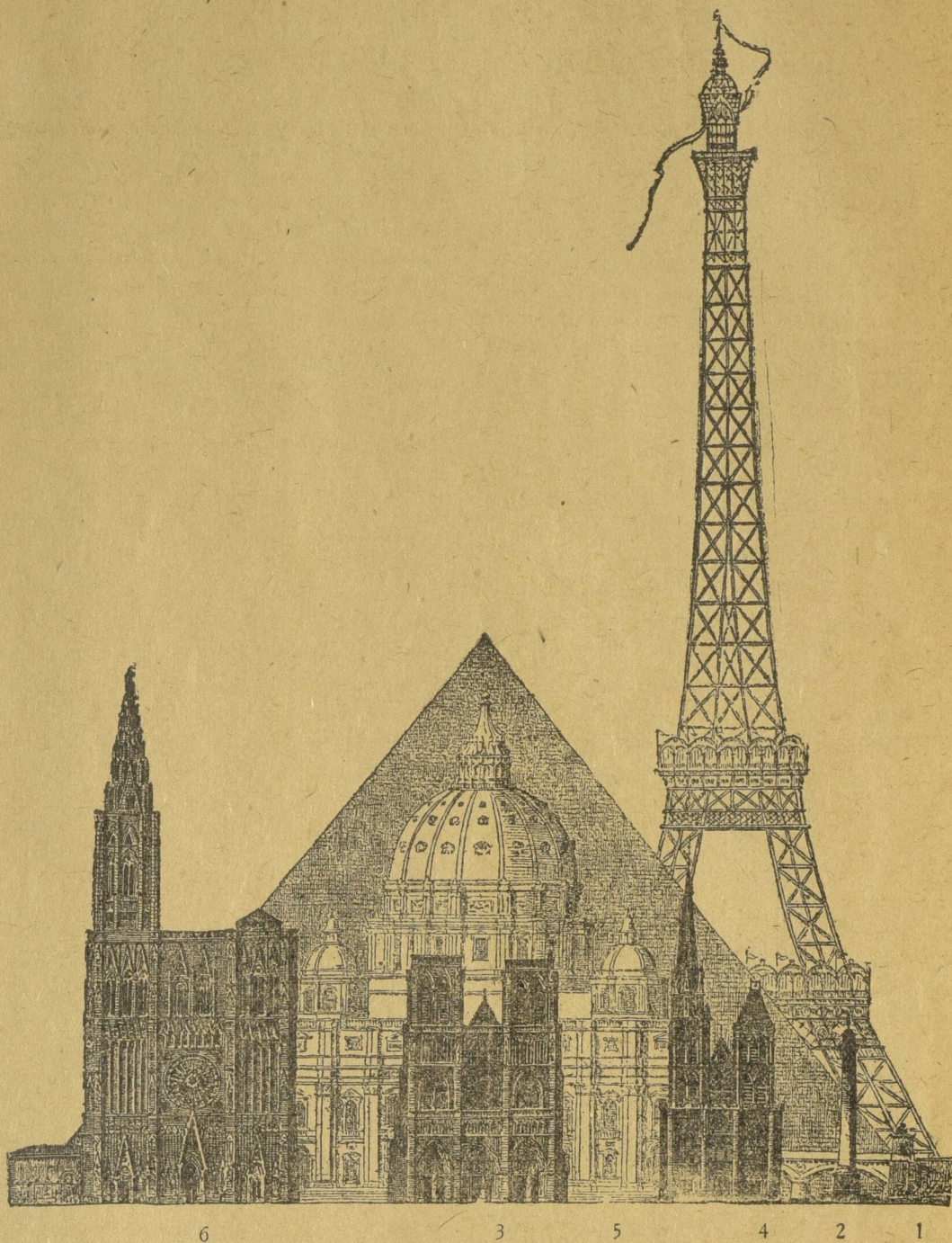
On ne connaît pas encore de dent d'animal en or, quoique jadis les colliers de cette sorte fussent très fréquents.

Il est curieux de constater que, pour faire ce bijou cultuel en or, on ait d'abord songé à utiliser la dent "humaine".

Cela prouve que les colliers canaques remontent très loin.

Dr Marcel BAUDOUIN.

LA TOUR EIFFEL DE PARIS COMPAREE A DIFFERENTS MONUMENTS



1. Pont de Bordeaux.—2. Colonne de Boulogne.—3. Cathédrale de Paris.—4. Eglise Saint-Denis.—5. Saint-Pierre de Rome.—6. Flèche de Strasbourg.—7. Pyramide de Chéops.—8. Tour Eiffel de Paris.

FINIRA-T-ON PAR S'ENTENDRE SUR LE MEILLEUR MODE D'EXECUTION CAPITALE ?

Le mode d'exécution le plus récent a été imaginé par des savants américains. Il consiste à asphyxier le condamné à mort d'une pulvérisation d'acide prussique. Deux expériences ont été faites à la prison de Carson City, dans l'Etat de Nevada. Ces expériences n'ont pas dû réussir parfaitement, puisque des critiques se sont élevées de tous les côtés et que des médecins ont affirmé qu'ils se faisaient fort, si on leur livrait le corps des victimes, de les ramener à la vie. Pour en décider, on doit convoquer en congrès tous les bourreaux des Etats-Unis.

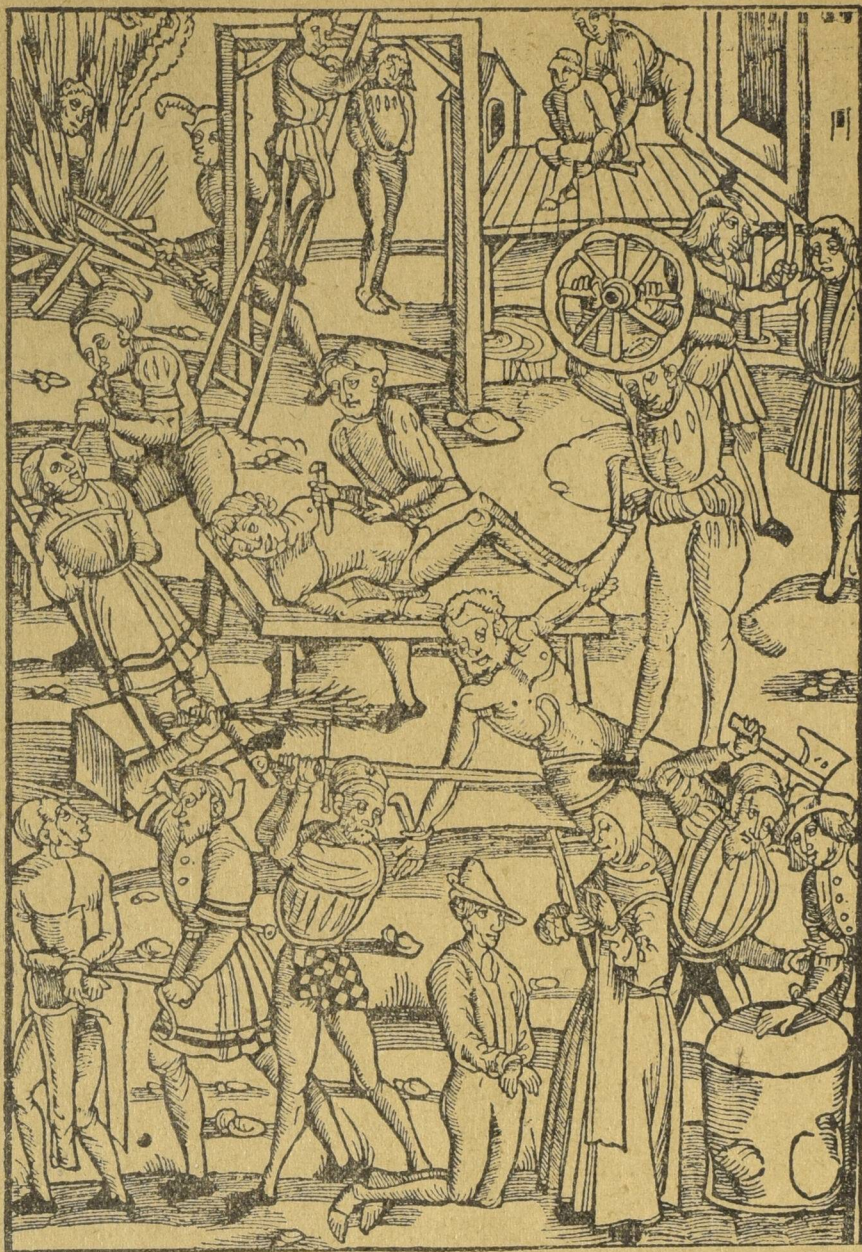
Ceci remet en question les controverses, vieilles de cent cinquante ans, sur le meilleur mode d'exécution capitale. C'est, en effet, depuis la fin du dix-huitième siècle (quelques années avant la Révolution française,) que savants, physiologistes, médecins et écrivains se préoccupent de trouver le procédé le plus rapide et le plus humain d'exécution capitale. Ce souci de ne point imposer aux condamnés des souffrances inutiles, écrit Jean Lecoq, date des temps révolutionnaires. Il procède des grandes idées humanitaires, semées sur le monde par Jean-Jacques Rousseau et Voltaire et tous les philosophes de l'Encyclopédie.

A cette époque, un tel souci eût paru ridicule et déplacé. La justice de nos pères ignorait la pitié. D'ailleurs, la souffrance des êtres n'émuait

guère les gens d'autrefois. Elle était même parfois pour eux un élément de plaisir. Point de bonne fête, au temps jadis, sans le supplice de quelque bête innocente. On jetait des chats vivants dans le feu de la Saint-Jean. A tout propos, on faisait battre des bêtes entre elles. Certains divertissements étaient même doublement barbares, car la cruauté s'y exerçait à la fois sur les hommes et sur les animaux.

On conçoit, dans ces conditions, que nul ne songeait à améliorer les procédés de la justice à l'égard, non point seulement des condamnés, mais même des simples inculpés. L'application de la «question», les supplices atroces de l'eau et du feu, des coins, des brodequins, des tenailles, paraissaient parfaitement légitimes à tout le monde. Les juges étaient impitoyables; le public absolument insensible. Aux dix-sept et dix-huitième siècles, lors de la conclusion de quelques procès fameux, on dressa en place de Grève des estrades et toutes les belles dames de la Cour et de la Ville s'arrachèrent les invitations pour aller voir rouer, pendre ou décapiter les condamnés.

Seul, parfois, le bourreau montra quelque mansuétude. Sa pitié, il est vrai, ne se manifestait que contre argent comptant. Quand les parents ou amis du patient lui avaient graissé la patte, il s'arrangeait de façon à éviter à celui-ci de trop grandes souffrances et l'étranglait subrepticement avant



Au Moyen Age, ainsi qu'on en jugera par cette macabre gravure, on n'y allait pas par quatre chemins.

de l'étendre sur la roue ou de le jeter dans le bûcher.

La guillotine fut inventée dans un sentiment d'égalité. Tous les condamnés à mort devaient être exécutés par le même procédé, on choisit la décol-

lation, parce que c'était le supplice le moins infamant, celui qu'on réservait jusqu'alors aux gens de qualité, et aussi le moins douloureux en même temps que le plus sûr.

Pour éviter le renouvellement des

scènes atroces qui se produisaient chaque fois que l'exécuteur, par maladresse, devait frapper plusieurs coups pour détacher la tête du tronc, l'Assemblée Constituante décida également de substituer une machine à la main du bourreau.

La guillotine était donc le procédé idéal pour l'exécution des condamnés. Pourtant, trois ou quatre ans plus tard, la question de la survie après la décollation était déjà posée. On assurait que la joue de Charlotte Corday avait rougi sous le soufflet que lui avait donné le bourreau, et que des têtes tombées dans le panier s'étaient baisées ou mordues dans les soubresauts de l'agonie.

Bien des médecins, depuis lors, ont discuté sur cette question. L'opinion des plus savants physiologistes modernes est qu'il ne peut y avoir survie après la décapitation et qu'en conséquence, il n'y a pas de souffrance chez les décapités.

Mais est-ce à dire que la guillotine soit, de l'avis général, le supplice le moins douloureux? Certains médecins le prétendent. Le docteur Socquet, le célèbre médecin légiste, en était convaincu. Le nom moins célèbre docteur Lacassagne, professeur de médecine légale à l'Université de Lyon, préférait, au contraire, la pendaison.

«Lorsque la secousse est subite, disait-il, et qu'il y a une certaine violence, la perte de connaissance doit être instantanée »

Le docteur Socquet, par contre, observe que la mort est plus lente dans la pendaison que dans la décollation.

D'autres savants, d'autres médecins et des bourreaux s'accordent tous à dire que la décollation est beaucoup plus rapide et plus sûre que la pendaison. D'ailleurs, dans tous les pays

du monde, la pendaison a moins de partisans; la strangulation, telle qu'elle est pratiquée en Espagne et dans certaines anciennes colonies espagnoles, n'en a pas. Mais la guillotine a contre elle le sentiment populaire, à cause des flots de sang qu'elle répand. On a constaté que les partisans de l'abolition de la peine de mort étaient infiniment moins nombreux dans les pays où le gibet est en usage que dans ceux où l'on emploie la guillotine.

L'esprit humanitaire qui fit adopter la guillotine en France, il y a cent trente-six ans, inspira également les Américains lorsqu'en 1890, ils demandèrent à la science un moyen nouveau d'exécuter les criminels. Auparavant, partout, en Amérique, on pendait les condamnés. On décida alors, dans la plupart des états, de les électrocuter. Une pendaison demandait six minutes pour le moins; l'électrocution devait être instantanée.

Mais l'électrocution ne tint pas tout ce qu'on attendait d'elle. Il y eut des ratés. Certains patients résistèrent au courant avec une vigueur inattendue; d'autres furent littéralement carbonisés. Il y a trois ou quatre ans, dans l'Arkansas, un électrocuté qu'on croyait mort, ressuscita soudain, tandis qu'on le portait en terre et fit, d'un magistral coup de pied, sauter le couvercle de son cercueil.

C'est à la suite de diverses révélations de ce genre que l'administration pénitentiaire décida de rechercher un mode d'exécution capitale plus sûre. On eut ainsi recours à l'acide prussique.

—o—

Le père: la justice exacte, la loi en action, énergique et austère, l'héroïque beauté rectiligne. La mère: la douce justice des circonstances atténuantes, des ménagements équitables que conseille le cœur et qu'autorise la raison.

QUI SUCCEDERA A VALENTINO ?

Depuis la mort de Valentino, survenue au mois d'août dernier, on s'occupe beaucoup de savoir, à Hollywood, qui lui succédera dans l'affection du public. On mentionne, parmi les favoris de l'écran, les noms des jeunes premiers suivants : Ramon Navarro, John Barrymore, Ricardo Cortez, Ronald Colman, Ben Lyon, Joseph Schildkraut, Edmund Lowe, William Collier, Jr., Tullio Carminati



Navarro était depuis longtemps opposé à Valentino, du vivant de ce dernier. Et le succès qu'il a remporté cet automne avec « Ben-Hur » lui donne sur ses concurrents un avantage mar-

qué. Cependant, Ronald Colman, Ben Lyon, Ricardo Cortez et Edmund Lowe comptent de ferventes admiratrices.

Joseph Schildkraut est revenu dernièrement au cinéma comme « cheik » après plusieurs années consacrées exclusivement au théâtre.

Quant à Tullio Carminati, il est très peu connu encore, mais on en parle comme d'un futur Valentino. Sa réputation de jeune premier est fort bien établie en Europe où il joua fréquemment avec Eleanora Duse. Il joue en Amérique avec les deux Talmadge. Comme Valentino, Carminati est Italien. Que dire maintenant du grand John Barrymore, à notre goût le plus bel artiste de la scène et de l'écran américains ? Celui-là ne fait du cinéma qu'occasionnellement. Il préfère encore le théâtre. C'est pourquoi sa cour d'admirateurs et admiratrices n'est peut-être pas encore aussi nombreuse que certains artistes qui sont bien loin de le valoir. Il est d'une humeur changeante et on ne sait pas encore si ses récents succès au cinéma lui feront délaissier le théâtre pour « l'art muet. »

LES PALANQUINS

Sous différents noms et différentes formes, les palanquins sont d'un usage général dans les pays situés sous la zone torride. En Chine et dans l'Inde principalement, les chefs déploient dans leurs litières un luxe remarquable. Les Arabes se servent aussi de palanquins pour faire transporter

leurs femmes à dos de chameau. A Madagascar existe un palanquin qui est une caisse suspendue à deux barres que soutiennent sur leurs épaules ou sur la tête quatre porteurs. Une équipe de douze porteurs fait en palanquin de 65 à 75 milles par jour.

LES DERNIERES ANNEES DE LAMARTINE

Quelle vie fut celle du grand poète, de 1852 à 1869, année de sa mort.— La perte de son influence politique et de sa fortune.— Les travaux considérables qu'il fournit pour payer ses créanciers.— Sa carrière d'historien.— Le Second Empire le tire de la misère.— Ses sentiments religieux.— Les circonstances de sa mort survenue alors qu'il venait d'atteindre sa quatre-vingtième année.

C'est dans «Les Marges», cette si intéressante et si alerte revue dirigée par Eugène Montfort, que nous trouvons une étude d'un livre qui vient de paraître sur les dernières années de Lamartine. Le livre est de M. Latreille, connu par ses nombreux ouvrages sur l'histoire religieuse et littéraire du XIXe siècle.

Les dernières années de Lamartine sont peu connues. On ne retient du grand et du malheureux poète que ses années de splendeur, son luxe, sa vie large et libre, ses triomphes en tout pays, la faveur populaire dont il jouit si longtemps, les voyages qu'il entreprit en Orient, comme représentant de son pays. Mais, en 1852, Lamartine avait déjà subi maintes épreuves, éprouvé de nombreux déboires.

En 1857, année où il sortit de sa solitude pour prendre la défense de Flaubert, dont le premier roman, l'immortelle «Madame Bovary», valait à son auteur une poursuite en correctionnelle, Lamartine permit qu'on posât sa candidature à Mâcon. Il eut

2,340 voix contre 8,478 au candidat du gouvernement. Il n'eut pas plus de succès à Saint-Point où il recueillait 16 voix et son adversaire 191.

A ses malheurs, il trouva alors un dérivatif. «Le grand succès des Girondins», écrit Pierre Leguay, dans l'article dont nous avons parlé tout à l'heure, avait montré à Lamartine de quelle ressource pouvait être pour lui une exploitation méthodique de l'histoire. Il y revint immédiatement après sa disgrâce auprès du suffrage universel. Dès 1850, il était occupé à une histoire de la Restauration. Il achevait le huitième et dernier volume au mois d'octobre 1852. L'ouvrage, en dépit de Sainte-Beuve, eut du succès, tellement que Lamartine entama aussitôt une histoire des Constituants. Puis ce fut une histoire de la Turquie dont les huit tomes s'échelonnaient du mois de septembre 1854 au mois d'août 1855. Les souvenirs de son fameux voyage en Orient lui furent alors de quelque secours. Il se débita de son ouvrage sur la Turquie 30,000 exemplaires. La Turquie était alors l'alliée de la France dans la guerre livrée à la Turquie. M. Lamartine voulut faire d'une pierre deux coups et écrire aussi, pendant qu'on se battait encore en Crimée, l'histoire de la Russie. Ce sujet, difficile à vrai dire, l'inspira beaucoup moins. Une histoire d'Alexandre-le-Grand, publiée peu après, termina sa carrière d'historien.

Mais la grande occupation de sa vie, et sa plus sûre ressource, à par-



Lamartine (1790-1869)

tir de 1856, fut son «Cours familier de littérature», un «monument unique», écrit M. Latreille, «et que pourtant seuls les fervents de Lamartine connaissent». La publication en devait durer cent soixante-huit mois. Comme Lamartine écrivait des fascicules

à l'avance, elle put se continuer même après que son intelligence fût atteinte, même quelque temps après sa mort. Ce Cours fut accueilli d'abord avec un grand succès.

Ce Cours nous renseigne sur ses admirations littéraires et sur ses théo-

ries sociales. Il nous renseigne aussi, mais bien moins précisément, sur l'évolution de ses idées philosophiques et religieuses. Elles avaient toujours été un peu vagues. Parti du catholicisme orthodoxe, il avait été fort loin dans la voie du panthéisme. Son vocabulaire ne contribuait pas peu à rendre plus difficilement saisissable sa pensée.

C'était un spiritualiste et il avait besoin de la prière. Très pessimiste, ne croyant pas du tout à cette perfectibilité infinie de l'homme dont Eugène Pelletan, à la même époque, faisait une religion, il aboutit néanmoins à l'adoration, et non à la révolte. Mme Lamartine eut, sur ce point, une grande influence sur son mari. Anglaise, née protestante, elle s'était convertie au catholicisme pour l'épouser et fut une catholique très sincère et très active. C'est à dater de sa mort, survenue le 21 mai 1863, que Lamartine parut se rapprocher de plus en plus du catholicisme.

Valentine de Cessiat, sa nièce, le faisait vivre, en somme, dans une atmosphère catholique. Pie IX lui envoyait sa bénédiction. Le P. Hyacinthe n'était pas sur lui sans influence ni un ecclésiastique plus modeste, l'abbé Perrotin, curé de Prissé, qui desservait la chapelle de Monceau. Les écrivains catholiques insistaient auprès de lui pour le ramener au bercail. Tous lui rappelaient le vers des "Harmônies":

**O Dieu de mon berceau, sois le Dieu
[de ma tombe!]**

Le vieillard céda enfin et fit venir le prêtre.

Ses facultés baissaient de plus en plus. Les terribles embarras d'argent

au milieu desquels il se débattait depuis tant d'années avaient beaucoup contribué, avec son énorme production littéraire, à cet affaiblissement.

Mais de combien était le passif de Lamartine? Ne devait-il qu'un million de francs à la veille du 2 décembre? Comment se fait-il alors qu'il en devait cinq un peu plus tard, et que, plus tard encore, il se félicitait d'en avoir payé quatre?

Sa générosité inconsidérée, en plus de spéculations maladroites, aurait été une cause, très honorable, de sa ruine. Il ne réduisait pas, même dans les années les plus fâcheuses, ses charités. Il trouvait encore le moyen de prêter de l'argent à ses amis.

Quant à son goût du luxe qui lui fut si cruellement reproché et dont s'amuserent, presque jusqu'à la fin, quelques petits journaux, il est indiscutable et lui coûta beaucoup.

Mais, dans ses dernières années, il avait consenti bien des sacrifices. Il avait quitté son bel hôtel de la rue de l'Université pour s'installer, très modestement, rue de la Ville-l'Evêque. Une ancienne serre y accueillit les bureaux, le magasin et la comptabilité du "Cours familier." Plus tard, il demanda au Conseil municipal la concession d'un terrain à Passy : c'est dans un chalet élevé sur ce terrain qu'il devait mourir. Presque tous ses chevaux, ceux, du moins, qu'il entretenait à Paris, furent vendus. Il se défit, enfin, de sa terre de Milly, mais le produit de cette vente fut comme "une goutte perdue dans l'océan des dettes".

Il organisa lui-même une souscription nationale et rédigea lui-même, hélas! un appel à toute la France. Elle s'annonça d'abord assez bien. Un comité spécial s'était même formé en

Angleterre. Mais la guerre d'Italie détournait bientôt l'attention de cette grande infortune dont le public était las et qui faisait trop de bruit. Les frais, à Paris, absorbèrent la moitié des recettes. Son courrier apportait à Lamartine bien des injures. Il fallut clore la souscription.

L'empereur Napoléon III lui avait offert 100,000 francs (vingt mille dollars) de rente ou deux millions pour payer ses dettes. (Deux millions de francs représentaient à cette bienheureuse époque \$400,000). Présentée de la sorte, comme un cadeau direct et personnel de l'homme du 2 décembre à l'homme de février, cette offre parut à Lamartine inacceptable. Mais ce qu'il refusait du souverain, il pouvait l'accepter du pays. Un projet de loi portant qu'il était accordé, «à titre de récompense nationale, à M. Alphonse de Lamartine, une somme de cinq cent mille francs, exigible à son décès et dont les intérêts à 5 % lui seront servis pendant sa vie», était déposé sur le bureau du corps législatif. Un discours vibrant d'Emile Olivier, rapporteur, entraîna le vote. Il était grand temps : Lamartine ne pouvait plus travailler. M. Latreille nous le montre, poussé dans une petite voiture, visitant l'Exposition de 1867, sans vive curiosité. Dès l'automne de cette même année, son intelligence avait failli. Les derniers mots écrits par lui, à peine lisibles, sont de juin 1868. La parole résista plus longtemps, mais rare. Soigneusement habillé par sa nièce Valentine, tendre gardienne de sa vieillesse, il se levait quand on lui présentait un visiteur, quelque étranger, russe ou américain ; il souriait vaguement mais ne prenait plus de part à l'entretien. Pendant l'été de 1868, passé à Monceau et

Saint-Point, il se sauva un jour à travers champs : fugue qui rappelle celle du vieux Tolstoï. Il fallut, à la fin de l'année, le ramener presque de force à Paris. Il y mourut le 28 février 1869. L'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, lui donna l'extrême-onction. Le 3 mars, une trentaine de personnes, dont Emile Augier, Jules Sandeau, qui représentait l'Académie, Victor de Laprade, Alexandre Dumas fils, Henri Martin, assistaient à la levée du corps. Le lendemain, après une double cérémonie à l'église Saint-Pierre de Mâcon et à Saint-Point, il était enterré dans le caveau où reposaient déjà sa mère, sa fille et sa femme."

—o—

COMBIEN DE NAGEURS ONT-ILS FRANCHI LA MANCHE DEPUIS LA PREMIERE TRAVERSEE DE 1875?



Au cours du mois d'août dernier, deux nageuses et un nageur réussirent la traversée de la Manche. Miss Gertrude Ederle, d'origine allemande, fut la première femme à réussir cet exploit. On

connait son triomphe. Quelques jours après elle, un nageur allemand battait tous les records de vitesse pour être dépassé, à son tour, par un Français.

Les quatre traversées de cette année ont été particulièrement rapides, comme on le verra tout à l'heure.

Sept nageurs et deux nageuses ont réussi la traversée de la Manche depuis 1875. L'année 1923 compta trois réussites, l'année 1926, quatre.

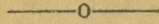
Le capitaine Webb mit 21 heures 45; le fameux Burgess, 23 heures 40; l'Italien Tiraboschi, 16 heures 23; l'Américain Charles Toth, 16 heures 54; l'Américain Sullivan, 27 heures 23; miss Ederle, 14 heures 31; Mme Corson, 15 heures 28; l'Allemand Ernst Vierkoetter, 12 heures 43; le Français Georges Michel, 11 heures 5.

C'est le 10 septembre que Michel

accomplit cet exploit, en plongeant des rochers du Cap Gris Nez une heure avant la marée basse au lieu de quatre heures avant la marée haute.

C'est toujours en août et en septembre, mois propices entre tous, que ces athlètes triomphèrent, après avoir selon les caprices des courants et des marées, parcouru bien plus que les vingt milles qui séparent, à vol d'oiseau, la côte française de la côte anglaise.

Nous ne serions pas du tout surpris que d'autres nageurs aient brisé ces records quand paraîtra cet article. Il faut tout prévoir.



LES PONTS DE CORDE AU JAPON

Assurément cette gravure n'est pas donnée comme faite sur la photographie des ponts de corde qui peuvent exister au Japon. Elle n'est pas garantie davantage comme ayant été exécutée sur le modèle d'un dessin d'après nature. Elle a simplement pour but de constater l'existence, en ce pays, des ponts de ce genre.

Ce qu'il y a au Japon, qui donc le sait bien? Ce vaste empire s'est toujours tenu enveloppé dans un rideau de mystères. Yédo se laisse entrevoir, et d'autres grandes villes du même genre; mais qu'on nous dise clairement ce qui se trouve ailleurs: cela n'est pas facile. Or quand il s'agit de ces montagnes que la nature elle-même s'est chargée de rendre presque inaccessibles, et de ponts qui, dans ces lieux inexplorés, relient sur un abîme un rocher à un autre rocher, comment est-il possible de donner à ce sujet des détails absolument précis!

Ces sortes de ponts se trouvent, dit-on, sur les monts Akoni. Il paraîtrait qu'on le sait par les habitants de ces sommets escarpés, qui fréquemment descendent au sein des vallées aboutissant à la baie d'Yédo, pour gagner quelque argent, en mettant leurs bras vigoureux au service des transports par terre et par eau.

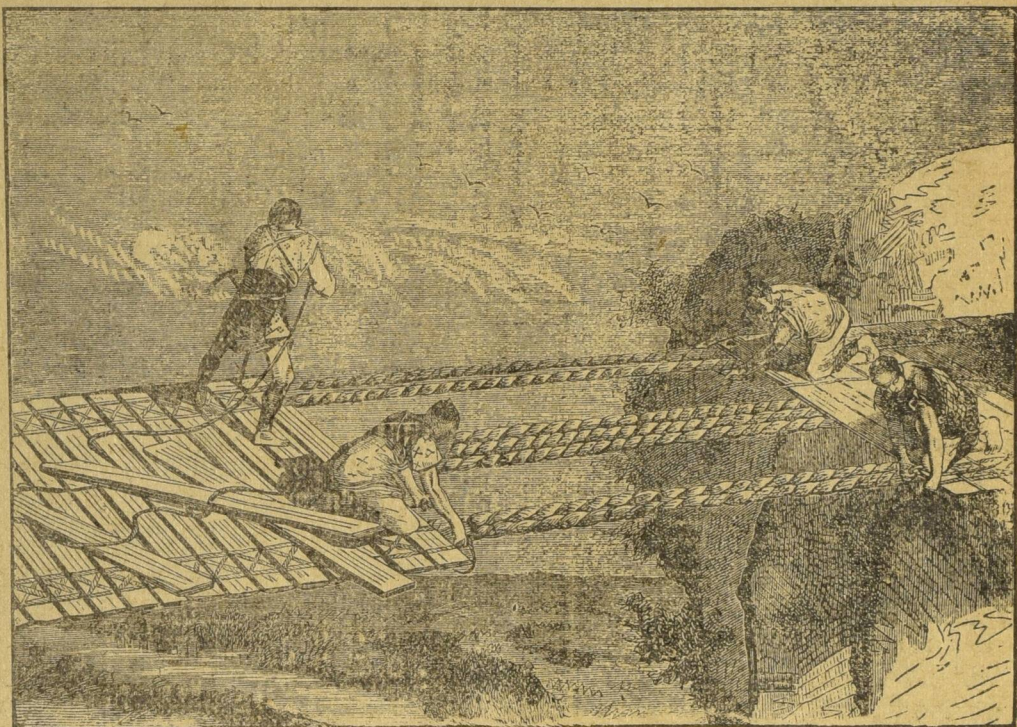
Il est donc certain que celui qui aurait vu ce pont de ses propres yeux l'eût dessiné autrement. Plus je l'examine, plus je me dis: Celui-ci a trop l'empreinte de la civilisation, et pas assez celle des mains grossières qui l'ont fabriqué, des éléments tout à faits primitifs qui ont dû entrer dans sa composition, des instruments insuffisants dont on s'est servi pour le construire. Dans celui-ci vous avez nos procédés, nos calculs mathématiques; vous avez des câbles admirablement tendus d'une roche à l'autre; vous avez des madriers méthodiquement entrelacés.

Quel ingénieur, placé au centre le plus brillant de la civilisation, ne signerait pas ce travail?

Loin de nous au reste la pensée que les Japonais ne savent pas construire des ponts. Dans ce grand empire, situé à l'extrémité orientale de l'Asie, il ne faut pas compter moins de 3,800 îles ou îlots. Incontestablement le monde n'a pas d'archipel plus morcelé. Or, qui pourrait dire le nombre des fleuves, des rivières, des cours

tits bateaux, ponts de bottes de jone; aux endroits guéables, ponts humains; et ce ne sont pas les moins en usage: de père en fils cette honnête profession se transmet d'âge en âge.

Ainsi, chez les Japonais, sous le rapport des ponts, il y a en vérité une grande fécondité de ressources. Mais qui pourrait se refuser à reconnaître à ces ressources le caractère légèrement sauvage dont, en général, elles sont empreintes.



d'eau de tout genre, des canaux, des bassins, des étangs, des fossés, des lieux marécageux dont tant d'îles sont sillonnées? Evidemment pour qu'une population d'environ soixante millions d'habitants circule à travers toute cette eau, il faut des ponts; et, par le seul fait de la nécessité, on doit être expérimenté en ce pays dans l'art de les construire. Ponts de bois, ceintrés, sur chevalets, dans les grandes villes;—elles seules se payent ce luxe;—simples barques, ponts de pe-

Les malentendus qui naissent nécessairement de l'obscurité dont s'entoure à plaisir l'empire japonais, afin de se dérober aux yeux de tous, amènent ici à se demander : Tout ceci, est-ce vrai? Est-ce que le Japonais le céderait tant aux peuples civilisés? Intelligent, oui, il l'est; spirituel, oui; ingénieux, très ingénieux, oui encore; raffiné même, sur certains points, assurément. Mais qu'il soit en retard sur certaines autres choses, qui pourrait le nier ?



UN ROMAN COMPLET

LE PARC AUX OISEAUX BLEUS

par CHARLES FOLEY

CHAPITRE PREMIER

UN PARC MYSTÉRIeux

Jamais, depuis bien des années de larmes fréquentes et de rares sourires, Albine Sonnel, la petite dactylo, n'avait eu pareil chagrin. Comment un petit coeur de dix-huit ans pouvait-il contenir tant de soucis?

Sous le soleil encore brûlant, parmi les friches désertes envahies de genêts et de bruyères, le long de la route où les taillis trop bas ne donnaient aucune ombre, la pauvrete se sentit lasse. Elle voulut se reposer un peu plus loin, sous un bouquet de châtaigniers. Là, le talus souffrait en banc de gazon.

Mais, fort étonnée, Albine constata qu'une promeneuse était assise sous le feuillage et elle reconnut en cette promeneuse la dame rousse qui avait loué l'appartement du rez-de-chaussée, à l'Hôtel du Lac.

Mlle Sonnel, en ce même hôtel, habitait une chambrette sous le toit.

La timide dactylographe n'avait jamais adressé la parole à cette femme élégante, hautaine, dont les allures hardies lui déplaisaient.

Albine se contenta, au passage, de saluer d'une inclination de tête. Puis, afin de se donner contenance, elle se dirigea vers la grille d'un parc où aboutissait la sente qu'elle avait prise.

La venue d'Albine gênait probablement la dame rousse, car elle interpella la jeune fille d'une voix impatiente, contrariée:

—N'allez pas par là, mademoiselle, ça ne vous mènerait nulle part. Le domaine de Boismont est fermé. Pour regagner le village et l'hôtel, le plus court est la grand'route. Retournez sur vos pas.

—Merci, madame, dit Albine. Je n'ai pas l'intention de forcer la grille. Je me contenterai de jeter un regard à travers les barreaux... Je ne pense pas que ce soit défendu!

Albine était rien moins que taquine. Elle n'eût su dire quel sentiment instinctif la poussait à braver l'impérieuse injonction de la promeneuse.

Boismont,—parc, fermes, herbages, réserves et forêt,—couvrait l'immense plateau. Ses murs, enserrant de débordantes frondaisons, s'étendaient à perte de vue; ils obligeaient le passant à faire un long détour pour gagner le pittoresque village du même nom, situé au bord du lac, au pied de la colline.

Vieux, rébarbatifs, très élevés, sans brèches ni lézardes malgré l'assaut du lierre et des ronces, ces murs masquaient jalousement la beauté du site et défendaient le mystère du manoir contre les curieux.

La grille elle-même, à travers ses barreaux, ne laissait voir qu'un sombre charmille, si touffue que le regard y semblait emprisonné. Impossible d'apercevoir, non seulement la demeure, mais les jardins.

Bien souvent, dans ses courses à la petite ville de Clères, la jeune dactylo avait ressenti, devant cette farouche clôture, une sorte d'agacement et de déception. Cette impression restait inexplicable, car Albine était naturellement discrète. Elle avait de coutume l'imagination vive, mais pas cet après-midi-là. De mauvaises nouvelles la pré-occupaient trop pour qu'elle songeât aux vagues rumeurs concernant les châtelains de Boismont.

Cependant, arrêtée un instant, Mlle Sonnel allait rebrousser chemin quand elle vit venir, du fond de la charmille, un cavalier suivi d'un garde à bicyclette. Le garde sauta à terre et, tirant une clé de sa poche, ouvrit à leurs battants la grille au cavalier.

Le jeune maître, éperonnant son beau cheval frémissant, franchit le seuil d'un bond et surgit de l'ombre en plein soleil.

Et ce fut la petite dactylo, se jetant vivement de côté, qui fut éblouie.

Sanglé dans sa tunique kaki, botté et ceinturé de fauve, svelte et blond, teint clair, sourire aux lèvres, le châtelain, sur le seuil de ce parc mystérieux, apparaissait en vrai prince Charmant.

—Je vous ai effrayée, mademoiselle, pardonnez-moi ! s'exclama le jeune homme, en soulevant son feutre et arrêtant brusquement son cheval.

Il remarqua combien cette jeune fille était fine et jolie en dépit de sa pâleur et de la tristesse de ses grands yeux. Intéressé soudain, pris d'il ne savait quelle étrange compassion malgré l'attitude fière d'Albine, il proposa dans un désir irrésistible de plaire et d'être serviable :

—Vous semblez fatiguée, mademoiselle. Allez-vous à Boismont ?

—Oui, monsieur.

—Alors, faites-moi le plaisir de traverser le parc et de sortir par la porte des Clairières, qui ouvre sur le village. Votre trajet s'en trouvera raccourci de deux bons kilomètres.

L'offre était si courtoise, il y avait dans le regard et le geste du jeune homme tant d'affabilité, qu'Albine, si réservée qu'elle fût, ne put se tenir d'accepter.

—Je vous remercie de la permission, monsieur. J'en profiterai volontiers. Seulement, j'ai peur de me perdre en ce parc immense...

A ce moment, le vieux garde-chasse avança de quelques pas et salua Albine militairement. Le cavalier lui cria :

—Pascal, je désire que mademoiselle passe par le parc. Mettez-la dans le bon chemin, dans l'avenue qui longe la rivière, l'étang, et va tout droit aux clairières.

Puis, se tournant vers Albine, le jeune homme ajouta galamment :

—Je me serais fait un plaisir de vous guider moi-même, mademoiselle... si je n'étais attendu.

Il salua de nouveau, puis éperonna son cheval.

La dame rousse, pour entendre et voir ce qui se passait, avait quitté l'ombre des châtaigniers. Le cavalier approchant, elle tourna le dos et affecta de poursuivre sa promenade. Si ingénue que fût Albine, elle devina sans peine que la promeneuse attendait le jeune châtelain.

Mais déjà Mlle Sonnel suivait le garde. Elle pénétra sous la charmille et attendit que Pascal eût refermé la grille.

Cet incident imprévu avait fait diversion aux mauvaises nouvelles. Un instant, la jeune fille oublia ses tracas. Après avoir accepté l'invite, Albine s'effarait un peu de se trouver enfermée dans ce parc inconnu. Les cheveux gris du garde, ses façons respectueuses la rassurèrent. Elle entama la conversation sans défiance.

—J'ignorais qu'on pouvait entrer dans le domaine de Boismont. Pour aller à Clères, je passe par cette route. Voici la première fois que je vois la grille s'ouvrir.

—Les maîtres du manoir vivent très retirés. Cependant notre jeune monsieur, dans ses promenades, sort souvent par ici.

—Il a été fort aimable pour moi : cette traversée du parc m'évite un long détour. De plus, je serai charmée de connaître ces jardins que, de l'autre côté du mur, je jugeais impénétrables.

Albine et son guide allaient côte à côte, sous la voûte ombreuse. La visiteuse fut saisie d'un pressentiment superstitieux, comme au seuil d'un sombre labyrinthe.

—Pourvu que, laissée seule, je ne m'égare pas !

—Pas moyen, mademoiselle. Vous n'aurez qu'à suivre l'avenue tout droit. Hors de vue du château, elle traverse cette partie haute du parc, puis dévale vers les clairières, où vous trouverez une des portes donnant sur le village. Ça vaut le coup d'oeil ! Vous pouvez m'en croire : je suis, avec ma femme Catherine, depuis quatorze ans au service de ces patrons-là et je connais le domaine comme ma poche. Voici le débouché de la charmille. Je vous aurais accompagnée jusqu'au bout si je n'avais à faire ma ronde dans les réserves. Pour vous, c'est tout droit...

Pascal, qui poussait devant lui sa bicyclette, salua la jeune fille, sauta en selle et disparut sous bois.

Albine redoutait la solitude parce qu'elle s'y savait livrée, sans diversion à d'obsédantes tristesses. Cependant, dans la fraîcheur de ce berceau de verdure, la jeune fille eut une sensation de soulagement et de repos. Son chagrin n'était pas oublié, hélas ! mais il somnolait doucement...

Au sortir de cette charmille, l'avenue descendait, en pente douce, vers d'immenses pelouses qu'ombrageaient de larges bouquets de hêtres aux troncs rosés ou de frissonnants bouleaux à l'écorce d'argent. Arrosant les prairies, une limpide rivière ici dormait et là écumait sur de grosses roches, puis bondissait de cascade en cascade.

De l'autre côté du mur, la jeune fille avait imaginé une futaie obscure, des frondaisons denses et jamais élaguées, l'horreur sacrée des forêts primitives. Et, sous ses yeux charmés, s'étalaient de vastes et luxuriants herbages, irradiés de soleil. Pourtant Albine n'avait pas ce tressaillement de surprise et de plaisir que cause l'aspect d'un beau site inconnu. Son impression était profonde, mais singulièrement calme. Elle en trouva bien vite la raison :

—Je me rappelle avoir vu, toute petite, des paysages semblables dans les livres illustrés de Gustave Doré. Ma mère me permettait de les feuilleter quand elle sortait sans moi, et c'était, autant dire, tous les soirs!

Dans l'évocation de sa vie d'enfant délaissée, sa mélancolie lui revint, mais atténuée par les aspects variés de ces jardins d'enchantement.

Un bois traversé, Albine, à ce moment, tressaillit devant ce qu'elle découvrait, non que le décor lui parût plus nouveau, mais parce que, au contraire, il lui rappelait un tableau demeuré précis et lumineux dans sa mémoire.

—Ah! ce délicieux vallon et, dans sa ceinture d'arums et de glaïeuls, cet étang où la rivière alanguie vient s'étendre, se recueillir et dormir, combien de fois en ai-je rêvé! murmura la jeune fille avec ravissement. Et combien de fois, aussi, ai-je parlé à ma mère de cette colonnade en ruine, enguirlandée de lierre et de vigne vierge, dont les fûts mutilés et les rideaux de verdure jettent, sur l'onde en sommeil, des reflets de marbre clair et de sombre émeraude dans les blutes du soleil!

Presque aussitôt, joie envolée, la jeune fille se souvint de la réplique froide et coupante dont sa mère interrompait toujours ses effusions naïves d'enfant:

—Je me repens de t'avoir menée si jeune au cinéma, Albine. Ce premier film t'a déplorablement frappé l'imagination. Un parc, un étang, des ruines, ça se trouve partout!

Croyant encore entendre cette voix maussade, Albine, désenchantée, se dit:

—Ma mère avait raison. On a certainement tourné dans ce parc un épisode romanesque qui s'est gravé dans ma mémoire. Mais pourquoi, entre tant d'autres oubliés, ce décor de cinéma reste-t-il inoubliable pour moi? Lorsque je l'interrogeais à ce sujet, ma mère me répondait avec humeur qu'elle n'avait prêté aucune attention au titre du scénario. Ce titre, je voudrais tant le savoir! Ce film, je voudrais tant le revoir! Aucune de mes visions d'enfance n'est restée aussi persistante que celle-là. N'est-ce pas étrange?

Envoûtée dans une attirance dont elle ne pouvait se défendre, Albine quitta l'avenue et, marchant sur la pelouse, approcha de l'étang. Là, de bleus martins-pêcheurs, aussi rapides que des flèches, entre-croisaient leurs vols, dans l'azur et le soleil, en éclairs de saphir.

L'image vue sur l'écran, il y avait tant d'années, et l'image actuelle se juxtaposaient si exactement qu'Albine ne pouvait plus distinguer le paysage passé du paysage présent; inséparables, la souvenance et la réalité se confondaient. Le

moindre détail de ce site prestigieux lui était familier.

La jeune fille se pencha dans l'espérance de voir glisser dans les eaux vertes, parmi les carpes d'argent à furtives lueurs roses, les cyprins de pourpre et d'or. Elle les vit aussitôt. Elle pensa tout à coup que subsistaient, entières ou brisées, douze colonnes dans la naumachie photographiée. Alors elle compta les colonnes dressées devant ses yeux et elle en trouva douze! N'y avait-il pas, au bout de la colonnade, des marches de granit couvertes de mousse? Ces antiques degrés, descendant jusqu'à l'onde et formant escalier, servaient à la fois d'embarcadère et de banc. Prise de l'inconscient désir de se reposer là, Albine, d'un pas de somnambule, longea la colonnade et découvrit les marches de granit. Elle s'assit sur la plus haute.

Comme dans un conte de fées, il lui sembla qu'elle était déjà venue méditer dans cette solitude et qu'elle allait apercevoir, dans les profondeurs encore troubles mais bientôt limpides de l'étang, tous les autres épisodes effacés du film miraculeux...

Mais l'eau demeura sans autres images que les reflets des oiseaux bleus et les furtives lueurs d'argent, de pourpre et d'or des carpes et des cyprins.

CHAPITRE II

LA DAME DE L'ÉTANG

Sans savoir pourquoi, à se rappeler ces choses et pourtant à ne pas se les rappeler toutes, Albine fut étreinte d'une affreuse détresse d'âme. La paix de ce vallon lui donna plus cruellement conscience de l'inquiétude et de l'instabilité de sa vie.

Indéfinissable, le regret d'elle ne savait quel bonheur perdu l'oppressa. Elle fut ressaisie par l'angoisse d'une enfance sans caresses et sans jeux, par l'amertume d'une jeunesse sans confidences et sans baisers. Et les larmes cachées, dont restait gonflé son cœur meurtri, lui montèrent aux yeux. Dans un afflux de souvenirs désolés, Albine aurait voulu tendre les bras, exprimer son besoin de recueillement béni son appel de tendresse...

A ce moment, une ombre fantomatique glissa sans bruit sur le gazon et passa dans les ruines en longeant la colonnade.

Albine ne voyait plus: ses regards étaient embrumés de pleurs. Elle savait la nature impassible et sourde à la voix humaine; elle savait que l'existence n'offre jamais d'interventions aussi providentielles que dans les films et les romans. Personne au monde ne répondrait à son cri de douleur!

Dans ce vertige d'isolement et de vide, Albine cacha son visage dans ses mains, de même qu'elle

faisait toute petite; elle s'efforça d'étouffer sa plainte et d'épandre ses larmes aussi discrètement que possible. Elle porta à ses lèvres deux médailles de la Vierge et de sainte Anne, retenues à son cou par une chaînette d'or. C'étaient ses seuls bijoux, ses seules reliques. Elle n'avait jamais eu d'autre secours au monde que de les baiser dans ses prières.

Sous le coup de l'incompréhensible émotion qui lui bouleversait l'âme, Albine n'aurait su dire depuis combien de temps elle sanglotait, lorsque, tel un frôlement de zéphyr, une caresse passa sur ses cheveux, puis sur son cou. Une main détacha les médaillons de ses lèvres et les reposa sur son corsage. Bientôt, dans une étreinte aussi douce que cette première caresse, elle se sentit attirée, enlacée, puis bercée. Dans le trouble et l'affolement de son singulier chagrin, la pauvre avait perdu pensée et sensation de tout. Elle s'abandonnait, inerte, à bout de forces, brisée par la douleur. Pour avoir trop pleuré ses yeux n'avaient plus de larmes. Pâle, les paupières closes, la poitrine à peine soulevée d'un faible souffle, elle crut s'endormir sans souffrance, sans regrets, presque voluptueusement, dans le sommeil de la mort...

Peu après, cependant, la jeune fille recouvra la respiration aux battements d'un cœur pressé contre son cœur. Glacées, ses lèvres se réchauffaient sous de tièdes baisers.

Albine se ranima, ouvrit les yeux et se vit assise sur la marche de granit, auprès d'une femme à cheveux blancs qui la contemplait avec une expression complexe de surprise, de pitié, puis d'extase. Et ce fut sur les cils de cette dame inconnue que reparurent les larmes.

La jeune dactylo n'eut aucun mouvement pour se dégager, d'abord parce qu'elle se sentait d'une faiblesse extrême; puis parce que, timide, pudique et farouche, elle n'éprouvait pourtant,—si inconcevable que ce fût,—aucun effarement, aucune gêne, d'être ainsi secourue par cette étrangère. Et, d'ailleurs, pour Albine, cette personne n'était pas une étrangère. Cette personne aux yeux tristes et profonds avait certainement figuré dans le film dont la mémoire de l'enfant gardait une ineffaçable impression.

Dans un inconscient bien-être de convalescente qui renaît à la vie, Albine savourait la douceur d'être caressée et consolée. Jamais embrassée,—ou si rarement!—pourquoi les baisers de la dame de l'étang, au lieu de l'embarrasser et de la troubler, lui semblaient-ils familiers et si bons? La voix qui l'interrogeait affectueusement, anxieusement, n'était-elle pas la voix entendue dans ses rêves?

—Pourquoi sanglotiez-vous, ma pauvre petite? Cela m'a déchiré le cœur de vous entendre. Com-

ment peut-on vous chagriner, si délicate et si jolie? La jeunesse doit être insouciant et gaie. N'est-ce pas assez des vieux pour les soucis et les larmes? Ayez confiance en moi... Je suis une amie sûre: racontez-moi vos peines.

Albine était de caractère réfléchi. Sans cependant se demander une seconde ce qu'avait d'insolite une pareille confession, sans volonté, sans défense contre la toute-puissante suggestion de tendresse dont elle se sentait enveloppée, la jeune fille, dans l'irrépressible effusion de son âme, avoua spontanément:

—D'aussi loin que je me souviens, madame, j'ai toujours été triste... oui, triste et malheureuse... Parce que ma mère ne m'aime pas... ne m'a jamais aimée!

—Et vous, aimez-vous votre mère?

—J'ai essayé... Je n'ai pas pu! Elle est tellement froide et sévère, si vous saviez! Son regard arrête tout élan; sa parole, sèche et brève, coupe court à toute expansion. Je n'ai jamais pu dire *maman*. Je dis *ma mère*. Je ne me rappelle pas qu'elle m'ait une seule fois endormie sur ses genoux ou bercée dans mon lit. «Ne bouge pas!... Tais-toi!... Va-t'en!» Ce furent, de trois à six ans, les seules paroles qu'elle m'adressait.

—Le nom de votre mère?

—Jenny Sonnel. Moi, je m'appelle Albine. Nous avons habité la province, puis Paris, rue de Grenelle, un entresol sur la cour, étroit et bas. Ma mère ne m'emmenait jamais. Quand nous avions une bonne, je sortais avec la bonne. Le plus souvent je demeurais seule au logis. J'y eus longtemps très peur; ensuite, je n'y éprouvais plus que de l'ennui. A sept ans, je commençais à rendre quelques services à la maison; puis ma mère m'envoya au cours. Le travail fut mon unique distraction. Je n'étais plus aussi désœuvrée, mais je restais aussi triste. Plus je grandis et mieux je me rendis compte de ma vie anormale.

—Jenny Sonnel vous maltraitait-elle? demanda l'inconnue dans un frémissement.

—Quelquefois. Pour un rien, j'étais claquée, punie, enfermée dans le cabinet noir qui me servait de chambre. Ma mère me parlait aussi peu que possible. Je me savais absente de sa pensée; je devinais sa vie étrangère à la mienne. Les rares heures passées l'une près de l'autre lui semblaient encore plus pénibles et plus longues qu'à moi. J'ai moralement souffert tout ce qu'un enfant peut souffrir!

—Oh! ma pauvre petite... ma pauvre petite!...

Albine sentit que, tremblante de pitié, sa confidente la serrait plus fort contre son cœur et qu'il y avait plus de larmes dans ses baisers.

—Et matériellement, vous avez peut-être souffert autant, sinon plus? Mme Sonnel avait sans doute de l'argent?

—Ma mère se prétend pauvre. Elle me reproche sans cesse la dépense qu'ont nécessitée mon entretien et mon instruction. «Je suis à bout de ressources, m'a-t-elle dit cent fois. Il faut que tu gagnes ta vie!» Même en dormant, je croyais entendre cette plainte obsédante. Et cependant ma mère ne travaille pas; elle paie ses fournisseurs régulièrement. Je ne lui connais pas de dettes. A seize ans, dès que j'eus mon brevet, je trouvai un emploi de sténo-dactylographe. J'étais prise huit à dix heures par jour; mais je gagnais quatre cent cinquante francs par mois.

—Seulement?

—Cela me parut la fortune! Ma mère me prit quatre cents francs pour les repas et le logement. Il me restait cinquante francs, argent de poche... Ces deux dernières années furent les moins sombres de ma vie. Je crus même, voici quelques semaines, avoir une sorte de chance. Mme Daisy Morval, femme de lettres, en passe de célébrité, me proposa de l'accompagner à Boismont pour trois mois de vacances, et en qualité de secrétaire.

—Au village?

—Oui, à l'*Hôtel du Lac*. Je gagnais moitié moins; mais j'étais à la campagne, dans une belle contrée et, défrayée de tout, je pouvais jouir de ma liberté l'après-midi.

—Mme Sonnel consentit?

—Avec autant de joie que moi! Elle ne me demanda ni qui m'employait, ni où j'irais. Ça ne l'intéressait pas. Sans cesser de me tenir en étroite sujétion, ma mère n'eut jamais qu'un désir: se débarrasser de moi. Je m'explique mal un sentiment si singulier, mais ai-je jamais compris les sentiments de ma mère?

—Et à Boismont, près de cette femme de lettres, avez-vous été heureuse?

—Relativement. Daisy Morval est d'humeur bohème et fantasque. J'avais grand mal à débrouiller le fatras romanesque qu'elle me dictait avant le déjeuner. Par contre, ce pays m'enchantait. Peut-on rien imaginer de plus joli que ce coquet village, ces rives fleuries, ces eaux qui reflètent tous les aspects du ciel. Maintenant que, avec la permission du jeune châtelain et mise en bon chemin par le garde, j'ai pu traverser le parc et voir ce vallon délicieux, cet étang où, légers et rapides, passent et repassent les oiseaux bleus, j'ai bien peur que le lac et ses rives ne me paraissent plus si beaux. Qu'importe d'ailleurs! Je vais quitter Boismont pour toujours.

—Nous ne sommes que fin mai, chère enfant. Vos mois de vacances sont à peine commencés...

et puisque vous vous trouvez à peu près heureuse ici...

—Je ne suis plus heureuse du tout, madame. Ma mère, partie en Saintonge depuis longtemps, ne s'est plus informée de moi. Elle vient de m'écrire à Paris où je serais encore sans la proposition de Daisy Morval. Elle m'annonce son mariage et me prévient que je ne dois plus attendre aucun secours d'elle. Ses fiançailles furent pour moi aussi mystérieuses que sa vie. Une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule. Avant-hier, la dame dont je suis la secrétaire, sous prétexte que Boismont manque par trop de distractions et que le climat brumeux ne lui vaut rien, m'a prévenue par une lettre très brève qu'elle me congédiait et qu'elle partait retrouver des amis à Biarritz. Vous imaginez mon désarroi! J'ai couru les villas des environs sans trouver personne ayant besoin de lectrice, d'institutrice ou de demoiselle de compagnie. Sur avis que le notaire de Clères cherchait une dactylo, j'ai fait les deux lieues d'une seule traite. La place était prise depuis deux jours. Je suis revenue lasse et triste, me demandant ce que, mes quelques cents francs d'économie mangés, je deviendrais. L'idée de solliciter de l'argent de ma mère, de ce mari dont je ne sais même pas le nom, me désespère et m'humilie...

—Ne comptez pas sur eux, mon enfant. Vous seriez probablement déçue une fois de plus.

—Je ne le sais que trop, madame. Je pensais à tout cela en traversant ce parc. Epuisée de fatigue et de chagrin, je crus, en m'arrêtant dans ce site adorable, trouver un peu de calme et de repos. Mais, près de cette colonnade et devant cette eau dormante, je me sentis d'abord agitée de regrets, troublée de souvenirs tour à tour nets puis imprécis. Je fus ensuite saisie d'une émotion subite, profonde, extraordinaire... et j'ai pleuré, pleuré, pleuré... ainsi que vous pleurez en ce moment...

Albine ne pouvait comprendre comment, rendue depuis si longtemps silencieuse par l'indifférence glaciale de sa mère, elle avait pu s'abandonner, fût-ce un quart d'heure, à pareille expansion. La jeune fille était confuse et désolée d'avoir avoué tant de choses. Néanmoins, à dire son chagrin, elle s'était allégé, puis apaisé le cœur. L'effort, fait pour résumer les amertumes de sa vie avec ordre et clarté, avait ramené toute lucidité dans son esprit. Par contre, elle dut constater que ses paroles venaient de produire un effet contraire sur sa douce confidente. La dame de l'étang, qui avait commencé à l'écouter avec une curiosité passionnée, semblait maintenant, en poignant attendrissement, souffrir ce qu'avait souffert Albine.

Reconnaissante de tant d'affectueuse compassion, la petite Sonnel s'effraya de l'impression que, en

contre-coup imprévu, avait produite son récit. Ce fut au tour d'Albine, toujours assise sur l'escalier de granit, de bercer dans ses bras et de chercher à consoler l'inconnue.

—Si j'avais su vous alarmer à ce point, madame, je me serais tue. J'ai été indiscrète et je crains de vous avoir fait bien du mal en vous racontant mes chagrins. Combien vos sanglots me causent de remords! N'allez-vous pas penser qu'une fille qui se plaint de sa mère est une ingrate?

—L'ingrate, c'est Mme Sonnel! s'écria la dame aux cheveux blancs avec véhémence. Quand je vous ai aperçue près de l'étang, vous pleuriez sans rien dire, pauvre mignonne, en baisant pieusement vos médailles. C'est moi qui, abusant de votre trouble, vous ai arraché votre secret. Vos aveux m'ont révélé une âme aimante, douce, cruellement meurtrie et trop timide pour oser proférer aucune plainte. Je bénis la Providence de m'avoir conduite auprès de vous. Ah! si je vous avais rencontrée plus tôt, si j'avais connu plus tôt vos inquiétudes, je serais immédiatement venue à votre aide. Quand je pense que vos détresses d'enfant et de jeune fille peuvent assombrir le reste de votre existence, je me sens presque coupable de les avoir ignorées! En tout cas, vous ne serez plus malheureuse, vous ne souffrirez plus, vous ne pleurerez plus jamais comme aujourd'hui!

La confidente avait essuyé ses larmes, car les paroles de la petite dactylo avaient fait diversion. Cette inconnue demeurait très exaltée, mais moins de douleur que d'indignation. Albine jugeait cela meilleur.

Soutenue par sa nouvelle amie, appuyée sur son bras, la dame du parc traversa la pelouse pour regagner l'avenue. Fiévreuse, encore vibrante de pitié, elle ne cessait de parler:

—C'est à la jeunesse de connaître la joie et la tendresse. Quand goûtera-t-on le bonheur si ce n'est à votre âge? Vous voir encore pâle et brisée, vous entendre sangloter comme tout à l'heure, je ne peux pas, je ne veux pas, ça me fait trop souffrir, j'en mourrais! Puisque ce vallon vous plaît, il faut vous y promener chaque jour; puisque cela vous fait du bien d'être consolée par moi, je vous consolerai. Vous vivrez près de moi, vous ne me quitterez plus. Et vous ne manquerez plus d'argent... puisque je suis riche!

C'étaient là des promesses tellement inattendues, si étranges, qu'Albine s'étonnait... de n'en être pas plus étonnée!

En pénétrant dans ces jardins d'enchantement, elle avait été saisie d'impressions de rêve. Ces impressions l'étreignaient encore. Comme dans un vrai songe, les images, les êtres, les paroles, les gestes les plus extraordinaires lui paraissaient sim-

ples et naturels. Comment ne se sentait-elle pas stupéfaite par la proposition extravagante, par l'attitude si inopinément sympathique et familière de la dame de l'étang? Comment s'était-elle ainsi livrée sans défiance aux caresses de cette étrangère et lui avait-elle rendu ses baisers, non seulement sans embarras, mais d'irrésistible impulsion? La petite dactylo était encore trop envoûtée du charme de la rencontre pour se recueillir, réfléchir et juger. Elle vivait cette fantastique aventure sans plus de crainte que d'agitation. Et la dame aux cheveux blancs elle-même, près d'Albine, semblait retrouver du calme, de la sécurité et même de la joie. A croire qu'elles se connaissaient et vivaient ensemble depuis de longues années, elles jouissaient de ce rapprochement inespéré dans une entière et merveilleuse inconscience de bonheur.

Toutes deux avaient atteint le milieu de la vallée où déjà flottait une brume crépusculaire. Elles suivaient l'avenue ombragée de vieux ormes quand, dans le silence prestigieux du parc, le vrombissement d'une auto fit tressaillir la dame inconnue. Elle se rapprocha d'Albine et lui serra le bras le plus étroitement.

—Pourvu qu'on ne nous sépare pas! murmura-t-elle d'une voix pleine d'anxiété. Ne partez pas, chère enfant. J'ai peur—oh! si peur!—que vous ne reveniez jamais!

Pour la première fois depuis son entrée dans le parc, Albine éprouva quelque embarras. D'autres personnes jamais vues n'allaient-elles pas intervenir? Brusquement éveillée de ses songes, elle fut ressaisie par la réalité. Ce lui fut une sensation pénible, quoique sa mystérieuse compagne s'efforçât de sourire et de la rassurer:

—Ces roulements d'auto dans le parc me causent toujours un peu d'émotion, mon enfant, c'est nerveux. Cela m'évoque des souvenirs de départs navrants. Dieu merci, ces chagrins-là sont loin! Je reconnais dans le landaulet Lionel et mon fidèle Pascal. Vous n'avez rien à redouter d'eux, ma chère petite. Inquiets de mon absence, ils me cherchent probablement...

Albine n'eut pas le temps de répondre.

Le landaulet s'arrêta à dix pas. Deux hommes en descendaient. Mlle Sonnel reconnut le jeune et beau cavalier, puis, derrière lui, le garde. Le jeune châtelain s'exclama gaîment, mais d'un ton familier:

—Enfin, on vous retrouve, femme insaisissable! Ce n'est pas malheureux. Vous pouvez vous vanter de nous donner du mal! A peine rentré de ma promenade à cheval, j'apprends que vous courez la prétontaine dans le parc, alors que je vous croyais bien tranquille au Manoir. En voilà

une conduite! Vous trouvez sans doute que votre pauvre cœur vous laisse trop tranquille, qu'il faut le secouer et vous trottez à perdre haleine au lieu de vous reposer! Vous allez me faire le plaisir de vous envelopper de ce châle, promeneuse imprudente, de monter avec moi en auto... et de rentrer immédiatement... sans cela je me fâche!

La jeune fille fut surprise et même un peu choquée d'entendre cet homme si jeune plaisanter ainsi cette femme aux cheveux blancs. Il est vrai qu'il la grondait avec désinvolture, il l'emmitouflait soigneusement de son tartan. Et la dame de l'étang, loin de s'offenser, s'amusait et souriait de la semonce.

—Je n'ai pas froid, Lionel. Après mon étouffement de ce matin, je n'aurais pas dû sortir, c'est certain. Mais il faisait si beau!... Le parc s'offrait si vert, si ensoleillé, si tentant! J'ai passé outre aux précautions recommandées par mon vieux docteur Gaubert.

—Vous n'en faites jamais d'autres!

Albine demeurait assez décontenancée. Elle se demandait si la dame du parc n'avait pas déjà oublié ses promesses affectueuses. L'attendrissement mystérieux de la rencontre n'était-il pas passé? Devant Lionel et le garde, cette malade, s'excusant, lui semblait tellement différente de la douce confidente qui venait de pleurer avec elle sur les marches de granit!

Le châtelain, soit affectation, soit franche indifférence, après avoir salué, ne paraissait pas s'apercevoir autrement de la présence d'Albine. La jeune dactylo s'attendait à les voir menter tous deux dans le landaulet sans plus s'occuper d'elle.

Laissée là, n'allait-elle pas demeurer, devant Pascal en attitude d'intruse? Ne lui faudrait-il pas, au risque de n'être pas crue, expliquer sa rencontre et son retard dans la traversée du parc? L'idée de l'embarras où elle allait se trouver l'emporta sur sa timidité, lui donna le courage de toucher légèrement le bras de la vieille dame et de lui chuchoter avec un sourire déçu, un sourire attristé par le regret du songe si vite envolé:

—Puisque monsieur votre fils, madame...

—Je n'ai pas de fils, c'est mon neveu. Où ai-je la tête, mon Dieu? J'oublie, ma chère enfant, de vous présenter ce jeune homme. Lionel de Saint-Preuil... Mlle Albine Sonnel.

Lionel souleva de nouveau son feutre. La jeune fille s'inclina.

—J'ai déjà rencontré mademoiselle à la petite grille du parc, dit Saint-Preuil, en enveloppant cette fois la jeune fille d'un regard moins indulgent que curieux. Je lui ai conseillé de traverser Boismontré par l'avenue des Clairières pour se ren-

dre au village. Mais je ne me doutais nullement, tante Marie, que vous connaissiez mademoiselle.

Le ton de Lionel, nuancé de scepticisme méfiant et d'ironie, fit rougir Albine. L'attitude de tante Marie acheva de la décontenancer.

Hésitante, très pâle, son amie d'une heure passait sa main tremblante sur son front, puis ses yeux, comme pour y ramener des souvenirs et des visions qui fuyaient.

Visiblement intrigué, peut-être même amusé de la confusion de la jeune fille, Lionel ne prêtait, en ce moment, aucune attention à l'émotion de sa tante. Mais Albine avait remarqué cette émotion et elle en eut pitié. La pauvre fille imagina que sa protectrice lui avait, sous le coup d'une passagère compassion, fait étourdimement des promesses impossibles à tenir. Tante Marie ne gardait-elle pas le silence parce qu'elle ne savait comment avouer ces promesses ou s'en dégager? Très fière, la jeune dactylo résolut de couper court à cette scène pénible pour toutes deux et de mettre fin au trouble de la malade.

—Puisque voici monsieur votre neveu et que vous n'avez plus besoin de moi, madame, il me reste à vous remercier de votre accueil inoubliable et à vous demander la permission de continuer ma route.

A ces mots, la dame aux cheveux blancs changea subitement d'attitude. Sa physionomie prit une singulière expression d'énergie. Son incertitude dissipée, elle étreignit nerveusement la main de la jeune fille comme si elle redoutait de voir Albine s'échapper. Cette crainte dominante et dissipant toute autre inquiétude, tante Marie s'écria:

—Vous retirer?... Partir... Mais je ne le veux pas, mon enfant, je ne veux plus que vous me quittiez jamais!

Se tournant vers le jeune homme, sans se laisser aucunement intimider par son regard mécontent et son air étonné, la dame du parc, non plus confuse et souriante, mais autoritaire, expliqua sommairement à son neveu:

—Un hasard vraiment providentiel m'a fait rencontrer cette jeune fille près de l'étang. J'ai causé avec elle, j'ai provoqué ses confidences et nous avons aussitôt éprouvé une subite et mutuelle sympathie. C'est une petite âme fière qui, sans cesse blessée, a su de bonne heure cacher ses larmes. Tu ne peux pas savoir, Lionel, mais si tu savais comme il y a des enfances et des jeunesses tristes, tu sentirais le même attendrissement que moi! Sois bon... Aide-moi à consoler cette pauvre petite... Il faut qu'elle soit heureuse! Tu me vois décidée à la garder près de moi. Aux yeux de tous, elle sera ma lectrice, ma secrétaire, ma de-

moiselle de compagnie... Pour moi,, Albine sera la meilleure des amies... la plus fidèle compagne. Nous ne nous quitterons plus jamais, jamais!

Répétant ces mots avec force, tante Marie enlaçait la taille de la jeune fille et cherchait à l'entraîner vers le landaulet sans que Lionel, quoique très surpris, protestât. Ce fut Albine qui fit résistance. Elle avait remarqué l'imperceptible haussement d'épaules du jeune homme, elle scruta son regard de plus en plus contrarié et elle crut y lire ce qu'il n'avait pas dit: «Quel singulier caprice!»

Puis, après avoir réprimé un mouvement d'impatience, Saint-Preuil céda à sa gaieté naturelle et, préférant prendre la chose gaîment, il se mit à rire bruyamment:

—Sans reproche, je vous ai vue souvent d'humeur imprévue et fantasque, ma bonne tante, mais si je m'attendais à semblable emballement, je veux être pendu! Une heure de causerie et ça y est: sympathie, amitié, union indissoluble! Sapristi... vous et Mlle Sonnel n'avez pas perdu votre temps près de l'étang!

Il alla vers le landaulet, ouvrit la portière en continuant de rire, quoique moins bruyamment.

Ce rire persifleur acheva de froisser la petite dactylo. Elle fut très affligée d'entendre railler une rencontre où elle avait éprouvé une des meilleures émotions de sa vie, où elle avait pleuré des larmes si sincères. Très susceptible, parce qu'elle avait vécu très seule, Albine, non sans vraisemblance d'ailleurs, imagina que les derniers mots narquois de Lionel: «Vous n'avez pas perdu votre temps auprès de l'étang!» s'adressaient bien plus à elle qu'à la tante Marie.

—Il suppose peut-être, se dit-elle, que j'ai profité de sa permission de traverser le parc pour rejoindre cette dame, lier conversation et m'insinuer dans ses bonnes grâces! Et, si ce jeune châtelain apprend dans quels embarras d'argent je me débats, sa conjecture deviendra une conviction.

A l'idée que le beau cavalier qui, de prime abord, l'avait séduite par sa courtoisie, pouvait maintenant, ombrageux et hautain, la mal juger, la pauvre sentait sa fierté se révolter. Il lui répugnait infiniment d'alarmer et de chagriner la tante Marie en ne cédant pas tout de suite à un souhait aussi franchement exprimé, mais il lui en coûtait davantage, aux yeux de ce jeune homme dédaigneux, de paraître pénétrer en intruse à Boismont, de s'y imposer par ruse auprès d'une femme malade, aimante et charitable.

Inspirée par ce double sentiment, Albine s'adressa à sa confidente d'une voix, de tendre prière:

—Si je n'écoutais que mon désir et ma gratitude, madame, je n'hésiterais pas à vous suivre.

Ne vous quitter jamais serait pour moi le plus grand des bonheurs. Ne croyez pas que je manque d'empressement. C'est tout le contraire. Mais il vaut mieux,—reprit-elle de ton plus ferme en regardant Lionel d'un petit air de défi,—il est plus raisonnable que je retourne ce soir à l'*Hôtel du Lac*. On s'y inquiéterait de mon absence. Il se peut aussi que des lettres soient arrivées. Je n'ai d'ailleurs pas réglé mes comptes et mes valises ne sont pas faites. D'autre part, j'aurais scrupule d'abuser si promptement de votre sympathie pour moi. Prenez le temps de réfléchir. Même si vous ne donnez pas suite à votre projet, je puis vous jurer que je n'oublierai jamais votre accueil consolant. Pourvu que vous ne vous fassiez pas illusion sur mon caractère! Votre déception serait tellement plus cruelle pour moi que pour vous! Peut-être aussi cédez-vous trop généreusement à l'élan de votre bonté sans tenir assez compte des inconvénients de ma présence chez vous. Je ne voudrais ni vous gêner, ni gêner personne des vôtres. Alors consentez, pour n'avoir ni repentir, ni regrets, à vous consulter aussi M. votre neveu, votre famille, vos amis...

—Non, venez au Manoir, ne vous éloignez pas de moi! s'écria Mme Marie dans une étrange angoisse. Pascal et François, le chauffeur, iront à l'hôtel prévenir que je vous garde. Ils régleront votre compte; ils prendront votre correspondance et vos bagages. Si nous nous séparons, un obstacle peut surgir, nous empêcher de nous revoir... J'ai déjà eu tant de ces hasards dans la vie! Saisissons l'occasion vraiment providentielle qui nous rapproche. La négliger ou la retarder, ce serait tenter la malchance.

—Mon impatience est plus vive que la vôtre, madame, je vous assure, car vous ne risquez rien en l'attente, tandis que je risque tout! Mais pour vous et même pour moi, dans une circonstance où il s'agit de vous vouer toute ma vie, il importe de décider sans hâte, ne fût-ce que pour éviter le blâme et la critique.

Ces derniers mots, s'adressant plutôt au neveu, firent impression sur Mme Marie. Elle baissa mélancoliquement la tête. Profitant de ce qu'elle ne se prononçait pas aussi péremptoirement que tout à l'heure, comprenant peut-être le mouvement de fierté de la jeune fille, ou bien, au contraire, se réservant de combattre la résolution de sa tante, Lionel intervint à son tour et avec son assurance coutumière:

—Mademoiselle Sonnel a raison, tante Marie. Rien ne presse. Il ne s'agit pas d'agir en étourdis. Puisque votre protégée préfère régler ses comptes, prendre son courrier et faire son petit *baluchon* elle-même, permettez-le-lui. N'avez-vous

pas assez de moi comme martyr ? Allez-vous, avant qu'elle ait mis le pied au Manoir, tyranniser aussi votre malheureuse lectrice ?

La plaisanterie, cette fois, ne dérida pas la dame aux cheveux blancs. Plus préoccupée d'Albine que de son neveu, elle soupira :

—Puisque vous le voulez, partez, ma chère enfant, partez... Mais pas seule ! Il fait moins clair déjà... Je veux que Pascal vous accompagne, et pas seulement à la porte des Clairières, mais jusqu'à l'*Hôtel du Lac*. Revenez promptement à Boismont surtout... Pas plus tard que demain, avant le déjeuner ! Pour plus de sûreté, je vous enverrai chercher en auto, à onze heures. Soyez prête. Le moindre retard m'affolerait. Je dormirai mal cette nuit... Je ne vais pas vivre jusqu'à votre retour !

Lionel avait refermé, puis rouvert la portière du landaulet. Il témoignait d'une croissante impatience à ces longues effusions. Vraisemblablement, il les jugeait ridicules, déplacées. Albine en eut l'intuition et elle hâta la séparation, non sans gros cœur.

—Je serai prête, demain, à onze heures, madame. Si vous ne changez pas d'avis, si aucun contre-ordre ne m'arrive du Manoir, comptez absolument sur moi.

Mme Marie embrassa la jeune fille et lui murmura à mi-voix :

—Je vous aimerai, ma pauvre petite, je vous aimerai comme votre mère aurait dû vous aimer !

Lionel avait saisi ces paroles exaltées.

—De quoi vous inquiétez-vous, ma tante ? Mlle Sonnel n'est pas perdue. Elle est assez grande pour retrouver son chemin de Boismont toute seule... Et elle le retrouvera, soyez-en persuadée ! Au besoin, nous l'y aidons. Pour le moment, rentrons. Assez d'émotions romanesques comme ça ! Ce n'est déjà pas si bon pour votre maladie de cœur.

De nouveau, Albine crut sentir sous ces propos moqueurs une insinuation peu bienveillante pour elle. Elle en fut affectée, mais beaucoup moins que du sans-façon avec lequel Saint-Preuil traitait cette parente plus âgée que lui de vingt ans.

—Pascal, je vous confie cette enfant, reprit Mme Marie sans écouter son neveu... Veillez sur elle... Ne la quittez qu'à l'*Hôtel du Lac*.

—Il n'y a pas de loup dans le parc, railla Lionel, agacé de cette sollicitude exagérée. On ne mangera pas Mlle Sonnel.

Mme Marie monta dans le landaulet. Saint-Preuil s'assit près d'elle, puis Etienne, le chauffeur, referma la portière. Contournant la pelouse, l'auto disparut bientôt sous les ormes de l'avenue.

CHAPITRE III

CAUSETTE DANS LA BRUMÉ

Albine eut une impression de vide. Il lui sembla qu'elle se retrouvait seule dans le parc immense et désert. Son cœur se serra douloureusement. Reverrait-elle jamais cette dame au regard si tendre, à la voix si douce, si consolante ? Allait-elle perdre cette unique confidente avec laquelle, dans un moment de mystérieuse mais inoubliable émotion, elle avait échangé des larmes et des baisers ?

Troublant le silence pensif de la jeune fille, le garde demandait respectueusement :

—Si mademoiselle y consent, nous nous mettrons en chemin. Il y a encore trois bons quarts d'heure de marche...

—Allons ! dit Albine en réglant son pas sur le pas de Pascal.

Tous deux, le long de la rivière et des herbages d'où s'exhalait déjà une buée légère, se dirigèrent vers la grille des Clairières, ouvrant sur le village.

Mlle Sonnel fût volontiers demeurée taciturne, afin de mieux admirer le parc sous la lente tombee de la nuit, afin de songer aussi et de se recueillir dans le souvenir de cette rencontre poignante, fantastique et, comme l'avait dit la dame du manoir, vraiment providentielle.

Mais le paysage n'avait rien de neuf pour Pascal, aucun souvenir poignant ne lui abrégait le trajet. Aussi ne négligea-t-il pas cette occasion de causer.

—Avec tout ça, mademoiselle n'a pas vu le manoir. Il est sur notre gauche, derrière ces grands arbres. Il n'y a pas de château plus conséquent dans tous les environs. C'est pas de l'antiquaille, du modern-style. Ça date à peine de vingt-cinq à trente ans. De la façade couverte de roses, on a vue sur les collines boisées et le lac : c'est épatant ! Rien de plus gai. Je parle du dehors, car au dedans, depuis quinze ou seize ans, Mme Verlier, celle que le jeune maître appelle tant Marie, n'a guère connu que morts et tristesses. Les plus riches ne sont pas toujours les plus heureux.

—M. Lionel ne paraît pas triste, lui !

—Ça non... Il ne s'en fait pas et n'a pas, à vrai dire, motif de s'en faire ! Il était au collège et n'avait que onze ou douze ans quand, sauf la ruine, tous les malheurs se sont abattus sur le manoir. On parlait de cela le moins possible devant cet enfant. Aussi, n'ayant rien su ou bien peu de chose de ses chagrins de sa tante, il n'a pas eu grand mal à oublier.

—Boismont appartient à M. de Saint-Preuil, n'est-ce pas ?

—Du tout. Le domaine est à Mme Verlier, celle dont vous avez fait la connaissance dans le parc.

M. Lionel, quoique ayant perdu ses parents tout enfant, n'est pas gueux, comme bien vous pensez! Il possède une belle fortune. Mais ce qu'il possède, quand même, ça n'approche pas des millions de madame! Qu'est-ce qui vous a fait croire que M. Lionel était le châtelain de Boismont?

—Son allure assurée, son ton de commandement, la façon protectrice et même familière dont il traite et plaisante sa tante, puis aussi l'indulgence et la docilité de Mme Verlier envers lui.

—Bien sûr que notre jeune monsieur ne parle pas toujours à madame avec la déférence qu'elle mérite. Mais c'est un peu la faute de tout le monde. Il a été tellement gâté, ce garçon-là! Il ne doute de rien. Très jeune, il s'est promptement rendu compte que, dans la vie, surtout dans la vie d'aujourd'hui, avec beaucoup d'argent, on a tout ce qu'on veut. Il sait que, outre sa propre fortune, il héritera de Boismont et de l'immense fortune de sa tante. Tout cela n'est pas fait pour le rendre ni modeste, ni timide. C'est encore une chance que, livré à lui-même, suivant ses caprices, riche et beau comme il l'est, il conserve une assez bonne nature pour n'être pas devenu féroce et égoïste. Je crois, sauf à me tromper, qu'au fond, très au fond, M. Lionel est bon... mais, par exemple, il est bon sans le savoir! Il n'est pas indulgent et résigné comme madame. Il se met fréquemment en colère et il a de l'orgueil. Il aime aussi qu'on le flatte. Il donne rarement, mais il paie largement...

—Ayant plus qu'il ne lui faut, supposons la jeune fille, il ne pense peut-être pas que les autres aient besoin de quelque chose.

—Ce doit être ça. Il a certainement du cœur... Ce qui lui manque, c'est l'occasion de s'en servir. Pour madame, croyez bien qu'elle n'approuve pas aveuglément ce que fait et dit son neveu. D'ailleurs, il ne lui demande pas son avis. Si elle tait ses reproches, c'est par lassitude, faiblesse, conscience de l'inutilité de ses observations.

—N'aime-t-elle pas M. de Saint-Preuil?

—Si, beaucoup, mais, paraît-il, tellement moins qu'elle n'aimait son mari et son enfant! Elle les a perdus tous deux l'année même où sont morts les parents de M. Lionel. Ma femme et moi nous ne sommes entrés au service de madame que deux ou trois ans après ces deuils-là. Il paraît que notre pauvre maîtresse ressentit un si profond chagrin de ces pertes successives, qu'elle est tombée malade et ne s'est, âme et corps, jamais complètement guérie. «Ne la jugez pas sur ce qu'elle est maintenant, cette pauvre dame, nous disent les fermiers. Vous ne pouvez pas savoir, vers la trentaine, quand elle eut son enfant, quelle femme c'était,—intelligente, énergique, radieuse de bon-

heur et de beauté! Frappée, brisée, anéantie par tant de douleurs coup sur coup, elle n'est plus que l'ombre d'elle-même.» Madame paraît bien soixante ans, elle n'en a quarante-huit. Aux premiers temps de son veuvage, on l'a fait voyager... On l'a menée à la Côte d'Azur. On a usé de tous les remèdes et de toutes les distractions. Elle est restée incurablement mélancolique. C'est encore à Boismont, malgré des crises cardiaques assez fréquentes qu'elle se trouve le mieux. Elle s'y est fixée. La vie qu'on y mène est luxueuse, mais calme et retirée. Madame se plaît ici parce qu'elle y vit au milieu de ses souvenirs.

—Et M. Lionel habite avec sa tante?

—Presque complètement. Il se sent ici chez lui. Je ne vous dirai pas que, de temps à autre, il ne se paie pas une petite fugue de quelques jours ou même de quelques semaines, sans compter que Paris se trouve à deux heures d'auto. Mais comme M. de Saint-Preuil est, avant tout, un passionné de sports, il aime ce manoir où il est venu en vacances tout enfant. Il gère le domaine; il surveille les fermes; il pêche; il chasse; il monte à cheval et ne paraît pas s'ennuyer. Madame ne recevant jamais, c'est une existence assez austère pour un robuste et beau garçon de vingt-huit ans. M. Lionel s'en accommode parfaitement: il est libre, il est le maître; il est comme un jeune roi dans son royaume. Sa gaieté ne fait pas rire, mais fait parfois sourire madame. Sans lui, elle serait encore plus triste, encore plus seule. Elle s'en rend compte et en sait gré à son neveu: voilà pourquoi elle se montre si indulgente pour lui...

—Je ne plains aucunement M. de Saint-Preuil. Cette vie de châtelain dans un pareil domaine, près d'une femme aussi exquise, est la plus belle vie qu'on puisse imaginer. Mme Verlier n'a-t-elle aucun autre parent?

—Si. Du côté de son mari, elle a une nièce, Mme Laure d'Herville, plus âgée que M. Lionel de deux ou trois ans. Mais madame est fâchée avec cette nièce et ne veut pas la voir.

M. de Saint-Preuil et cette Mme d'Herville sont cousins?

—Non. Madame n'avait qu'une sœur qui était la mère de M. Lionel. M. Verlier, de son côté, avait un frère. Mme d'Herville est la fille de ce frère-là. Du vivant de son mari, madame, paraît-il, se plaignait et se méfiait déjà de ce beau-frère qui, moins riche et moins actif que M. Verlier, l'enviait et la jalousait basement. Quand notre pauvre maîtresse devint veuve, ce beau-frère voulut s'installer en maître au manoir et tout régenter. Il espérait se tailler une fortune dans les millions de madame. Madame avait très

peur de lui. Trop accablée de douleur, trop malade pour se défendre, sur le conseil des médecins et du notaire, elle partit dans le Midi et fut absente deux ans. C'est seulement après son retour que nous sommes entrés à son service. Nous avons su cela par le récit des fermiers, car madame ne parle pas du passé : cela lui fait trop de chagrin !

—Et pendant l'absence de Mme Verlier, qui habitait Boismont ?

—Le beau-frère et sa fille. Ils se croyaient déjà en possession des terres et du château. Ils se montraient si arrogants, que tout le monde les exécrait. Heureusement pour madame, maître Bournier, son notaire, ne perdait pas ses intérêts de vue. M. Lionel, pendant l'absence de sa tante, venait en vacances ici comme d'habitude. Le beau-frère et sa fille se mettaient en frais d'amabilité. On le flattait outrageusement. Quoique plus âgée que lui, Mlle Laure flirtait avec ce jeune potache et le père songeait à les marier plus tard. Ainsi, il aurait réuni toute la fortune des Saint-Preuil et des Verlier. Mais madame est revenue.

—Et cela a dérangé les plans de ce vilain beau-frère ?

—Complètement. Rentrée chez elle, madame n'eut rien de plus pressé que de reprendre la direction de Boismont et de mettre son beau-frère et sa nièce à la porte. Quelle fête de délivrance ! On était fou de joie à l'office, aux cuisines, dans les communs, dans les loges des gardes, dans les fermes, partout ! Le beau-frère est mort depuis, de rage probablement.

—Et Mme d'Herville n'a pas tenté de se réconcilier avec sa tante ?

—Elle a fait l'impossible pour cela, d'autant que, mal mariée et déjà divorcée, elle n'a qu'une modique fortune. Elle voudrait bien rentrer en grâce et figurer sur le testament. Mais madame se montre inflexible. Soyez sûre que notre maîtresse a d'excellentes raisons de craindre la fille comme elle craignait le père. M. Lionel eut beau intercéder...

—Il est donc resté en relations avec cette Mme d'Herville ?

—Au retour de sa tante, il avait cessé de la voir et ne s'occupait plus d'elle. Ainsi il n'a été ni à l'enterrement du père, ni au mariage de la fille. Mais, depuis que Mme Laure est divorcée, elle lui a écrit ; ils se revoient probablement chez des amis communs. Ce qui me le fait croire, c'est que notre jeune maître, de temps à autre, insiste en faveur de Mme d'Herville. Il désire la faire accueillir à Boismont. Madame, qui lui cède en tant d'autres choses, ne cède pas là-dessus. La

tante et le neveu, faisant plutôt très bon ménage, ne se querellent qu'à ce propos.

—Pour quelles raisons M. Lionel veut-il obliger sa tante à recevoir cette nièce qu'elle n'aime pas et qui lui évoque sans doute de pénibles souvenirs ?

—Ça, mademoiselle, je ne peux pas vous l'expliquer. Cette Mme Laure, toute jeune, passait pour ainsi impérieuse, aussi intéressée et rusée que l'était son père. Elle a dû rappeler à M. de Saint-Preuil leur amitié d'enfance ; elle a dû le flatter, le cajoler...

—Est-ce qu'elle est jolie ?

—Grande, forte, blonde jadis, maintenant rousse, elle promettait, dit-on, de devenir une assez belle femme. Il faut croire qu'elle plaît à M. Lionel.

« Grande, assez belle femme maintenant rousse ! Albine pensa tout de suite à la dame de l'*Hôtel du Lac*, à la promeneuse en attente sous les châtaigniers, là-haut sur le plateau, non loin de la grille du parc. N'était-ce pas elle qu'allait rejoindre le jeune et beau cavalier ?

Cette conjecture attrista la jeune fille. Le jeune et beau cavalier était certainement libre et maître de ses actions. Mais, gâté comme il l'avait été, comme il l'était encore par sa tante Marie, ne pouvait-il pas, par simple déférence, se garder de fréquenter une femme que la châtelaine n'aimait, ni n'estimait, d'autant qu'il n'y avait entre eux aucun lien de parenté ?

Après avoir causé si volontiers, le garde s'était tu. Il se reprochait sans doute d'en avoir trop dit sur la famille Verlier. Peu après, il alléguait en sorte d'excuse :

—Ne me croyez pas indiscret, mademoiselle, je ne le suis pas. J'ai cru pouvoir parler à cœur ouvert, à cause de la grande confiance que madame vous témoigne.

—C'est plutôt moi qui dois vous paraître indiscrete, monsieur Pascal. Je vous ai posé tant de questions ! J'en suis confuse. Je ne saurais vous dire combien, depuis ma rencontre avec Mme Verlier, m'intéresse tout ce qui la concerne et concerne Boismont. Je ne suis pas curieuse de coutume, aussi je m'étonne moi-même de cette curiosité ; je ne me l'explique pas.

—Ce qui vient de se passer ne me surprend pas moins que vous, repart Pascal. Timide mais méfiante notre dame a plutôt peur des visages nouveaux. Cela me semble une chose incroyable qu'elle ait aussi vite fait connaissance avec vous et se soit tout à coup décidée à vous garder près d'elle. M. Lionel doit en être encore plus stupéfait que nous. Je n'ai jamais vu madame ainsi. Il est vrai que moi-même, en apercevant mademoi-

selle, là-haut, près de la grille je n'ai pu m'empêcher d'approuver M. Lionel de se montrer prévenant. Mademoiselle a l'air si bon, si doux qu'elle plaît au premier abord. On ne peut pas se défendre de ce sentiment-là. Cette sympathie, aussi soudaine que respectueuse, m'a poussé à confier à mademoiselle ce que je savais des malheurs de Boismont. Je n'aurai pas regret de mon bavardage si cela peut vous aider à mieux comprendre le caractère de madame et vous accoutumer plus aisément à l'existence du manoir. Il y a longtemps que nous souhaitions voir près de notre maîtresse une jeune personne instruite, bien élevée, plaisante à regarder... enfin une demoiselle pareille à mademoiselle! Pendant plus de dix ans, Mme Verlier a refusé de suivre nos conseils. Et aujourd'hui, la voilà, en moins d'une heure, entièrement converti! Vous pouvez vous vanter d'avoir accompli un vrai miracle, mademoiselle! Le séjour à Boismont va devenir plus agréable et plus gai, non seulement pour madame, mais pour nous tous.

—Merci de vos bonnes paroles, monsieur Pascal. Je voudrais qu'elles fussent vraies. Je n'ose l'espérer. La châtelaine de Boismont n'a-t-elle pas, près d'elle, un neveu qui suffit à toute son affection?

—M. Lionel est un homme. Il ne partage pas toujours les opinions de madame. Il n'est ni résigné, ni patient. Lorsque sa tante Marie est par trop triste et qu'il s'ennuie, il file à Paris. Les distractions n'y manquent pas. Notre bonne maîtresse aura en vous, mademoiselle, une compagne assidue pour la soigner, la distraire et l'aimer. Le vie lui sera différente et meilleure.

—C'est surtout pour moi que la vie va devenir autre... et combien plus heureuse! Je me ferai, non pas un devoir, mais une joie de me dévouer et de témoigner ma gratitude à votre douce châtelaine. Si bizarre que ce soit, je me sens déjà attachée à Mme Verlier et je ferai tout ce que je pourrai pour qu'elle s'attache à moi. Je voudrais y réussir sans porter ombrage à M. de Saint-Preuil.

—M. Lionel se figure que sa tante ne peut chérir personne autant que lui. Il n'appréciera probablement, en votre présence à Boismont, que l'occasion d'être plus libre, à moins que...

Et comme Pascal, soucieux, n'achevait pas, la jeune fille fut reprise d'alarme:

—Ai-je à craindre que Mme Verlier ne change d'avis... ou ne se souvienne plus de moi?

Et, pâle d'appréhension, la petite Sonnel songea à la détresse où la replongerait une saute d'humeur ou un simple oubli de la dame du manoir. **Que deviendrait-elle?**

Après cette espérance de bonheur à peine conçue, retomber dans les affres d'une existence d'incertitude, de misère, de servitude et d'humiliation, quelle affreuse déception! Aussi Albine attendait-elle la réponse du garde avec un frisson d'angoisse.

Très franc, quoique désolé d'inquiéter cette charmante demoiselle, Pascal répéta:

—Madame n'est plus la même qu'autrefois. Encore très résolue certains jours et pour certaines choses,—l'exclusion de Mme d'Herville, par exemple,—notre maîtresse, sur beaucoup d'autres questions, laisse faire par indulgence... ou parce qu'elle ne se souvient plus. M. Lionel a de l'influence sur sa tante, c'est certain... Plus d'une fois il lui a fait changer d'avis. Mais comme, au fond, ce jeune homme n'est pas méchant, il y a de la ressource et mademoiselle ne doit pas désespérer. Nous voici bientôt à la porte des Clairières, qui ouvre sur le village.

Après les promesses exaltées de Mme Verlier, les paroles du brave homme parurent plutôt décourageantes. Albine avait l'impression d'entendre sonner le glas de ses plus chers espoirs.

A la sortie de ces jardins merveilleux, l'unique rue du village, avec ses pavés ards et ses ruisseaux de purin, avec ses maisons basses, biscornues, lézardées, lui sembla étroite, laide et sale. Ne s'éloignait-elle pas d'un splendide et lumineux décor pour rentrer dans l'obscurité des coulisses? Avant que Pascal ne refermât sur eux deux la porte des Clairières, la jeune dactylographe se retourna et, d'un regard voilé de larmes, elle contempla une dernière fois les pelouses, la capricieuse rivière et les magnifiques ombrages sur lesquels le clair de lune versait ses enchantements.

—La bonne fée, apparue un moment, se rappellerait-elle la rencontre mystérieuse, l'heure des confidences mêlées de larmes et de baisers? se demandait Albine, le cœur serré de regrets. M'enverra-t-elle chercher comme elle l'a dit? Reverrai-je jamais ce beau parc rempli de tous les oiseaux bleus, de tous les oiseaux de l'espoir, du rêve et de l'illusion?

—Si mademoiselle veut passer?...

Et Albine passa. La porte se referma dans un claquement qui fit sursauter la jeune fille. C'était fini. Le rideau de fer venait de retomber sur la scène féérique.

Vaillante, la petite Sonnel secoua son étrange nostalgie. Et, guidée par Pascal, en traversant les ruelles sombres du village, elle joignait les mains de temps à autre comme pour prier. Toute émue encore de ce qu'elle avait vu et entendu, la pauvrelette murmurait dans un élan d'imploration:

—Je ne veux pas m'abandonner au doute, j'ai eu tant de bonheur aujourd'hui! Même s'il ne m'en doit rester que le souvenir, ce souvenir me sera encore de l'espoir pour demain, de l'espoir pour toujours! La dame de l'étang peut m'oublier, je ne l'oublierai plus, moi! Je lui serai fidèlement reconnaissante de cette heure si douce où, pour la première fois, je n'ai pas pleuré seule!

La ruelle déboucha sur la rive. Baigné de lune, le lac apparut ceinturé de ses collines boisées. Mais maintenant qu'elle avait vu là-haut, sur le velours profond des prairies qu'ombrageaient les hêtres et les bouleaux, la rivière sinueuse passer et repasser comme un ruban de ciel, puis s'élargir, s'étirer, s'étendre en étang bleu afin de s'endormir au creux du vallon frais et recueilli, Albine trouvait, en bas, les bords du lac plus plats, les eaux moins limpides, les collines presque chauves. La poésie de Boismont venait de lui rendre tous les autres sites moins beaux.

A mesure que, accompagnée de son guide, la jeune fille approchait de l'hôtel dont la terrasse était déserte, elle marchait d'un pas comme ralenti, comme alourdi de nostalgique regret.

Avant de quitter Pascal, Albine voulut éclaircir le doute qui lui était venu à l'entrée du domaine et qui n'avait cessé d'obséder sa pensée.

—Le parc de Boismont me laisse une impression de charme que rien n'effacera, avoua-t-elle. Encore n'ai-je fait qu'entrevoir ses beautés dans notre course rapide. On a dû bien souvent venir tourner des films dans ce décor prestigieux?

—On en a souvent demandé l'autorisation, dit Pascal. Mais madame a formellement refusé. Depuis que Catherine et moi sommes au manoir, nous n'avons jamais vu aucun artiste de cinéma franchir les grilles ou sauter le mur.

Cette affirmation replongea la jeune fille dans les incertitudes et les perplexités qui l'avaient tant troublée devant la colonnade en ruines, reflétée dans les eaux vertes de l'étang.

—Si je n'ai pas vu ce vallon délicieux et la douce châtelaine dans un film, se demandait la petite dactylo bouleversée et ressaisie de son envoûtement de mystère, il faut que ce soit en rêve!... Mais se peut-il qu'on puisse, si nettement, revoir et revivre ce qu'on a rêvé?

—Mademoiselle est arrivée! s'exclama Pascal, en soulevant sa cape et s'arrêtant devant l'escalier, au pied de la terrasse qui longeait la façade de l'hôtel et qui, plantée de tilleuls, dominait le lac. Mademoiselle veut-elle que je monte avec elle jusqu'à l'entrée du vestibule... ou préfère-t-elle entrer seule?

La question, quoique formulée à voix basse et avec déférence, tira brusquement la jeune fille de

sa méditation. Elle leva les yeux et, dans l'ombre d'un tilleul aux branches retombantes, elle devina plutôt qu'elle n'aperçut une femme cachée. Cette femme, afin de mieux entendre, se penchait autant qu'elle pouvait se pencher sans se faire voir. Quoi qu'elle n'eût aucun motif de soupçon, Albine eut l'intuition que ce devait être la dame rousse, cette promeneuse qui voulait la dissuader d'aller jusqu'à la grille de Boismont.

Alors que les autres pensionnaires de l'hôtel, d'ailleurs peu nombreux, dinaient ou causaient dans le hall, quelle curiosité ou quel intérêt pouvait retenir cette femme immobile dans la nuit, sur cette terrasse où la brise du soir poussait les brumes du lac? Guettait-elle le retour de la petite dactylographe? Voulait-elle écouter ce que lui dirait le garde?

Si candide qu'elle fût, la jeune fille fut prise d'instinctive méfiance. Elle comptait charger Pascal de l'expression toute vibrante de son respect et de sa gratitude pour Mme Verlier; elle comptait adresser, au brave oomme lui-même, d'aimables et bons remerciements. Mais, sachant qu'une oreille indiscrete était là, dans l'obscurité, prête à recueillir ses propos, Albine jugea prudent de dire, très bas, le moins de mots possible.

—Couvrez-vous, je vous prie, monsieur Pascal. L'air est frisquet. Inutile de monter: le vestibule de l'hôtel est éclairé car il n'est pas tard. Mes remerciements pour votre peine et votre obligeance. Bon retour et bon sommeil!

—Et vous de même, mademoiselle. A demain... Pour ma part, je le souhaite de tout mon coeur, à demain!

Ce mot-là, Albine l'avait tu et Pascal venait de le répéter à voix très haute. Etait-ce imagination surexcitée par les incidents d'une aventure imprévue, la jeune dactylo crut entendre un bruissement de feuillage, comme si l'écouteuse, aux aguets, n'avait pu maîtriser un frémissement de surprise.

Le garde salua de nouveau; puis, docile aux ordres reçus, il resta en observation au pied de la terrasse, le regard fixé sur la façade de l'hôtel, jusqu'à ce que Mlle Sonnel pénétrât dans le vestibule. Albine fut un peu contrariée de cet excès de zèle, car elle pensa que, non certes les domestiques de l'hôtel, mais la dame rousse avait eu tout temps et toute facilité, dans la clarté lunaire, de remarquer la livrée de Boismont et peut-être aussi de reconnaître le garde-chef du domaine.

Albine entrée, Pascal s'éloigna de son pas ferme et régulier. Sous le couvert des tilleuls, certaine de ne plus voir et de ne plus rien entendre d'intéressant, la dame aux écoutes, furtivement et sans bruit, regagna sa chambre du rez-de-chaus-

sée. Donnant directement sur la terrasse, la petite porte du logement était restée entre-bâillée.

CHAPITRE IV

LA CHAMBRE N° 5

Dans sa chambre sous le toit, après un sommeil agité, Albine se leva dès l'aube.

Eveillée, habillée, à se souvenir du parc aux oiseaux bleus et de la rencontre providentielle, la petite dactylo croyait rêver encore. Puis, de nouveau, comme un glas de son unique espérance, sincères mais décevantes, les paroles de Pascal tintèrent à ses oreilles: «Bien souvent madame cède par faiblesse... ou ne se souvient plus!»

—Si ma bonne fée m'oublie, se répétait la jeune fille, dans une angoisse croissante, que vais-je devenir? Très loin, heureuse sans doute, moins que jamais ma mère se soucie de moi! Je n'ai pas une amie. Il me reste très peu d'argent. Perdue dans ce Paris immense, sans conseil, sans ressources, je me sentirai encore plus seule, encore plus délaissée qu'ici...

Cette tristesse si proche évoqua toutes les autres tristesses de sa vie.

Cependant Albine ne voulait pas céder au découragement. L'imagination encore exaltée par sa vision d'enchantement et par les tendres promesses de sa confidente d'une heure, elle joignit les mains et, comme la veille à la sortie de Boismont, dans tout l'élan de son pauvre petit cœur si jeune et si souvent blessé, elle se reprit à murmurer en ardente prière:

—Douce dame de l'étang, ô ma bonne marraine, vous dont les larmes consolent autant que les baisers, ne m'abandonnez pas! La Providence ne m'a pas conduite en ces jardins de paradis, elle ne vous a pas envoyée, comme un ange, auprès de moi, pour accroître mes chagrins de cette pire douleur de ne vous revoir jamais! Rappelez-moi d'exil, envoyez-moi du secours, ouvrez-moi votre demeure, rendez-moi le bonheur! J'ai foi en vous... J'ai foi!

Brisée par la ferveur de son imploration, la pauvre abandonnée s'était accoudée sur la commode, et, penchée ainsi qu'une fleur dont la tige fléchit, sans disjoindre les doigts, elle pleurait, le visage caché entre ses bras. Dans son cœur assoiffé d'une tendresse si souvent repoussée, Albine sentit du froid la pénétrer lentement, comme si le regard clair et dur de sa mère l'enveloppait encore d'ironie et de dédain. C'était le marbre de cette banale commode d'hôtel, un marbre couvert de taches et de poussière, qui la glaçait en pleine fièvre d'espoir et de confiance.

Ainsi ramenée à la réalité, Albine se redressa, confuse de ce transport et de cette exaltation où se révélait son besoin de croire et d'aimer.

Même calme, elle ne voulut pas douter. Aussi, décrochant les quelques vêtements pendus aux patères, vidant les tiroirs de la vilaine commode, enlevant sur le marbre les livres et les rares bibelots qu'elle y avait posés pour se donner l'illusion d'un home, la jeune fille commença-t-elle résolument à faire sa malle et à remplir sa valise.

Elle possédait si peu de chose que ce ne fut pas long. Cependant, elle n'avait pas achevé que trois coups, frappés à la porte, la firent sursauter.

Aucun bruit de voiture ou d'auto sur la rive. Ce ne pouvait être Pascal. Mais, lettre ou télégramme, un contre-ordre ne venait-il pas anéantir son dernier et fragile espoir?

La petite Sonnel ouvrit et se trouva en face de Mme Favraud, la gérante de l'*Hôtel du Lac*, grande femme aux yeux fureteurs, au sourire contraint.

—J'ai l'honneur de vous présenter votre compte, mademoiselle.

—La semaine est-elle écoulée?

—Non, mademoiselle. Mais nous ne faisons payer tous les huit jours que les pensionnaires habituels, connus de longue date, comme Mme de Morval, par exemple. Cette dame est partie sans se porter aucunement garante de vos dépenses à venir. Nous avons attendu, mais à partir d'aujourd'hui, nous sommes obligés de vous demander de payer quotidiennement. C'est la règle de notre maison. De ce fait, vous n'aurez d'ailleurs à subir aucune augmentation.

Albine prit la note d'une main tremblante et regarda le total: 132 fr. 40. La congédiant brusquement, Daisy de Morval ne lui avait même pas payé huit jours de pension d'avance!

Mlle Sonnel solda l'addition sans aucune objection. Le prix de la pension lui sembla très élevé. Mais à quoi bon discuter? N'ayant à craindre aucun contrôle, Mme Favraud lui affirmerait certainement, avec aplomb, que c'était là le prix convenu avec la femme de lettres.

Payée, la gérante de l'hôtel ne se retira pas. Voulant lui souligner son importunité, la jeune dactylo demanda de son petit air grave et digne:

—Cela ne fait-il pas votre compte, madame?

—Si, mademoiselle, dit Mme Favraud, impressionnée par cette attitude fière et devenant sensiblement plus polie. Mais je suis chargée de vous demander de vouloir bien, ce matin même, passer chez une de nos pensionnaires, celle qui a loué au rez-de-chaussée. Vous savez, la jeune femme rousse si élégante, Mme d'Herville.

—Je ne connais pas cette dame.

—Vous avez dû la voir sous les tilleuls ou tout au moins dans la salle à manger. C'est une personne très bien. Elle est parente des châtelains de Boismont. M. de Saint-Preuil lui fait visite assez souvent. Mme d'Herville désire vous parler.

—A quel sujet? interrogea la jeune fille, aussi agitée que surprise.

—A propos de dactylographie. Mme d'Herville a su que vous étiez secrétaire de Mme de Morval. Elle a probablement quelque travail ou quelque occupation semblable à vous offrir.

Albine fut sur le point de refuser sans autres explications puis elle réfléchit. Si elle repoussait de parti pris cette occasion de gain, la gérante s'en targuerait peut-être pour ne pas lui transmettre toute autre offre d'emploi qui pourrait se présenter. Pensant à sa bourse quasi vide, à l'oubli ou au contre-ordre possible de la châtelaine, la jeune fille constata, non sans tristesse humiliée, qu'elle n'était pas en situation de se montrer intransigeante, ni même difficile.

Après quelques secondes de silence, la raison dominant les méfiances et les répulsions instinctives de son cœur, Albine répondit :

—Je vais, dans cinq minutes, descendre chez cette dame. Voulez-vous la faire prévenir?

—J'y vais. N'oubliez pas : Mme d'Herville, rez-de-chaussée, chambre n° 5.

Seule, Albine regarda l'heure. Combien il lui avait fallu de privations et de mois d'économie pour s'acheter cette humble petite montre d'acier noir! La jeune fille imaginait parfois, en la regardant :

—Ma seule et pauvre compagne s'est d'avance mise en deuil pour enterrer, minute par minute, ma jeunesse souffrante, ma jeunesse bientôt morte!

Cette fois, Albine se dit :

—Il est à peine dix heures. J'ai le temps d'aller trouver cette dame avant qu'on vienne me chercher du manoir... si on vient! N'est-ce pas le meilleur moyen de tromper mon impatience, de tuer le tourment de l'attente?

La jeune Sonnel épingla son chapeau dans ses beaux cheveux noirs, enfila sa jaquette et descendit lestement les trois étages.

La jeune fille frappa discrètement à la porte n° 5. L'appel resta sans réponse.

—Au cas où cette dame ne me donnerait pas signe de vie, se disait Albine, ce ne sera pas ma faute. Je m'en irai et pas du tout fâchée de manquer cette occasion-là! Il ne me plairait guère de devenir la secrétaire de cette femme au sourire faux et au regard hardi. Si, par hasard, Mme Verlier m'envoie chercher avant onze heures, je crains que la conversation ne m'empêche d'entendre l'ar-

rivée de l'auto. Heureusement que la fenêtre de ce rez-de-chaussée donne sur la terrasse et la rive. J'aurai soin d'ouvrir les oreilles et les yeux, sans compter que j'abrègerai l'entretien.

Pour l'acquit de sa conscience, Albine frappa trois autres coups à la porte n° 5.

On daigna répondre : «Entrez!»

La jeune fille entra, rien moins qu'empressee.

En pyjama rose à ramages d'or, Mme Laure d'Herville était étendue sur une chaise longue de rotin, à portée d'une table où se trouvaient posés son miroir à main et son nécessaire de toilette. Albine devina que la jeune femme, avant de l'admettre en son logis, avait pris le temps de choisir une attitude et de se composer une physionomie susceptibles d'en imposer à la visiteuse.

Sans prier la jeune fille de s'asseoir, Mme d'Herville, de ses yeux verts, la dévisagea avec une attention persistante, voire même gênante. Et sa physionomie, tout à l'heure détendue en bienveillance affectée, se nuança bientôt de mécontentement, de réserve et de contrainte.

Aperçue de loin, jugée insignifiante, la petite Sonnel, de près, se révélait toute autre. Elle avait de beaux yeux expressifs. Ses cheveux noirs faisaient ressortir l'éclat de son teint de neige, délicatement rosé aux joues. Albine apparaissait fine, svelte et racée, aussi purement, aussi idéalement jolie qu'une jeune vierge byzantine.

A soutenir vaillamment l'examen rien moins que bienveillant de Mme d'Herville, la petite dactylo éprouvait une impression contraire à celle de Laure. Cette femme, qui à première vue l'avait éblouie, lui semblait à présent bien moins jeune, bien moins belle. Le fard accentuait des traits réguliers, mais déjà vulgairement accentués. La brusquerie de ses gestes prouvait que la grâce et la nonchalance de sa contenance étaient pure affectation. Sous les plis d'une soie flottante et floue, on devinait une ossature massive, des muscles développés par l'abus des sports, une taille prématurément épaisse et lourde.

Albine avança la main pour prendre le dossier de la chaise qu'on ne lui offrit pas.

—Avant de vous asseoir, commanda Laure, ayez donc l'obligeance de fermer la fenêtre.

Pour cette jeune fille en attente, prête à vibrer au moindre bruit d'arrivée, aucun ordre ne pouvait tomber plus mal à propos. Après un regard sur la rive déserte à perte de vue, Mlle Sonnel ferma la croisée assez nerveusement. Polissant ses ongles avec un soin minutieux, s'interrompant pour prendre et reprendre le miroir afin de rectifier une ondulation dérangée, Laure parlait de plus en plus lentement, à croire qu'elle voulait gagner du temps et prenait un taquin plaisir à

prolonger l'entretien. Ce ne fut qu'après maintes circonlocutions, inutiles et vagues, que Mme d'Herville finit par faire allusion à la copie d'une correspondance de famille, en double exemplaire. Elle avouait d'ailleurs n'être pas entièrement décidée. Cela dépendrait du prix.

La petite Sonnel avait la sensation d'être, entre les pattes de cette mauvaise chatte, une souricette dont on s'amuseait bénévolement; mais qu'on punirait d'un coup de griffe à la moindre tentative d'échappement.

Eludant un engagement ferme, Laure se mit à parler de Daisy de Morval, la célèbre romancière. Puis elle commença à poser à la jeune fille, sans lenteur ni nonchalance cette fois, des questions directes et précises sur son passé, sa famille, sa situation présente.

Albine était novice en ces sortes d'enquêtes. Toutefois une instinctive antipathie la rendait défiante.

Elle répondait peu ou ne répondait pas.

Tant de détours et de faux-fuyants dans l'interrogatoire agacèrent cette enfant si franche. Elle comprit que la copie des lettres familiales n'était, pour Laure, qu'un prétexte à satisfaire sa curiosité. L'inquiétude de l'attente vainquit la timidité de la petite dactylo. Elle coupa court aux questions par une réplique impatiente:

—Je suis venue vous trouver, madame, parce que la gérante de l'hôtel m'assura qu'il s'agissait d'un travail pressé. Puisque vous n'êtes pas décidée et ne pouvez me confier aujourd'hui cette correspondance, il est bien inutile que je continue à vous faire perdre votre temps...

—Je ne saurais le perdre plus agréablement, reprit Mme d'Herville, pressentant que cette conversation lui pouvait devenir profitable et résolue à ne pas lâcher son interlocutrice avant de lui avoir soutiré les renseignements dont elle avait besoin.

S'efforçant de sourire, elle reprit doucement :

—Je m'intéresse à vous, mademoiselle Sonnel. Je sais que le départ de Daisy de Morval vous cause de grands embarras. J'ai de nombreuses et belles relations; je suis à même de vous recommander...

Albine devina qu'elle allait être reprise dans l'innextricable réseau des propositions fallacieuses et de nouveau assaillie de questions indiscretes.

Elle se leva:

—Vous m'excuserez, madame, si je me retire. J'ai, ce matin, fort à faire.

—Tant à faire que cela? Vous avez eu, hier tout au moins, loisir de vous bien promener. Il est vrai que vous fûtes autorisée, au retour, pour

abrégé le trajet, à traverser le parc de Boismont. Faveur rare Les châtelains ne donnent pas cette autorisation à tout le monde. Vous fûtes privilégiée...

—Certainement, mais moins que vous, madame.

—Comment cela?

—Si j'ai eu la permission de passer par le parc, vous avez eu, hors du parc... la visite et la conversation du jeune châtelain.

—Qu'en savez-vous?

—Et comment sauriez-vous que je suis entrée à Boismont si le châtelain ne vous l'avait dit? Lui seul a pu vous raconter ce très futile incident.

La jeune fille avait lancé cette réplique spontanément, étourdiment, sans aucune intention d'allusion blessante. Mais la riposte était de tel à propos que Laure en fut vexée et demeura un instant démontée.

Les femmes rusées,—à qui la ruse a réussi,—en arrivent vite à croire celles qu'elles dupent plus naïves qu'elles ne le sont réellement. Et cette présomption leur fait commettre des maladresses.

Mme d'Herville n'avait pas imaginé que la petite Sonnel, l'ayant rencontrée, puis rencontrant Lionel, en conclurait que tous deux se connaissent et se donnaient rendez-vous. A la question possible, mais non probable d'Albine: «Comment savez-vous que j'ai traversé le parc?», Mme d'Herville comptait être quitte en expliquant: «Je vous ai vue franchir la grille de loin!» Mais, trouvant la jeune dactylo mieux informée qu'elle n'aurait cru, elle estima qu'il était superflu de se justifier. Cette verte réponse lui prouvait qu'Albine, dans la traversée de Boismont, avait appris pas mal de choses.

La jeune fille avait sûrement causé avec le garde, peut-être avec Lionel, peut-être même avec la châtelaine! Et, curiosité surexcitée au plus haut point, Laure jugea bien moins nécessaire et pressant de se disculper d'un flirt que d'apprendre ce qui s'était passé dans le parc. Dédaignant cette fois les détours, perdant toute mesure, emportée par le dépit, elle prit brusquement l'offensive:

—La promenade le long de la rivière n'a pas été pour vous sans agrément, mademoiselle! Vous y avez peut-être fait d'utiles rencontres. Je connais trop M. de Saint-Preuil pour l'accuser de se confier à la première venue. Mais il faut que vous ayez fait bavarder le garde, ou peut-être Mme Verlier, car vous me semblez fort au courant... Vous ne répondez pas?

—Je n'ai pas à vous répondre, madame.

La petite Sonnel maintenant n'avait plus de doute. Cette demande de copie à la machine était un piège pour l'attirer et savoir ce qu'elle avait fait à Boismont.

Albine se dirigea vers la porte. Mme d'Herville, qui croyait si facilement faire jaser cette candide enfant, fut irritée de cette retraite aussi fière qu'avisée. Et cette irritation devint une vraie colère quand, par le mouvement de recul d'Albine, elle eut pleine conscience et de sa maladresse et de sa fausse tactique. Trop orgueilleuse pour s'excuser, et se leva et, s'obstinant sottement en son enquête, elle essaya de retenir la petite Sonnel par intimidation :

—Restez, mademoiselle, fit-elle impérieusement. J'ai encore plusieurs choses à vous dire. Dans le trajet à travers le domaine, êtes-vous allée jusqu'au manoir? Avez-vous vu Mme Verlier?

—Je ne vous dois aucune confidence, madame. Je vous prie de me laisser sortir.

—Comme vous paraîsez soucieuse... et pressée!

—Je suis pressée, en effet. On m'attend.

Albine n'eut pas plutôt prononcé ces derniers mots que, hors d'elle, Mme d'Herville se leva, se plaça devant la porte et interrogea fébrilement :

—Qui vous attend ? Le garde, probablement, Pascal? Oui, ce doit être Pascal. Hier soir, en vous quittant, il vous a dit : «A demain, je le souhaite de tout mon coeur... A demain!»

Albine ne put s'empêcher de relever cet aveu avec un mépris ironique :

—L'écouteuse aux aguets, dans l'ombre des tilleuls, c'était donc vous, madame?

Laure n'éprouva aucun embarras d'être ainsi démasquée :

—Les pensionnaires ont le droit de se promener sur la terrasse de l'hôtel et je ne me cachais pas... puisque vous m'avez vue! Vous avez beau chercher diversion à une explication gênante, vous n'y échapperez pas. Je veux savoir. Pascal doit venir vous chercher? C'est naturellement pour vous conduire à Boismont. Votre impatience, votre nervosité me prouvent que je prévois juste. Et comme le garde n'agit pas sans ordre, comme M. de Saint-Preuil ne peut avoir aucun désir de voir introduire une étrangère au château, il demeure évident que cette idée saugrenue est venue à Mme Verlier. Avouez donc que c'est Mme Verlier qui vous a demandé de revenir au manoir?

—Encore une fois, madame, je vous prie de me laisser sortir.

—Pas avant de vous avoir avertie, mademoiselle,—car votre inexpérience me fait vraiment pitié!—que vous vous fourvoyez dans une aventure stupide, ridicule, sans issue. Je connais la châtelaine de Boismont, je suis de sa famille et je sais d'elle tout ce que, si curieuse que vous soyez, vous ignorez encore. Il se peut qu'une rencontre fortuite ou même un entretien sollicité d'avance vous ait fait concevoir l'espérance de plaire à

Mme Verlier et d'obtenir près d'elle l'emploi de secrétaire ou de lectrice dont vous avez besoin pour vivre. Eh bien, croyez-moi, dans votre intérêt même, gardez-vous de donner suite à cette démarche; renoncez d'avance à la place convoitée. Ce sera vous éviter la pire déception! Quoi que vous aït promis cette dame, si peu que ce soit, elle ne pourra le tenir. Vous ne connaissez pas cette malheureuse femme! Elle sanglote ou rit, elle oublie, elle change d'idées et de sentiments d'une seconde à l'autre. De ses caprices et de ses emballements d'un moment, elle n'a pas conscience une heure après. Même quand ses paroles et ses actions paraissent raisonnables, elle ne sait ni ce qu'elle fait, ni ce qu'elle dit... Et cela parce qu'elle est folle, tout à fait folle, incurablement folle!

Bien qu'elle doutât de la véracité de Mme d'Herville, Albine ne put s'empêcher de tressaillir à cette révélation inattendue. La jeune fille ne voulait pas croire cette méchante femme. Néanmoins ce qu'elle se rappelait de la rencontre, ce qui s'était passé près de l'étang, ce que la dame du manoir lui avait dit, cette tendresse soudaine, ces pleurs, ces baisers même, tout était tellement extraordinaire que la démente en devenait une interprétation plausible, une explication vraisemblable.

D'attitude d'abord si réfléchie, si ferme, la pauvre petite dactylo, sur l'instant, en perdit contenance. Elle pâlit, ses yeux s'emplirent de larmes et, prise de défaillance, elle se laissa tomber sur une chaise. Cette assertion l'avait frappée cruellement, au plus profond du coeur. Non seulement son rêve de se dévouer, son espoir d'aimer et d'être aimée, étaient anéantis, mais Albine se sentait bouleversée d'une infinie pitié pour la pauvre tante Marie. La jeune dactylo ne pensait plus à sa propre détresse, elle n'était préoccupée que du malheur de son amie d'un jour. Dans son accablement, Mlle Sonnel ne voyait plus Laure, elle n'évoquait que le pâle et mélancolique visage de la châtelaine. Pauvre âme en peine, inquiète, désolée, errante dans ce jardin du bonheur? Pauvre fée sans baguette, sans pouvoir, captive dans le parc où librement volaient tant d'oiseaux bleus!

Insensible au reste, Albine demeurait abîmée et prostrée dans sa vision de douleur.

A voir ainsi, tête basse et vaincue, l'enfant, qui tout à l'heure résistait si bravement, Laure jouissait de son triomphe. Mais elle n'eut même pas le tact d'en jouir en silence :

—Vous le voyez, mademoiselle, rien à faire à Boismont! Oubliée, dédaignée, vous ne pouvez pourtant pas, vous si fière, aller au château mendier un emploi qui vous sera dédaigneusement

refusé. Si vous ne voulez pas manger ici vos derniers sous, il faut partir, sans retard, aujourd'hui même...

Laure s'entêtait, s'acharnait. Sa voix était féroce; chaque parole était un coup. Mais déjà, plus surprise qu'effrayée de cette violence, Albine relevait la tête. Dans un sursaut d'énergie elle maîtrisait son accès de faiblesse et de découragement. Elle pressentait une basse jalousie, un intérêt caché dans la hâte de Laure à lui suggérer le départ. Ses soupçons lui revinrent. N'écoutant que son cœur, elle décida dans un nouvel élan de sympathie et de pitié:

—Je ne partirai pas. Ce serait une désertion. Ce que vous venez de m'apprendre accroît et stimule mon désir de soins et de dévouement. L'oubli et l'abandon ne viendront pas de moi!

Formulée avec autant de douceur que de fermeté, cette déclaration acheva d'exaspérer Mme d'Herville. Ainsi, ce qu'elle avait dit n'avait que fortifié la jeune fille dans sa tendre et généreuse résolution. Laure eut un cri de rage impuissante:

—Pour croire que n'importe qui s'occupe encore de vous, se souvient de vous à Boismont, il faut que vous soyez folle, aussi folle que la dame du manoir!

Démentant cette prédiction furieuse, un ronflement d'auto, coupé de formidables coups de trompe, fit vibrer toutes les vitres de l'*Hôtel du Lac*.

Mme d'Herville se tenait, toujours menaçante, devant la porte communiquant avec le vestibule. Albine n'hésita plus. Elle s'élança vers la petite porte-fenêtre et, d'un bond léger, sauta sous les tilleuls. Trépidante, une limousine venait de s'arrêter devant l'hôtel. La jeune Sonnel, encore émue de cette scène violente, ne put retenir un cri de joie: elle venait de reconnaître, gravissant les marches, Lionel précédant Pascal.

—Nous attendiez-vous déjà, mademoiselle? fit le jeune homme, surpris de trouver la jeune fille sur la terrasse. Nous ne sommes pourtant pas en retard: il est onze heures moins le quart. Si, hier soir, j'avais écouté tante Marie, je serais partie avant le jour. Notre pauvre châtelaine est dans un état d'impatience nerveuse indescriptible. Vous allez voir cela...

Devant la pauvrete encore pâle et tremblante, le beau jeune homme se dressait, si grand, si calme, si plein de force et d'assurance, que la petite dactylo se sentit immédiatement tranquillisée. Dans cette course matinale, l'air vif du lac avait encore animé le teint clair de Lionel. Il avait enlevé son feutre pour saluer et le soleil donnait un tel éclat à ce visage régulier, à ce large front dé-

couvert, à cette chevelure fauve et drue rejetée en arrière, que la jeune fille le trouva encore plus beau qu'à cheval, à la sortie du parc.

Ce surcroît d'admiration ne venait-il pas aussi de ce que Saint-Preuil n'avait plus le sourire, le regard et la voix ironiques? Ne venait-il pas surtout de ce que le prince Charmant arrivait juste à temps pour la délivrer et l'emmener dans le jardin merveilleux, royaume de la bonne fée?

Comme l'abandonnée avait bien fait de ne pas croire aux mensonges affreux de Mme Laure, de ne pas désespérer de sa protectrice! Son cœur lui disait bien que l'autre cœur ne l'oublierait pas. Le rêve n'était pas fini. Il commençait à peine...

Ces impressions, naïves mais poétiques, donnaient en ce moment, aux yeux noirs et profonds, à tous les traits si purs et si fins de la jeune fille, une telle expression de joie et de gratitude qu'elle en devenait idéalement jolie. Le châtelain la contemplait, ne pouvant détourner d'elle ses yeux ravis.

Quoique troublés d'émoi très différents, tous deux se regardaient en souriant, sans trouver rien à se dire, car aucune parole ne pouvait exprimer ce qu'ils ressentaient. C'était, en plein soleil, un mutuel éblouissement de jeunesse.

—Lionel!

Une voix rauque rompit le charme.

La dame au pyjama rose et or, debout sur le seuil de son appartement, avec un geste non moins autoritaire que son appel, ordonnait au jeune homme de la rejoindre.

Saint-Preuil rougit légèrement. Sa physionomie changea d'expression. D'allure libre et désinvolte, il parut tout à coup gêné et contrarié. Mais ce moment d'embarras dura peu.

Comprenant que laisser la jeune fille là pour courir vers Laure serait une impolitesse, il se contenta de saluer Mme d'Herville de loin; puis, en belle humeur paisible, il acheva de causer avec Albine.

—Etes-vous prête, mademoiselle? Avez-vous fait vos valises?

—Oui, et ce ne fut pas long!

—Va bien! Pascal va vous accompagner. Il descendra vos bagages et les placera près de lui et de François, mon chauffeur, sur le devant de l'auto. Vous me retrouverez ici, sous ces tilleuls, et nous filerons aussitôt. Tante Marie doit se morfondre dans l'attente. Montez, vite, mademoiselle, et ne soyez pas longtemps.

Aussi agitée que pouvait l'être la dame du manoir, redoutant quelque nouvel obstacle suscité par Laure, la petite Sonnel disparut dans le vestibule, suivie de Pascal.

Avertie de l'arrivée d'une auto de Boismont, Mme Favraud était accourue sur le seuil. La gérante se confondit en plates révérences et flatteries banales.

—Quelle agréable surprise de vous voir de si bonne heure, monsieur de Saint-Preuil! Vous allez bien? Madame votre tante est-elle mieux, la chère dame? Voudrez-vous, très respectueusement, me rappeler à son souvenir?

—Je n'y manquerai pas, madame Favraud. Tout va à peu près bien à Boismont, fit le jeune homme gaîment. Mais si, contre mon habitude, vous me voyez de bon matin, c'est parce que je viens vous jouer un mauvais tour? Je vous enlève une de vos pensionnaires et je l'emmène au manoir.

—Oh! je devine... Mme d'Herville!

—Non, pas Mme d'Herville... ou du moins pas encore. C'est Mlle Sonnel que je viens chercher...

—Par exemple!... En voilà une nouvelle! La jeune dactylographe?...

—Encore qu'extraordinaire, cela est. Dites-moi, madame Favraud, ajouta le jeune homme en se rapprochant de la gérante et en baissant la voix, ma tante désire acquitter les dépenses de Mlle Sonnel. Ne présentez pas la note à cette jeune fille, envoyez-la à Mme Verlier.

—Je suis désolée, monsieur. Mlle Sonnel a voulu tout régler elle-même, il y a deux heures. Je vais appeler le garçon pour descendre ses bagages... Eugène... Eugène!

—Ne dérangez personne, madame. Pascal s'occupe du déménagement. Mais je ne veux pas priver vos domestiques de leur pourboire. Aussi voudrez-vous bien leur partager ceci au nom de Mlle Albine?

Le châtelain tendit un billet de cinquante francs que la gérante accepta dans un dernier plongeon. Puis, tournant les talons, le jeune homme se dirigea vers Mme d'Herville.

Trop impatiente pour supporter l'attente, la dame rousse était venue. Le regard plein de lueurs mauvaises, les lèvres serrées de dépit, elle saisit la main de Lionel et, lui froissant sa manchette, l'entraîna sous les tilleuls pour n'être pas entendue. Son emportement ne lui permettait plus d'user de détours et de dissimuler; elle s'écria d'une voix étranglée de rage:

—Ainsi ce que je soupçonnais est vrai. Votre tante Marie a vu cette petite dans le parc ou au manoir; elle lui a parlé, elle s'en est subitement toquée et elle l'envoie chercher?

—Oui, avoua le jeune homme. Pour un béguin, c'est un véritable béguin! Cette pauvre tante, d'humeur solitaire et mélancolique, veut absolument prendre cette enfant auprès d'elle en qua-

lité de demoiselle de compagnie. Mais comment savez-vous cela?

—J'ai fait venir cette nitouche; j'ai causé avec elle, dit Mme d'Herville, sans paraître aucunement consciente de l'incorrection de son procédé. Et vous, non satisfait d'une première bévue, après avoir invité cette intrigante à pénétrer dans le parc, vous avez béatement accueilli ou laissé accueillir cette étrangère au manoir! Savez-vous seulement d'où vient cette jeune aventurière?

—Je n'ai pas approuvé ma tante. Au contraire. Je lui ai montré les inconvénients d'une pareille intrusion. Mais j'ai trouvé Mme Verlier butée, hantée, obsédée. Vous la connaissez. Indifférente et docile en maintes circonstances, elle fait parfois preuve d'une indomptable volonté. Ma tante n'a pas dormi de la nuit. Elle a la fièvre... et vous savez combien son pauvre cœur est fragile! Si je n'avais, ce matin, cédé à son caprice, elle en aurait été malade ce soir...

—Elle s'en serait guérie demain!... Non satisfait, ce caprice lui aurait passé... comme bien d'autres toquades!

—Je ne crois pas, car je ne l'ai jamais vue ainsi. Sa sympathie pour cette petite Albine est devenue, en quelques heures, un véritable engouement. Si la causerie de cette jeune fille peut la distraire et la consoler, de quel droit l'en priverais-je? Je serais bien ingrat de la contrarier dans un si modeste désir: notre châtelaine en a si rarement! D'ailleurs Mme Verlier est maîtresse chez elle. Boismont lui appartient. Elle y peut recevoir...

—Ou en exiler...

—Qui lui plaît... et sans me demander mon consentement ou même mon avis.

—C'est bien votre faute si cette folle...

—Ma tante n'est pas folle, Laure, fit le jeune homme rudement et en frappant du pied. Sa raison a pu être affaiblie après tant de douleurs et de morts autour d'elle; mais il y a de cela des années et des années. La pauvre femme est vieillie avant l'âge, faible, attristée, souffrante, mais elle jouit de toute sa raison.

—Imaginez-le si ça vous fait plaisir... Pour mon compte, je sais à quoi m'en tenir. Son amélioration ne sera qu'un court répit. Sa folie lui reviendra, dangereuse pour moi, pour vous, pour tout son entourage. Vous vous repentirez alors, mais trop tard, de votre aveuglement. Si vous m'aviez écoutée, Mme Verlier serait depuis longtemps dans une maison de santé. Vous seriez le maître à Boismont; je rentrerais au manoir et l'avenir serait assuré. Combien nous sont nuisibles votre insouciance et votre légèreté! En tout cas, vous

ne pouvez rien faire de plus risqué, de plus contraire à nos intérêts que d'introduire cette vulgaire dactylo auprès de la châtelaine.

—Je ne vois pas en quoi peut devenir dangereuse une enfant aussi douce.

—Vous la croyez donc?

—Aussi douce que jolie.

—Vous la trouvez jolie? Cela m'explique pourquoi vous venez en personne la chercher pour faire visite à notre tante...

—Quelle visite? Il ne s'agit pas de visite. N'avez-vous pas compris? Ma tante entend garder cette jeune fille à Boismont, auprès d'elle... toujours.

—C'est le comble! Et au lieu de vous y opposer de toute votre énergie, c'est vous-même qui allez introduire au château celle qui peut me ruiner, vous ruiner!

—Vous divaguez, ma chère Laure. Connaissez-vous cette jeune fille? Avez-vous sur elle, sur sa mère, des renseignements fâcheux... et que j'ignore?

—Je ne sais rien de plus que vous, mais je prévois, je devine que cette petite sournoise fera notre malheur.

—Voilà bien vos exagérations! fit-il d'un ton gouailleur et dans un haussement d'épaules peu propres à calmer Mme d'Herville.

Aussi la jeune femme continua-t-elle de médire avec une sorte de frénésie. Saint-Preuil la laissait dire sans en paraître impressionné.

—Chut! fit-il tout à coup. J'aperçois Mlle Sonnel et Pascal. Au revoir, chère amie. Ne vous bécotez pas: rien, en ce monde, n'en vaut la peine!

Il baïsa la main de la jeune femme et, sur ce conseil banal, ne prenant aucun soin de dissimuler son empressement, il rejoignit la jeune dactylographe et le garde qui l'attendaient près de l'auto.

Comment, restée seule sous les tilleuls et accoudée à la balustrade de la terrasse, l'envieuse et vindicative dame rousse ne se serait-elle pas fait bile en assistant au départ?

Pour qu'on leur pardonnât leurs façons insolentes et dédaigneuses des derniers jours, la gérante bien payée, les domestiques largement récompensés, se multipliaient en flagorneries, en attentions déférentes autour de l'invitée des châtelains.

—Pascal, vous prendrez place à côté de François, décida Lionel avec cette franchise et ce sang-ne où, sans tenir compte de l'embarras des autres, il ne pensait le plus souvent qu'à ses aises et à son agrément. Les bagages ne vous gêneront pas trop. Et moi, je monterai dans la limousine avec

Mlle Sonnel... Si toutefois cela ne vous gêne pas, mademoiselle?

—Oh! non, monsieur! murmura la jeune fille un peu rose et confuse de ce brouhaha.

Malle et valise placées, moteur en mouvement, portière claquée et Pascal installé tant mal que bien près du chauffeur, l'auto fila sous le nez de Mme d'Herville. Elle avait tout vu, tout écouté. La limousine loin, elle restait accoudée là, sombre, farouche, impuissante, le cœur mordu d'une jalousie féroce.

Ce qu'elle redoutait, ce qu'elle avait voulu empêcher, venait de s'accomplir sous ses yeux. La petite dactylo qu'elle avait dédaignée et humiliée, l'inconnue instinctivement détestée pour sa jeunesse et sa beauté, allait habiter ce prestigieux domaine dont elle, nièce de la châtelaine, demeurerait exilée!

CHAPITRE V

AU SEUIL D'UNE VIE NOUVELLE

Emportée par l'auto, Albine croyait rêver. Elle savourait son bonheur en silence.

Ainsi la bonne fée, sa marraine, ne l'avait pas oubliée! Comme la petite Sonnel avait bien fait de croire, en dépit des mensonges et des ruses de Laure d'Herville! Intimidée, craintive auprès de Lionel, elle n'eût osé faire aucune allusion à ce qui s'était passé, si le jeune homme ne se fût exclamé d'un ton apitoyé, très légèrement apitoyé d'ailleurs:

—Vous voir partir pour Boismont, c'est quand même dur pour Laure!

—Le plus dur pour elle fut certainement que vous vinssiez me chercher... au lieu d'envoyer votre garde, seul.

—Vous croyez?

—J'en suis sûre. N'avez-vous pas remarqué sa stupeur indignée?

—Cela se peut. J'aurais dû me dispenser de venir. Ma tante ne me le demandait pas. C'est moi qui l'ai voulu. Je n'ai pas pensé à Laure... Je pensais à vous, mademoiselle Albine! Puis, cela m'amusait de jouir de votre surprise et de votre satisfaction. L'apparition de Mme d'Herville a gâté notre plaisir. Si j'avais su la mortifier à ce point...

—Ne plaignez pas trop cette dame, s'écria la jeune fille avec une franchise encore vibrante d'indignation. Si vous saviez ce qu'elle a dit et fait pour m'éloigner de Beaumont avant l'arrivée de l'auto! Lorsque vous êtes venu, j'ai cru que, dans son exaspération, elle allait m'enfermer à clé pour m'empêcher de partir.

—En êtes-vous sûre? fit Saint-Preuil avec un sourire sceptique. Je vous devine, comme ma tante Marie, très imaginative, très impressionnable et, par suite, très encline à amplifier vos souvenirs...

—Mes souvenirs sont fort exacts et fort précis, répliqua la jeune dactylographe, froissée de n'être pas crue. J'ai passé, en tête à tête avec Mme d'Herville, un mauvais quart d'heure. Il était temps que vous vinssiez me libérer. Ce qui me fit le plus souffrir, c'est ce qu'elle m'a conté d'injuste, de méchant et de faux au sujet de Mme Verlier.

—Oui, je sais, interrompit le jeune homme, désireux de couper court aux confidences d'Albine, —je sais ce qu'elle a pu vous dire... Elle n'aime pas ma tante et lui garde rancune. Cette rancune, je dois l'avouer, est en partie justifiée. Indulgente pour tant d'autres, ma tante se montre inexorable envers cette pauvre Laure qui, cependant, a fait l'impossible pour rentrer en grâce.

—Mme Verlier doit avoir d'excellentes raisons de tenir cette parente à distance.

—Peut-être... Je ne me souviens pas, reprit-il avec nonchalance. Je préfère ne pas m'occuper de ça. Tante Marie est extrêmement affectueuse pour moi... Laure, de son côté, fut toujours très aimable. J'entends garder mon entière liberté et ne prendre parti ni pour l'une, ni pour l'autre.

Albine se tut, attristée. Cette indifférence, plutôt égoïste, l'affligeait. Romanesque, elle avait imaginé Lionel aussi chevaleresque et généreux qu'il était beau. Devant cette détermination de neutralité, elle jugea inutile d'insister et se consola en pensant :

«Je raconterai mon aventure à Mme Verlier : elle me comprendra!»

Moins flatteur que le dépit furieux de Mme d'Herville, le silence songeur d'Albine contraria le jeune homme. Il avait supposé que cette causerie en limousine, avec cette fine et délicate enfant, serait une distraction plus piquante. Il était venu à l'hôtel de son initiative propre. Cette attention ne méritait-elle pas quelques paroles d'aimable gratitude? Mais cette petite Sonnel n'était préoccupée que de Mme Verlier...

L'auto avait déjà franchi la grille du parc, qu'Albine restait encore muette.

Saint-Preuil reprit, moqueur et taquin :

—Peut-être, en voyant arriver la limousine, avez-vous conçu de grandes illusions sur le séjour à Boismont. Je dois vous avertir que l'existence y est extrêmement austère.

—Si, jeune, riche et blasé sur les plaisirs, vous vous accordez de cette existence-là, combien

il me sera facile de m'y habituer, moi pauvre fille, rien moins que gâtée!

Saint-Preuil ajouta avec quelque hauteur :

—Je peux vivre au Manoir ainsi que je l'entends... Je ne dépens de personne... Je suis chez moi, car le domaine m'appartient. Tandis que vous, mademoiselle, dépendrez de ma tante...

—Loin de me faire peur, cela comble mes vœux. Demeurer auprès de cette dame si indulgente, si bonne, cela me semble un bonheur inespéré.

Impossible de douter d'un tel accent de sincérité, Lionel regarda la jeune fille avec curiosité.

—Comme c'est drôle! laissa-t-il échapper. Vous ne ressemblez guère aux autres jeunes filles.

—Je ne peux comparer, soupira la petite dactylo. J'ai si peu d'amies!

Saint-Preuil reprit presque aussitôt :

—Ma tante est une compagne agréable et d'humeur douce; mais elle a de fréquents accès de mélancolie... Ses chagrins passés, bien que lointains, la hantent.

—Elle me les racontera... Ils lui feront moins de mal... Rien n'allège autant le cœur qu'une confiance.

—Ces confidences-là ne vous amuseront pas!

—Elles m'intéresseront.

—Tante Marie est de santé précaire. Sa maladie de cœur, certains jours, l'opprime cruellement.

Albine prononçait ces mots avec une ferveur si sincère que, de nouveau, Lionel la regarda avec étonnement. Cet étonnement n'était pas dénué de raillerie :

—Vous êtes aussi étrange que ma tante! Votre mutuelle et subite affection tient du coup de foudre. Que s'est-il donc passé dans votre rencontre, près de l'étang?

—Votre tante m'a priée de lui conter mes chagrins... Je lui ai dit toutes les tristesses de mon enfance. Nous avons confondu nos larmes. A elle comme à moi, cela sembla très doux de ne pas pleurer seule...

—Vous pourriez vous payer cette distraction-là... mais n'en abusez pas!

—Tristes séparément, ensemble nous serons gaies... Vous verrez!

—Je ne demande qu'à le voir... Ça me changera tellement! Mais déjà nous voici en vue du Manoir.

A mi-côte, se détachant en clarté sur le fond vert sombre du parc et de la forêt, c'était un immense et fastueux castel de style Renaissance, mais d'un style modernisé avec autant de goût que de fantaisie. Tout le long de la façade s'étendait une immense terrasse, ornée de caisses d'oran-

gers et de citronnelles. La balustrade était enguirlandée de fleurs. On jouissait là d'une vue merveilleuse sur le lac, le vallon et les collines boisées. A gauche, une jolie chapelle; à droite, un jardin d'hiver. La pierre disparaissait sous un treillis de roses qui grimpaient jusqu'aux toits. Avant de traverser le village et de se jeter dans le lac, contournant le manoir et serpentant sous de spacieux ombrages, la rivière zigzaguait à travers les pelouses.

Dans un site d'incomparable beauté, c'était un palais d'enchantement.

L'âme bouleversée, la mémoire obsédée de souvenirs troubles, Albine regardait, regardait, regardait.

—Vous manquez d'enthousiasme! raila le jeune châtelain, vexé de ce silence, encore qu'il affectât d'en plaisanter. Je suis si fier de Boismont, j'aime cette résidence d'une telle prédilection, que je m'attends toujours à voir touristes et visiteurs tomber à genoux devant ce décor féerique. Au moindre nuage qui passe au ciel, son aspect change. Ombre ou lumière, tout me le rend admirable. C'est peut-être l'unique spectacle dont je ne sois jamais rassasié. Et vous, qui le voyez pour la première fois, vous ne témoignez aucune surprise!

—Non, murmura faiblement la jeune fille, ayant peine à secouer le saisissement où la plongeait la vue de cette splendide demeure.

Cette attitude était si contraire à l'enthousiasme expansif prévu par le jeune homme qu'il en eut un mouvement d'humeur.

—Je ne sais vraiment pas ce qu'il faut pour exciter votre admiration!

Albine comprit qu'il se méprenait aux sentiments tumultueux mais indéfinissables qui, si profondément, lui remuaient l'âme.

—Je ne suis point surprise,—expliqua-t-elle avec effort, car elle eût, à cette minute, passionnément souhaité se taire et se recueillir,—parce que j'ai vu déjà ce prestigieux castel en film...

—Boismont, en film?

Elle se rappela l'objection déjà formulée par Pascal et elle rectifia aussitôt:

—Je veux dire en rêve. Oui, j'ai rêvé tout ce que je vois ici. Mais, si je n'éprouve pas d'étonnement, je suis émue... Oh! tellement émue, si vous saviez!

Elle ne put achever, tant elle était bouleversée.

Lionel l'observa. C'était visible: cette émotion la rendait pâle et frémissante; cette émotion faisait trembler ses mains et lui coupait la voix.

Sans comprendre une pareille impressionnabili-

té, le jeune homme eut pitié d'elle et pensa à sa tante.

—Remettez-vous, mademoiselle, je vous en prie. Tâchez d'être maîtresse de vos nerfs. Vous vous faites mal... et peut-être aussi feriez-vous mal à Mme Verlier. Tenez! Elle vous attend... Elle va et vient sur la terrasse, agitée, trépidante. Dans quel état se met notre pauvre châtelaine! Un fameux traitement pour sa maladie de cœur que ces excitants à haute dose!

—Mme Verlier ignore que je suis dans la limousine. Voulez-vous me laisser votre place, monsieur Lionel? Je vais me montrer à la portière. Certaine que vous me ramenez, votre tante se calmera peut-être... Et moi, la voir, cela m'apaisera sûrement.

—Oui, montrez-vous, mademoiselle, faites-lui signe. Comment n'y ai-je pas pensé?

Saint-Preuil s'était levé et avait cédé sa place. La jeune fille se pencha à la portière, envoya, de sa menotte blanche et dégantée, des bonjours affectueux et joyeux.

L'effet fut instantané. Rassurée, souriante, la châtelaine s'accouda posément à la badustrade. Elle n'avait plus aucun geste fiévreux.

Et, dans l'auto, Lionel put, de son côté, constater que le visage d'Albine, tout à l'heure si pâle, était maintenant rose et animé.

La petite Sonnel se retourna vers Saint-Preuil, lui tendit la main d'un geste vif, naturel et charmant. En même temps elle s'exclama d'une voix claire et pure dont aucune oppression n'altérerait plus l'allégresse:

—J'avais peur de ne plus revoir la fée, ma bonne marraine. Je l'ai revue... je la vois... Je suis heureuse, heureuse! Je n'oublierai jamais, monsieur Lionel, oh! non, jamais, que c'est vous qui m'avez ouvert le parc aux oiseaux bleus et m'avez amenée au château du bonheur!

Elle avait dit ces phrases ingénues si gentiment, en si sincère effusion de reconnaissance, avec une si candide caresse des yeux et de la voix, que le châtelain se jugea remercié au centuple de ce qu'il souhaitait. Sans flatter son orgueil, Albine avait su lui toucher le cœur. A première vue, à la grille du parc, puis sur la terrasse de l'hôtel, le jeune châtelain avait trouvé Albine délicieusement jolie, mais jamais aussi jolie qu'en ce moment. Saint-Preuil ne put s'empêcher de porter à ses lèvres la petite main blanche qui lui serrait la main. Albine rougit, retira vivement ses doigts et se pencha de nouveau à la portière. Le jeune homme demeura sous le charme de ce regard, de

ces paroles, de ce baiser qui venaient de lui pénétrer le cœur d'une douceur inconnue...

La limousine arrêtée, Albine gravit lestement les degrés de marbre. Sans plus de réserve que d'hésitation, elle courut vers Mme Verlier. Celle-ci embrassa la nouvelle venue sur les deux joues. Dans son saisissement de joie, Mlle Sonnel ne pouvait que balbutier :

—J'ai cru que je ne vous reverrais jamais, madame, et tout de même, c'est arrivé : me voici ! Je suis au Manoir... Et si contente, si contente ! Je crois rêver. J'ai peur de me réveiller. Et vous, chère fée, ma bonne marraine?...

—Je suis bien contente aussi !

Toutes deux se contemplaient sans fin, souriantes, ravies. Aucune scène à effet. Pas de phrases emphatiques. L'entrevue était d'une simplicité à laquelle Lionel ne s'attendait guère. Il semblait qu'Albine rentrât au Manoir après une absence de quelques heures. Et auprès de la jeune fille, comme par miracle, la châtelaine avait recouvré toute sa sérénité.

Il y eut un long silence. Mais quelle intime félicité au fond des âmes de ces deux femmes muettes !

—Merci de ta complaisance, beau neveu, dit enfin la tante Marie, en se tournant vers Saint-Preuil. Si tu le veux bien, je vais conduire cette enfant dans la chambre que je lui ai fait préparer à côté de la mienne. Nous te retrouverons au déjeuner.

Et, appuyée au bras d'Albine, suivie de Pascal et d'un jeune valet de chambre portant malle et valise, Mme Verlier se dirigea vers le grand vestibule.

François conduisait la limousine vers les remises masquées par de hautes charmilles. Et Lionel, resté seul, eut une subite et maussade impression de désœuvrement et d'abandon.

Sans jamais l'exprimer ou même le laisser voir, il avait souvent ressenti de l'impatience et parfois de l'ennui à demeurer près de sa tante. Ce lui était une contrainte de régler son pas vif et rapide sur le pas très lent de la malade. Au lieu de rester assis près d'elle, il aurait voulu courir ou se livrer aux sports violents dont sa vigueur et sa santé superbes avaient un continuel besoin. Loin de s'en plaindre, le jeune homme s'imposait volontairement ce devoir et le remplissait avec sa bonne humeur ordinaire. Mais ce grand enfant gâté, habitué à n'agir que selon son bon plaisir, n'en considérait pas moins ce devoir comme une sujétion assez pénible. Par une bizarre contradiction, en voyant sa tante Marie s'éloigner au bras

d'Albine, loin de se réjouir qu'une autre endossât la corvée, il eut, au premier instant, la sensation d'être dépossédé d'un droit.

—Ma tante, n'ayant plus besoin de moi, me plante là. Je ne compte plus. Ces inséparables vont bavarder ensemble à cœur ouvert. Je me demande à quelle heure nous allons déjeuner !

Puis, amusé lui-même de sa déconvenue, il prit bientôt la chose allègrement.

«Pour la première fois de ma vie, serais-je jaloux ? se demanda-t-il. Et de quoi ? De l'extraordinaire engouement de ma tante pour cette petite ou de l'exclusive attention d'Albine pour sa marraine la fée, comme elle dit gentiment ? Peut-être suis-je jaloux de toutes deux ! Cependant, non, je ne me sens aucune animosité. La venue de cette enfant me fait plutôt plaisir... Elle est jeune, elle est belle, elle semble avoir un tour d'esprit original et ne peut qu'apporter du mouvement et de la gaieté dans notre vie monotone. Sans compter que je serai beaucoup plus libre. Je pourrai m'absenter sans inquiétude ni remords de laisser ma tante seule.»

Pendant que le jeune homme se livrait à ces réflexions, Mme Verlier, par l'immense vestibule dallé de carreaux blancs et noirs, puis par l'escalier de marbre, orné de tapisseries, de trophées de chasse, de potiches et d'appliques de cuivre, avait conduit Albine à sa chambre, au premier. C'était une pièce haute et claire, tendue de soie blanche à broderies bleues. Ces broderies représentaient de chimériques feuillages, sous lesquels voltigeaient des oiseaux fantastiques.

—Les oiseaux du parc, les oiseaux du bonheur ! s'écria Albine dans une joie enfantine et frappant des mains comme pour applaudir à ce joli décor.

—Vous avez remarqué que la rivière et l'étang attirent d'innombrables martins-pêcheurs, dit Mme Verlier. J'adore ces passereaux. J'attache à leur présence une idée quasi superstitieuse. Aussi je défends qu'on les chasse et qu'on les effraie. Ils abondent. Boismont est leur royaume, leur paradis !

Vive, légère, la jeune fille allait et venait par la pièce. Elle admirait les rideaux de mousseline qui tamisaient la vue du ciel, du lac et des bois ; elle admirait le petit lit et les meubles Louis XVI, couverts de la même soie blanche et bleue que les murs. Les deux consoles de marbre surmontées de glace, enfin la pendule et les vases de Sèvres, tout lui plaisait. Mme Verlier épiait d'un regard attentif la physionomie de la jeune fille.

—Quel nid délicieux !

—Ce n'est pas un nid, c'est une cage ! dit la

châtelaine en riant. Je me fais scrupule de vous y enfermer, vous qui serez le plus joli des oiseaux bleus, l'oiseau de mon bonheur! Il est dans mes intentions de laisser la porte grande ouverte; mais, tout de même, c'est une cage. Ne regrettez-vous pas votre liberté, ma chère enfant?

—Qu'ai-je à regretter quand ma vie devient le plus beau des contes de fées?

La châtelaine alla vers le fond de la pièce et montra à la jeune fille une élégante et claire salle de bain, servant en même temps de cabinet de toilette. A gauche un trouvait un petit studio avec bibliothèque. A droite, une autre porte ouvrait sur la chambre de Mme Verlier.

—Pour peu que vous me le permettiez, madame, c'est cette porte de ma cage qui restera le plus souvent ouverte, si toutefois, ô bonne fée, vous ne craignez pas que l'oiselette aille vous importuner de son gazouillis.

—Le vieille fée est encore plus bavarde que sa filleule. De lit à lit, nous ferons causerie au réveil et, le soir, nous jaserons encore avant de nous endormir.

Cependant, éblouie et charmée à la vue de cet appartement où elle se jugeait logée comme une reine, Albine, devant la chambre de la châtelaine, aux meubles plus anciens, était redevenue pensive. Des images confuses passaient, s'envolaient, puis repassaient et planaient dans sa mémoire. Mais comme devant l'étang, la veille, dès que Mlle Sonnel s'efforçait de préciser ses souvenirs, des brumes surgissaient, voilaient et effaçaient ses visions. Le visage de la petit dactylo refléta cette fugitive mais cruelle déception. Mme Verlier devina la cause de cette tristesse. Elle la dissipa d'un affectueux baiser:

—Ne cherchez pas dans le passé, chère enfant, ne tourmentez pas votre mémoire. Ayez seulement confiance en votre vieille marraine et abandonnez-lui le soin de préparer l'avenir. En attendant, jouissez du présent et laissez-vous vivre insoucieusement... Après tant d'années de chagrin, il est bien temps que vous soyez heureuse.

Achevant de distraire Albine, la dame du manoir demanda:

—Etes-vous satisfaite de votre installation?

—Enchantée. Cela dépasse tellement ce que je pouvais espérer!... Après cette chance inouïe de vous avoir rencontrée, j'avais peur, oh! si peur! de ne plus vous retrouver jamais. Cette nuit je n'en dormais pas... Je n'en vivais plus ce matin!

—Comme moi, ma pauvre chérie!

—Je tremblais que ne survint un obstacle.

—Et nul incident ne s'est produit?

—C'est-à-dire que Mme d'Hervillé...

La châtelaine tressaillit:

—Pascal m'a dit qu'elle s'était installée à l'hôtel du Lac. Ce voisinage-là me déplaît souverainement. Je pressentais que cette méchante femme, avertie de notre rencontre, ferait l'impossible pour vous empêcher de me rejoindre. Je lui ai interdit l'accès de Boismont. Elle cherche à se venger. Dites-moi ce qui s'est passé?

Albine raconta en détail la scène de la matinée, dans le rez-de-chaussée de la dame rousse. La châtelaine écoutait attentivement. Quand la jeune fille eut achevé, la tante Marie reprit:

—Je connais Laure. Elle est égoïste, rancunière et violente ainsi que l'était son père. Dieu merci! vous voici chez moi, saine et sauve! Mme d'Herville ne peut plus rien contre vous. Mais c'est encore trop que cette envieuse puisse épier et rôder autour de ma demeure. Aussi, bel oiseau bleu, libre de sortir de cage, ne voltigez pas trop loin... Jalouse, une chatte vous guette.

—Pour avoir idée de m'échapper, je me trouve trop bien dans votre palais, madame la fée.

La fée consulta sa montre et poussa un cri:

—Une heure moins le quart! Comme le temps passe! Comme c'est doux, comme c'est bon de bavarder! Mais j'en oublie mon neveu... et le déjeuner. Ce pauvre Lionel doit mourir de faim... Et mes braves domestiques n'osent sonner la cloche par discrétion. Quel retard! Vite, à droite de la glace, pressez le bouton de sonnette trois fois, Albine. On saura que c'est pour servir. Maintenant descendons... et prestement.

Dans l'escalier, toujours appuyée au bras de sa jeune compagne, Mme Verlier demanda à mi-voix:

—Cela vous contrarierait-il que je vous tutoie, chère enfant?

—Aucunement, madame, j'en serai très flattée.

—Alors c'est convenu, ma mignonne. Vous ne pouvez pas savoir combien ce me sera plus commode!

A ce moment, à toute volée, les coups de cloche annonçaient le déjeuner.

CHAPITRE VI

UNE BONNE MARRAINE

La salle à manger était une immense pièce à quatre fenêtres, tapissée de belles verdure. Ces tapisseries anciennes, enchâssées dans des boiseries en noyer sculpté et rehaussé de filets d'or, représentaient des pastorales ou des scènes de chasse. Audessus des portes, trumeaux de fleurs, de fruits, corbeilles de gibier ou de poisson. En relief se détachaient des tableaux et des panoplies. Aux

quatre coins, de hautes torchères à piédestal. Sous le grand lustre hollandais, une table massive entourée de chaises Renaissance à dossiers très élevés. Sur la rappe à guipures piquées de fleurs et passementées de rubans, s'épalaient de la vieille argenterie, des porcelaines fines et de précieux cristaux.

Là, Albine eut encore des impressions éparses et décousues de choses déjà vues. Était-ce dans des musées ou des livres à gravures? D'ailleurs, selon le sage conseil de la fée, elle n'essayait plus de se souvenir; elle s'abandonnait aux charmes et aux prestiges du fastueux manoir.

—Tante Marie, vous êtes sans pitié! J'ai si faim que j'en tombe en défaillance! s'exclama Saint-Preuil, prenant place en face de Mme Verlier. Sapristi! vous vous en êtes payé, des confidences! Après vos mutuelles confessions d'hier, qu'avez-vous pu trouver à vous conter encore?

—Excuse-moi, mon grand. Dans ma joie d'accueillir cette enfant, j'ai oublié le reste. Servez-nous vite, Gustave.

Et, tandis que le maître d'hôtel s'empressait, la châtelaine se tourna vers la jeune fille restée debout et lui dit:

—Assois-toi à ma droite, ma bonne chérie.

—Vous en êtes déjà au tutoiement! observa le jeune homme, dissimulant sa surprise dans une moquerie. Eh bien, vous pouvez vous vanter de mener l'intimité bon train!

Et Mme Verlier oubliant ou dédaignant de répondre, le beau neveu s'adressa à la jeune dactylo:

—Tutoyez-vous aussi ma tante, mademoiselle?

—Oh! non, monsieur. Ma gratitude est trop mêlée de respect pour que je me permette pareille familiarité.

—Où serait le mal? intervint la châtelaine, légèrement agacée. Puisque tu es affamé, Lionel, pique dans ton assiette et ne nous taquine pas.

—Hum! Vous êtes, ce matin, d'humeur susceptible, tante Marie! reprit Saint-Preuil, que parler n'empêchait ni de boire ni de manger. Notez que je ne suis pas ennemi de ces privautés... qu'à la condition de n'en être pas exclu. Ainsi je suis tout prêt à appeler Mlle Sonnel, Albine tout court...

—Je suis sûre qu'elle ne s'en froissera pas! dit Mme Verlier, à qui, cette fois, la proposition ne parut pas déplaire.

—Certainement non, répliqua la jeune fille.

—Je peux même vous tutoyer aussi! insista Lionel, amusé. Et pourquoi ne pas se tutoyer tout indistinctement, pêle-mêle, pendant qu'on y est?

Timide, embarrassée de ces critiques gouaillueuses, Albine regarda la bonne fée, comme pour lui

demander de lui venir en aide et de répondre à sa place.

—Cette enfant n'est pas habituée à tes railleries. Ménage-la... les premiers jours au moins. Albine, j'en suis sûre, se fera très promptement à tes plaisanteries. Mais ne l'effarouche pas, pauvre petite!

—J'ai idée que votre pauvre petite saurait très bien se défendre.

—Tout de même, je te le demande avec instance, mon grand, sois un hôte affable et courtois pour ma jeune lectrice.

—Je connais mes devoirs, ma tante. Mais puisque vous vous montrez si rigide sur la question d'étiquette, pourquoi placez-vous Mlle Sonnel à côté de vous? Elle aurait dû s'asseoir à ma droite... Je réclame!

—Dieu! que tu es ennuyeux! s'écria Mme Verlier, perdant patience. Si la faim te rend à ce point agressif, quand nous serons en retard, je te donne permission de te mettre à table sans nous attendre.

—Déjeuner seul, merci! Ce sera gai! Pour une fois que nous avons une invitée, vous l'accaparez et me condamnez à la quarantaine. Ce n'est pas chic, tante Marie! Je m'insurge. Je veux ma part de votre jeune amie. Vous l'avez eue assez. C'est mon tour: laissez-la-moi un peu!

—Si Mme Verlier vous prenait au mot, vous seriez fort embarrassé de moi, intervint la jeune fille, en riant.

—Vous vous figurez cela?

—Certainement nous nous le figurons, intervint la châtelaine. Que ferais-tu, homme malin?

—Je ferais l'éducation de votre protégée. Je lui apprendrais un tas de choses qu'elle ignore...

—Et que, probablement, une jeune fille n'a pas besoin de savoir, interrompit la tante. Elle serait jolie, ton éducation!

—Pourquoi me prêter de mauvaises intentions? Il n'y aurait que très peu de flirt dans mon enseignement. Ce serait une instruction des plus sérieuses.

—Tu es tellement savant!

—J'ai mes bachots et j'ai fait mon droit, c'est quelque chose! Mais il ne s'agit pas de cela. Je parie que votre Albine adorée ne sait pas conduire une auto.

—C'est vrai, avoua la jeune fille.

—Ni jouer au golf et au tennis, ni monter à cheval?

—Pas même à bicyclette.

—Vous le voyez, ma tante, votre chérie ne sait rien! Mon préceptorat ne sera pas une sinécure.

—Tu as là, ma foi, une assez bonne idée, ap-

prouva la châtelaine, ces sports distrairont Albine et seront excellents pour sa santé.

—Mais cela ennuiera M. Lionel, madame!

—Vous me connaissez mal, dit Saint-Preuil. Je ne propose jamais de faire quelque chose qui m'ennuie.

—Aveu plein de franchise! remarqua tante Marie en riant. Tu peux croire Lionel, mon enfant. En tout cas, il aimera beaucoup mieux s'ennuyer avec toi qu'avec moi. Vous commencerez les leçons dès demain ou après-demain.

—Pourquoi pas aujourd'hui? demanda Saint-Preuil.

—Parce que je veux achever d'installer Albine dans son appartement. Puis nous avons à causer...

—Encore! Vous ne vous êtes pas tout dit? Ça devient effrayant!

En dépit de ces sarcasmes, le déjeuner s'acheva assez gaiement. Tous trois passèrent dans le petit salon. Saint-Preuil prenait du café et de la liqueur. Albine le servait avec grâce et dextérité, puis retourna s'asseoir près de la châtelaine.

—Où avez-vous installé Mlle Sonnel, tante Marie?

—Dans la chambre à côté de la mienne, la chambre blanche et bleue.

—Vous avez de la veine, mademoiselle! Ma tante vous a ouvert son sanctuaire. D'aussi loin que je me souvienne, on n'a jamais dormi là...

—C'était la chambre de notre unique enfant, l'enfant que j'ai perdu, il y a quinze ans, rappela Mme Verlier.

Et ce souvenir donnait plus de prix encore à la faveur accordée à la nouvelle venue. Saint-Preuil allait de surprise en surprise. Quelle chose inattendue, par exemple, que d'entendre sa tante parler de ce malheur qui, pendant quelques années, avait compromis sa santé et troublé sa raison! La châtelaine n'y faisait jamais la moindre allusion. Autour d'elle, neveu et serviteurs évitaient avec soin d'aviver cette sombre réminiscence. La moindre évocation du passé provoquait un profond chagrin.

Saint-Preuil, cette fois, observa Mme Verlier. Tenant ce propos, elle lui parut aussi gaie que pendant le déjeuner.

«Evidemment, l'arrivée de cette jolie enfant distrait et amuse tante Marie, reconnaissait le jeune homme. Le cours de ses idées a complètement changé. Peut-être la pauvre femme finira-t-elle par oublier... Ce serait une bénédiction!»

Après cette réflexion inspirée par son affection et sa compassion pour Mme Verlier, Saint-Preuil se prit à penser que cette jeune étrangère, connue seulement de la veille, avait en quelques heures,

et par sa seule venue, accompli le miracle réputé impossible. Presque sans rien faire et sans rien dire, par des baisers, des sourires et des larmes, cette petite dactylo avait obtenu ce dont désespéraient Lionel, les amis et les médecins. N'était-ce pas extraordinaire?

Ici, les insinuations mauvaises de Mme d'Herleville revinrent à l'esprit du jeune châtelain et il se demanda, dans un de ces retours de doute et de méfiance qui lui étaient coutumiers:

«Cette séduisante Albine n'est-elle pas, au fond, comme le prétend Laure, une sirène jouant la sainte-nitouche, une douceuse intrigante, une intruse, uniquement soucieuse de capter les bonnes grâces d'une veuve faible et riche, d'une mère longtemps privée de tendresse?»

A vrai dire, Lionel n'avait guère ajouté foi à ces médisances. Ce fut pourtant dans un passager et vague accès de suspicion qu'il interrogea:

—Est-il indiscret, ma chère tante, de vous demander quel sera au juste l'emploi de Mlle Sonnel auprès de vous et quels appointements vous lui offrirez?

Cette phrase jeta un froid dans la conversation. Les deux femmes se regardèrent, déconcertées. Devant l'attitude taquine, mais néanmoins affable et conciliante de son neveu, Mme Verlier avait cru sa protégée définitivement admise à Boismont et leur intimité acceptée sans conteste. Un peu grisée des bontés de la fée, Albine, de son côté, espérait avoir gagné les sympathies de Saint-Preuil. Et voici que tout semblait remis en question. La jeune fille fut humiliée de ce mot *appointements* qui, au moment même où elle se voyait traitée sur un pied de parfaite égalité, lui faisait durement sentir sa dépendance.

Il y eut un nouveau silence de profond désarroi. Saint-Preuil avait surtout voulu modérer l'emballement de sa tante. Il n'imaginait pas que ses paroles, en somme fort étourdies, pussent produire tant d'effet.

Après s'être remis de l'alerte, Mme Verlier, sans cacher son mécontentement, décida de préciser la situation une fois pour toutes. Elle affirma nettement sa volonté:

—Albine est ici en amie. Elle n'aura aucune sorte d'appointements. Je lui donnerai ce dont elle aura besoin. Et ce sera peu de chose: elle est tellement modeste!

Jamais Mme Verlier n'avait parlé à son neveu sur ce ton bref et péremptoire. Mécontent et froissé à son tour, le jeune homme se leva.

—Ça va bien, fit-il, ironiquement. Je suis fixé. Mlle Sonnel a toutes les vertus, c'est bien le moins qu'elle jouisse d'exceptionnelles immunités!

—Que tu es ombrageux, mon grand! lui reprocha la châtelaine d'une voix radoucie, car elle craignait autant de l'avoir peiné que de l'avoir indisposé contre Albine.

—Je ne suis pas ombrageux, tante Marie, je suis jaloux.

Son rire clair semblait démentir l'assertion. Il ajouta presque aussitôt:

—Vous m'avez trop gâté. J'ai eu, durant de si longues années, votre cœur à moi tout seul qu'il m'en coûte, aujourd'hui, de le partager... fût-ce avec Mlle Sonnel! Avouez aussi que ce partage est brusque.

Les deux femmes échangeant encore un regard embarrassé, il soupira:

—Je vais tâcher de me faire à cette idée-là.

Puis, un nouveau silence de gêne se prolongeant, soit observation sincère, soit prétexte à reprendre sa liberté, Saint-Preuil ajouta, non sans pointe de malice:

—Mais comment se fait-il que vous deveniez muettes toutes deux? Vous qui avez tant de choses à vous dire! Suis-je de trop? Si, ne protestez pas, je vous gêne... Eh bien, puisque le temps est beau et que ma présence ne vous est d'aucune utilité, je m'en vais faire une longue promenade à cheval.

Ayant baisé la main de la châtelaine et celle d'Albine, le jeune châtelain prit congé dans une dernière moquerie:

—Je vous laisse jouer à la poupée, tante Marie.

—Je joue plutôt à la maman et c'est meilleur! riposta la bonne fée en souriant.

Peu après, à cheval, Lionel passa au galop sous les fenêtres.

«Ce grand enfant, si joyeux, si insouciant d'habitude, est aujourd'hui de bien maussade humeur! se disait Mme Verlier. Que peut-il avoir? Peut-être aurais-je mieux fait de le retenir près de moi? Peut-être ne l'ai-je pas ménagé suffisamment? Fâché, il va probablement rejoindre Mme d'Herville...

Et quoique la dame du manoir n'eût pas énoncé sa remarque, la petite Sonnel avait la même pensée.

CHAPITRE VIII

QUELQUES NUAGES DANS L'AZUR

Accompagnée de sa filleule, la bonne fée remonta dans son appartement.

—Peut-être par ce beau soleil, dit-elle, préférerais-tu une promenade dans le parc, Albine? Mais qui sait si, demain, je me trouverai aussi bien portante et si nous serons aussi seules, aussi li-

bres qu'aujourd'hui. Or, j'ai encore tant de choses à te dire, tant de choses à te montrer!

Mme Verlier fit visiter toute la demeure à la petite Sonnel. Passant d'une pièce à l'autre, ouvrant armoires et tiroirs, elle donnait des explications, évoquait des souvenirs, mettait sa compagne au courant, non seulement du passé, mais des moindres détails de son existence.

N'importe quelle autre jeune fille eût sans doute jugé ces éclaircissements inutiles, fastidieux et longs. Mais, en dépit de ses dix-huit ans, Albine était sérieuse et réfléchie. Ayant de longues années souffert du silence, de la solitude, de l'absence de caresses maternelles, il lui paraissait délicieux de se trouver près d'une amie affectueuse et douce, sachant conter avec autant d'esprit que de bon sens. La jeune dactylo y voyait, en outre, une preuve de confiance dont elle était très fière. Enfin ce qui concernait Boismont offrait à son imagination un attrait mystérieux et l'intéressait passionnément.

La pauvrete ne se figurait plus qu'elle pourrait cesser de plaire et être congédié d'une semaine à l'autre, ainsi que la première servante venue. Jusqu'alors ignoré, le bonheur lui enlevait ses craintes et lui donnait maintes illusions. Son enfance devenait un cauchemar lointain. Elle s'imaginait avoir toujours vécu dans ce manoir somptueux; elle s'imaginait qu'elle y vivrait toujours...

La visite achevée, en regagnant son appartement, Mme Verlier conclut:

—Il faut que tu connaisses et saches ces choses, ma chérie, afin de ne remplacer... si je tombe malade!

A cette phrase alarmante, la filleule tourna vivement les yeux vers la bonne fée. Le visage de la châtelaine restait calme et réjoui, mais elle était pâle et se sentait lasse. La petite Sonnel l'installa dans une moelleuse bergère, lui mit un coussin sous les pieds. Puis, s'asseyant sur le tapis, elle prit dans ses doigts les doigts froids de sa bienfaitrice, sans parvenir à les lui réchauffer. Alors, d'un geste tendre et charmant, Albine porta la main de tante Marie à ses lèvres et la couvrit de baisers.

—J'ai tant de plaisir à rester près de vous et à vous écouter, ma bonne marraine, que je n'ai pas songé que cela vous fatiguait. Une autre fois j'y penserai. J'ai peur qu'à me faire tant de plaisir, vous ne vous fassiez du mal!

—Non, cette visite du manoir m'a fait du bien, au contraire. C'est la première fois, depuis quinze ans, que je parcours ma demeure sans en éprouver aucune mélancolie. Avant ta venue, chère

enfant, me souvenir était une souffrance. Maintenant, c'est une douceur. Et si tu savais quel ineffable attendrissement j'éprouve à te voir là, près de moi, attentive et vibrante à mes moindres paroles! Dans mes jours les moins sombres, je n'osais pas espérer une telle félicité. Comme Dieu est bon pour moi!

—Et pour moi, madame, songez donc ! Sans vous, que serais-je devenue?

La même émotion que devant l'étang les étreignit. Mme Verlier se pencha, Albine se souleva et toutes deux s'embrassèrent longuement. En se laissant retomber sur le tapis aux pieds de la châtelaine, la petite dactylo ne put retenir ses larmes.

—Tu pleures, Albine! Pourquoi? N'aie pas de secret pour moi, ouvre-moi ton pauvre petit cœur.

—Mon cœur n'aura jamais de secret pour vous, marraine. Il y a de la tendresse, de la reconnaissance, de la joie, dans ces pleurs-là. Il y a aussi un peu de regret...

—Parce que?

—Parce que j'aurais voulu que, ici, tout le monde fût heureux de mon bonheur. J'aurais voulu conquérir votre affection... sans cependant en rien prendre à personne. Or, ma joie a déjà causé un chagrin... à celui que vous aimez et qui vous aime le plus.

—Lionel?

—Oui. Sous ses répliques sarcastiques, au déjeuner, j'ai cru sentir un peu de déception.

—Peut-être... Mais il ne faut pas trop nous en inquiéter. Mon neveu reviendra de lui-même à de meilleurs sentiments. Il est foncièrement bon. Comme beaucoup de jeunes gens qui jugent les vertus ridicules, à peine bachelier, il a cru chic de jouer l'indifférence, d'affecter l'ironie et de tout blaguer inconsidérément. Il n'y était que trop porté par un tour d'esprit naturellement espiègle et frondeur. Certes, c'est un défaut répréhensible; mais je n'eus jamais la volonté, ni le courage de l'en corriger. Cette blague a tant de fois dissipé mes tristesses! Elle a mis tant de sourires dans mes larmes! Sans l'inconsciente et légère gaieté de ce grand garçon, je serais morte de spleen avant notre rencontre inespérée! Il est pour beaucoup dans notre bonheur.

—Se soucie-t-il de ma gratitude, seulement?

Redevenue songeuse en prononçant ces mots, la jeune fille croyait revoir là-haut, à la grille du parc, parmi les bas taillis et les bruyères roses, surgir de l'ombre des charmilles, dans l'éblouissant soleil, le jeune et beau cavalier...

—Saint-Preuil affecte parfois d'être insensible et froid. Il ne l'est pas, expliquait la châtelaine. Il

m'a souvent contrariée; jamais il ne m'a fait de peine. Il a l'âme généreuse. Qu'un trouble inattendu, qu'une violente émotion forcent son cœur à parler, sa bonté se révélera de façon brusque mais durable.

—Son existence d'enfant très adulé, puis de jeune châtelain riche et blasé, lui a-t-elle fourni l'occasion de montrer sa vraie nature?

—Rarement, j'en conviens. Il est cependant une circonstance inoubliable pour moi, où son intervention me délivra des pires persécutions. Veuve, malade, accablée de chagrin et cependant révoltée d'être exploitée sans cesse, un jour j'osai refuser de l'argent à mon beau-frère.

—Le père de Mme d'Herville?

—Oui. Ce fut une scène effroyable. Une fois de plus l'homme odieux me menaça de me faire interdire, puis enfermer comme folle. A l'éclat de nos voix, Lionel venait d'accourir. Il prit hardiment mon parti, s'indigna et parla avec une telle énergie, que mon beau-frère en fut intimidé. Ce misérable qui avait toutes les audaces devant une femme brisée par la douleur, eut peur d'un homme... de dix-sept ans! «Tant que je vivrai, cria le «brave enfant, ma tante Marie restera maîtresse «de sa fortune, maîtresse de Boismont. Par tous «moyens, légaux et autres, je la protégerai et je «la défendrai. Celui qui lui causera le moindre «dommage ou lui fera le plus-petit chagrin, aura «affaire à moi!» Ah! si tu l'avais vu, ma chérie, hors de lui, poings serrés, farouche et même brutal, il était superbe, ce jeune lion!

—Et votre odieux parent cessa de vous tourmenter?

—Oui. Prudent, il entendait, sinon me ménager, ménager mon neveu. Sa fille et lui pensaient déjà que Saint-Preuil serait un très riche parti.

—Mme d'Herville n'est-elle pas plus âgée que votre neveu? demanda Mlle Sonnel.

—De deux ou trois ans seulement. Laure touche à la trentaine. Mais le jeune bachelier lui plaisait visiblement. Quant à moi, me voyant ainsi soutenue, j'avais repris courage. De nouveau, j'appelai mon notaire, mon vieil ami Bournier, à mon aide. L'entrée du domaine fut désormais interdite au père et à la fille.

«Sachant Lionel près de moi, ils n'osèrent forcer les grilles. Et, peu après, ruiné, endetté, mon beau-frère mourait dans l'accès de délire d'un joueur malchanceux. Laure s'est tirée de la gêne par un mariage d'argent. J'ai su par maître Bournier que, divorcée, elle vit d'une pension que lui fait son mari.

—Mais vous, madame, vous?

—La vie me devint meilleure. Lionel était resté mon fidèle et dévoué compagnon. A cause de moi, il faudra aimer un peu mon neveu, petite Albine.

—Je n'y aurai aucune peine, madame, dit la jeune fille en rougissant. Je n'oublierai jamais le bien qu'il vous a fait. Je n'oublierai pas non plus que, sans son invite courtoise, je ne serais jamais entrée dans le parc aux oiseaux bleus. Et c'est également lui, qui, me délivrant des colères de Mme d'Herville, m'a ramenée à vous dans le château du bonheur...

Les heures de cette première journée d'intimité passèrent rapides et charmantes, dans l'attrait sans cesse renouvelé de causeries sans fin.

Saint-Preuil ne revint que pour dîner. A table, puis dans le salon, jusqu'à l'heure du coucher, il demeura soucieux et taciturne.

—Il a certainement vu Laure d'Herville, pensèrent en même temps la châtelaine et sa protégée. Les insinuations de la dame rousse l'obsédèrent.

Mais, dès le lendemain, Lionel avait recouvré sa gaieté et sa belle humeur ne se démentit pas les jours suivants. Soit absence momentanée, soit départ définitif de Laure, le jeune homme ne quitta pas le manoir. Il prenait au sérieux son rôle de professeur et y trouvait d'autant plus de plaisir que, légère, adroite et souple, Albine montrait d'extraordinaires dispositions. Elle sut, en deux brèves séances, monter à bicyclette et, grâce aux excellents conseils de Saint-Preuil, elle devint très vite une experte amazone.

Sports et jeux ne distraient pas seulement Saint-Preuil et son élève. Quand Mme Verlier se sentait bien portante suivie de Pascal ou de Catherine, elle assistait aux leçons et prenait part aux promenades. C'étaient d'agréables parties. Lionel mêlait son rire bruyant au rire discret d'Albine. Et, dans le manoir, dans le parc, partout où ils passaient, ces deux belles jeunes gens semblaient épandre de l'allégresse, de la lumière et du printemps.

Lionel préférait se trouver seul avec Albine. Charmé à la première rencontre par la grâce et la beauté si pures de la jeune fille, il se laissait, chaque jour, séduire davantage. Mais, si peu fréquents, si courts que fussent leurs entretiens, Saint-Preuil ne pouvait se tenir de donner à ses propos un tour de flirt. Aux premiers mots osés, Albine, très gênée, devenait immédiatement réservée et timide. Bien que l'esprit de riposte ne lui manquât nullement, elle ne répondait jamais aux compliments, fades ou spirituels, et cela par sincère et profonde pudeur. Puis aussi, recueillie

et sérieuse, elle n'avait aucun goût pour ces causeries taquines, provocantes, agressives, dont usent tant de gens du monde pour s'assurer de leurs sentiments ou masquer leurs aveux.

Ame honnête, Albine se faisait scrupule de jouer ce jeu-là. Ne serait-ce pas encourager Lionel et abuser de la confiance de Mme Verlier? A la seule pensée qu'on pourrait lui reprocher d'avoir profité de l'amitié de la tante pour inspirer de l'amour au neveu, la fierté de la jeune fille se révoltait. Puis aussi le souvenir de la dame rousse, à laquelle Lionel disait peut-être les mêmes choses, rendait Albine plus froide, presque farouche. Lionel l'en plaisantait et cela ne faisait qu'accroître la gêne de la petite Sonnel. Elle retrouvait son aisance et son expansion coutumières dès que Saint-Preuil reprenait son ton de camarade et ses façons bon enfant.

Le jeune châtelain était partout flatté et courtisé. L'attitude de la jolie lectrice le surprenait, le piquait parfois, mais plus souvent le dépitait. Il la traitait de gamine prude ou d'enfant sauvage, ce qui ne la froissait aucunement. Blessé dans son amour-propre, s'obstinant dans sa revanche, il attaquait alors Albine sur un point sensible: l'affection croissante de Mme Verlier.

—Que tante Marie vous tutoie, questionna-t-il un jour, après une partie de tennis, qu'elle vous appelle son enfant chérie, sa jeune reine, son trésor, cela ne vous paraît-il pas drôle?

—Non. Cela me semble très doux et même... très naturel. Dès l'abord, je lui ai voué le plus tendre attachement. Je me sens à l'aise près d'elle comme si je la connaissais depuis mon enfance. En elle, j'aime, non seulement son âme si vibrante d'adorable bonté, mais ses traits, son regard, son sourire, ses gestes, le son de sa voix et jusqu'à sa façon de s'habiller. Même quand elle n'est plus là, je crois la voir et l'entendre.

—Les deux inséparables! Cependant vous avez une mère, Albine? Si Mme Sonnel avait connaissance de cette mutuelle tendresse, ne serait-elle pas jalouse?

Le pur et lumineux visage d'Albine s'assombrit. Elle répondit tristement:

—Ma mère ne serait pas jalouse car, je l'ai dit déjà à votre tante Marie, ma mère ne m'aime pas et ne m'a jamais aimée. Elle ne demande qu'à ne plus jamais rien savoir de moi. Si singulier que cela puisse paraître, c'est ainsi. Bien ou mal, ce qui m'arrive lui est absolument indifférent.

—Et vous, aimez-vous votre mère?

Mme Verlier avait aussi posé cette question. Albine répondit avec la même franchise:

—J'ai essayé. L'invincible froideur de ma mère a découragé mes efforts.

—Et c'est pour cela que l'amitié de tante Marie vous donne tant de joie?

—C'est pour cela, répéta la jeune fille, tandis que ses beaux yeux s'embuaient de rêverie profonde. Et c'est en même temps pour d'autres raisons que je ne... que je ne m'explique pas!

Saint-Preuil accentua son ironie:

—Comme indication psychologique, c'est sommaire. Cette mutuelle affection demeure, en somme, mystérieuse, car notre châtelaine n'est guère plus explicite que vous. D'ailleurs, sans autre reproche, depuis que vous êtes ici, je ne suis plus le confident de Mme Verlier. J'imagine certains jours qu'elle se méfie de moi.

—Oh! pas de vous! se récria vivement la jeune fille.

—De qui?

—De Mme d'Herville. Votre tante Marie sait que vous voyez cette dame en dépit du mal que lui ont fait et le père et la fille. C'est le seul chagrin que vous ayez jamais causé à notre douce châtelaine.

—Tante Marie ne m'a pas parlé de cela.

—Parce qu'elle ne veut entraver votre liberté en rien. Elle se figure déjà que, en vivant auprès d'elle, vous vous imposez un véritable sacrifice. Elle n'entend pas vous infliger de nouvelles contraintes en se mêlant de vos relations.

—Je ne suis pas de nature à me sacrifier. Je vis à Boismont parce que je préfère ce séjour à tout autre. J'y demeure à cause de ma tante, c'est vrai. Mais vous avez dû remarquer que j'ai profité de votre venue pour m'absenter.

—Nous l'avons remarqué, dit Albine, en levant vers lui ses grands yeux redevenus tristes.

—Et je compte en profiter encore pour m'absenter plus souvent, très souvent.

—Cela fera beaucoup de chagrin à votre tante Marie.

—Je n'ai pas la fatuité de le croire. Tante Marie vous a et cela lui suffit. Certain que mon absence ne laisse ici aucun regret...

Le regard désolé d'Albine se fit plus doux. Puis elle baissa la tête et murmura très bas:

—Qu'en savez-vous?

—J'en sais... que vous devenez muette et sourde dès que je vous parle gentiment. Si mes attentions vous étaient agréables, vous n'auriez pas, près de moi, cette attitude glaciale.

Immérités, les reproches de cet homme, qu'ailleurs accueillaient des sourires et des louanges, troublèrent profondément la pauvre enfant. Dans

le tumulte et la confusion de sentiments si nouveaux pour son âme ingénue, elle ne put que balbutier:

—Vous l'avez constaté, monsieur Lionel: je n'ai aucune habitude du monde. Je ne suis qu'une enfant prude et sauvage. Il faut un rien pour m'effarer...

Avec ses mains si souvent jointes pour la prière, avec sa voix tremblante et ses grands yeux pleins de craintive candeur, Albine était si belle et si touchante que Saint-Preuil eut une sorte de regret de sa brusquerie. Il fit un pas vers la jeune fille, comme pour lui prendre la main. La petite Sonnel, très émue, eut un léger recul.

—Je vous fais donc peur, Albine?

—Non... C'est-à-dire si... un peu! avoua-t-elle, confuse. Je me sens timide et déconcertée, aussi bien par vos paroles trop sarcastiques que par vos paroles trop aimables. Je ne puis me faire une idée exacte de votre caractère... vous me semblez si changeant! Voulez-vous me permettre de rejoindre votre tante Marie? J'ai la sensation de l'avoir quittée depuis longtemps.

—Vous l'avez quittée depuis dix bonnes minutes. C'est en effet très long, gouailla le jeune châtelain, foncièrement vexé. Courez vite la rejoindre et vous mettre sous son aile, à l'abri du danger.

Il tourna les talons et, sifflotant rageusement, il s'enfonça dans le parc.

Albine eut une courte hésitation, comme pour le rappeler, puis elle se dirigea vers le manoir et remonta chez Mme Verlier.

Elle ne se sentait heureuse et tranquille que là. N'ayant pas de secret pour sa bonne marraine, Albine raconta sa querelle avec Saint-Preuil. La châtelaine écouta, d'abord préoccupée, puis elle se dérida:

—Ce n'est pas grave! conclut-elle. Lionel a fréquenté des mondaines coquettes, hardies... et débrouillardes. Il connaît mal les jeunes filles et surtout les jeunes filles aussi sages et réservées que toi. Vous vous froissez mutuellement, sans le vouloir. C'est une chose inévitable. Mais d'un moment à l'autre une circonstance peut naître qui vous fera vous comprendre et vous rapprochera spontanément. Ce jour-là l'accord se fera tout seul. En attendant, ma chérie, ne te montre pas trop sévère pour ce grand enfant gâté. Je m'aperçois fort bien, en dépit de ses boutades, que tu lui plais infiniment. Et lui, te déplaît-il?

—Vous savez bien que non, ma bonne marraine. Cependant, en tête à tête, j'ai peur, tantôt de le fâcher, tantôt de l'encourager. Les paroles de M.

de Saint-Preuil me choquent moins que le ton sceptique dont il les nuance. Quand je suis près de le croire, l'idée me vient soudain qu'il se moque de moi.

—C'est sa façon. Il est, au fond, plus sincère et plus sentimental qu'il n'en veut avoir l'air.

—Comment m'y reconnaître? Ici, les domestiques eux-mêmes sont pour moi simples et bienveillants. Nul mouvement d'envie ou de méfiance contre moi. C'est à qui prévient mes désirs. Seul M. de Saint-Preuil prend plaisir à me contredire, m'embarrasser, me troubler...

Albine s'arrêta, jugeant sa plainte exagérée. Rude ou tendre à son tour, le beau neveu gardait en effet tout son prestige aux yeux de la jeune fille. Elle se sentait à la fois inquiète, puis attirée et captivée. Cet incessant contraste, par son mystère même, plaisait et séduisait.

—Il n'est pas d'azur sans nuages, observa philosophiquement M^{me} Verlier. Ça c'est souvent un nuage plus sombre qui fait paraître l'azur plus bleu. Ne te tourmente pas, ma chérie, et laisse faire le temps. Pour te changer les idées, tiens! Regarde, sur la table, ces grands cartons qui viennent d'arriver de Paris. Ouvre-les. C'est pour toi!

Chez sa mère, Albine n'avait jamais reçu, surprises de Noël, étrennes ou oeufs de Pâques, le moindre cadeau. Ce fut avec un véritable émoi qu'elle dénoua les ficelles roses et souleva les papiers de soie. Là-dedans, se trouvaient un clair et pimpant costume tailleur, plusieurs jupes, des blouses. Dans un second carton, elle découvrit deux élégantes toilettes de soirée. Et dans d'autres cartons encore, des chapeaux, des chaussures, des bas, des gants, de la lingerie, des rubans et de jolies fanfreluches, tout un trousseau!

La petite dactylo s'imaginait vivre, encore et toujours, dans un rêve. Elle ne pouvait se persuader que tant de choses, si belles et si luxueuses, étaient pour elle. Eblouie, elle murmurait:

—Il faut réellement que vous soyez fée, ma bonne marraine! En quoi ai-je mérité que vous me fassiez tant de plaisir?

—Jouis de ton bonheur sans arrière-pensée, mon trésor. Ton enfance fut empoisonnée de chagrins que je veux te faire oublier. Les joies du présent et celles de l'avenir doivent te compenser les douleurs du passé.

Puis, baissant la voix, la châtelaine ajouta:

—Un jour, bientôt peut-être, je pourrai m'expliquer. Ce qui te semble encore inexplicable s'expliquera de soi, très simplement. J'ai écrit à maître Bournier, mon notaire, et il m'a répondu. J'attends sa visite. Dès que nous aurons causé, tu

sauras le secret... Jusque-là, promets-moi d'être discrète. Ne répète à personne ce que je viens de te confier, pas même à Lionel! Il est trop franc pour répondre évasivement aux questions astucieuses de Laure... Et, toute impuissante qu'elle est, je crains cette femme. Son père a trop ardemment souhaité me rendre folle et s'emparer de ma fortune pour que la fille ne soit pas hantée du même désir. Je suis en situation de me défendre. Mais j'ai couru jadis de tels risques que je suis devenue prudente. Tu connaîtras mes résolutions lorsque personne au monde ne pourra plus y mettre obstacle!

Ces paroles causèrent à la jeune fille un étonnement encore plus grand, mais bien moins agréable que l'ouverture des cartons.

—Le notaire, pourquoi le notaire? se demanda Mlle Sonnel, non plus joyeuse mais subitement effarée. Pourvu que cette bonne marraine, après tant de généreuses folies, n'ait pas encore l'idée de me donner de l'argent! C'est alors que la dame rousse aurait beau jeu à me traiter d'intruse et d'intrigante devant M. de Saint-Preuil... Et lui, alors, que penserait-il de moi?

Albine n'osait plus toucher aux robes, ni aux rubans. Ses yeux reflétaient si clairement les anxiétés de son âme, que M^{me} Verlier n'eut aucune peine à y lire ses pensées.

—Ne t'alarme pas, ma chérie. Sois sûre que le notaire et moi ne déciderons rien que de juste et de légal. Aucun passe-droit. Pour l'instant, ne te préoccupe pas de ce que je viens de te dire. Ne songe qu'à ces jolis chiffons qui t'ont fait tant de plaisir. Il m'est bien permis, jolie et distinguée comme tu l'es, de te rendre un peu coquette.

«Choisis, entre ces deux costumes de soirée, celui que tu préfères. Essaie-le. Sans que tu puisses t'en douter, Catherine a pris minutieusement mesure sur tes vêtements. Par suite, les indications nécessaires furent envoyées à ma couturière en même temps que ma commande. En deux semaines tout fut prêt. Si des retouches sont nécessaires, Catherine les fera.

Docile et rassurée, Albine retourna vers les cartons. Elle opta sans hésitation pour une robe charmante, de forme ancienne, en soie blanche à broderies d'argent.

M^{me} Verlier fut enchantée de ce choix.

—C'est aussi la toilette que je préfère, dit-elle. Une de mes aïeules, aussi belle mais moins farouche que toi, avait fait faire par un artiste célèbre, selon la coutume et la mode de son temps, une grande poupée de cire, non seulement ayant sa tournure et sa taille, mais lui ressemblant trait pour trait d'étonnante façon. Avant de porter

ses robes, mon aïeule en revêtait cette poupée. Faisant pirouetter le mannequin devant elle, cette coquette arrière-grand'maman pouvait juger de l'effet que, dans un salon, la toilette devait produire. J'ai encore là-haut, dans une vaste pièce que je nomme mon musée des souvenirs, cette figure de cire, vêtue d'un costume de jadis, un costume si joli que j'ai prié la couturière de t'en refaire un entièrement semblable. C'est précisément celui que, partageant mon goût, tu viens de désigner.

— Ces fines broderies, cette coupe originale m'ont séduite. En mode, on n'invente guère. Le vieux redevient nouveau, opina Albine en souriant. Je suis curieuse de voir cette poupée, marraine?

— Je te la montrerai. Mes parents prétendaient que cette figure de cire me ressemblait. Mon pauvre visage est, avant l'âge, défait, abîmé et ridé par le chagrin. Peut-être pourras-tu, quand même, en juger.

En causant, Albine avait très prestement revêtu la robe blanche. Mme Verlier l'aïda à passer le corsage qui, avant d'être agrafé, laissa voir, au-dessus et près de l'épaule de la jeune fille, une petite marque de naissance.

— Tiens! Tu as un grain de beauté! remarqua la châtelaine, ne pouvant maîtriser un éclat de rire.

— Vous trouvez cela vilain, marraine?

— Pas du tout. Comme une perle noire tombée en pleine neige, cela fait admirablement ressortir la blancheur de ta peau. Loin d'être laid, cela me semble joli, joli!

La dernière agrafe mise, la jeune fille, pivotant sur ses talons, se retourna:

— Cela te va merveilleusement, Albine! Tu es charmante ainsi. Pas une retouche à faire! Garde cette robe pour dîner, veux-tu? Je ne crains pas de te faire des compliments... Tu manques tellement d'assurance! Je voudrais te donner conscience de ce que tu vauds, non seulement moralement, mais physiquement. Il est bon d'être modeste; mais, de nos jours, pour faire sa place dans le monde, il ne faut pas l'être trop.

La journée s'acheva en rangements de ces jolis cadeaux. La marraine y avait pris encore plus de plaisir que sa filleule.

Au dîner, Saint-Preuil ne manqua pas de remarquer la toilette de Mlle Sonnel. Il jugea Albine adorable en robe blanche. Mais, ennuyé d'une journée solitaire et désœuvrée, il garda son opinion pour lui.

— Un cadeau de Mme Verlier! déclara la jeune fille, prévenant les questions. Chaque jour, ma bonne marraine s'ingénie en nouvelles gâteries.

J'en suis confuse et ne sais comment lui prouver ma reconnaissance.

— Vous pourriez l'en remercier en vous montrant plus affable pour moi! plaisanta le jeune homme.

Albine rougit et ne répondit pas. Le repas s'acheva moins gaiement que de coutume. Saint-Preuil regardait beaucoup Albine, mais demeurait silencieux.

Au salon, sur la prière de la châtelaine, Mlle Sonnel se mit au piano. Sans être une virtuose, elle était assez bonne musicienne et déchiffrait facilement à première vue. Tandis qu'elle jouait les airs qu'aimait la tante Marie, celle-ci causait à voix basse avec Saint-Preuil. Elle lui demandait affectueusement de ne pas inquiéter Albine.

— C'est une âme délicate, sensible, qui a longtemps vécu repliée sur elle-même. Elle prend au sérieux tout ce que tu lui dis et ne saisit pas ce que déguisent tes ironies. Tu ne te doutes pas de l'effet que peuvent produire tes railleries sur ce cœur ingénu. Eclose à l'ombre, cette pauvre fleur mignonne a peur d'entr'ouvrir ses pétales et de s'épanouir trop vite au grand soleil. Laisse-la s'initier peu à peu, sans secousses, à ce monde nouveau. Peut-être est-ce la première fois de sa vie qu'Albine est exposée aux risques du flirt. Conçois un peu l'émoi qu'elle en peut éprouver. Mets-toi à sa place.

— Pourquoi? interrompit le jeune homme qui n'était guère en disposition de supporter ces reproches et de profiter de ces observations. Pourquoi voulez-vous que je me mette dans la peau des autres, quand je me trouve bien plus à l'aise dans la mienne? Vous gâtez suffisamment votre favorite pour que j'agisse à ma guise envers elle.

— Aussi n'est-ce pas un ordre, pas même un conseil que je te donne; je t'adresse une prière, reprit la châtelaine avec bonté. Tes boutades émeuvent cette enfant autant que tes galanteries. Donne-lui loisir de s'approprier. Moralement, aussi bien que matériellement, nous avons envers elle des devoirs de protecteurs. Nous lui devons aide et.

— Parlez pour vous, tante Marie. Je ne me reconnais, moi, aucune obligation envers votre protégée. Et pour une bonne raison: je ne partage aucunement vos joies d'intimité. Jamais votre existence ne fut aussi étrangère à la mienne. Inséparables, vous êtes heureuses sans moi... j'essaie de me distraire sans vous. D'ailleurs, les très rares propos que j'échange avec votre protégée n'ont rien de dangereux... puisqu'elle vous les répète et, probablement, vous demande ce qu'elle en doit

penser! Par là, vous êtes à même de la guider, de régler sa conduite, de lui dicter ses réponses... Quel risque peut courir la filleule soufflée par une si sage maraine? acheva-t-il dans un rire moqueur.

Puis changeant de ton, il demanda brusquement:

—Préférez-vous que je ne parle plus à votre jeune amie?

—Oh! non... Tu nous ferais à toutes deux encore bien plus de peine?

Ce fut exclamé si vivement, d'un accent si sincère et si profond, que Lionel en ressentit quelque attendrissement. Cependant il demeura taciturne et boudeur. De son côté Mme Verlier devenait songeuse. L'attitude de Saint-Preuil déroulait ses plus chers espoirs. Ce roman de jeunesse et d'amour ne débutait pas ainsi qu'elle l'avait souhaité. Quel en serait le dénouement?

Résignée, par crainte de se tromper, la châtelaine ne voulut pas s'attarder à de vaines prévisions.

—L'avenir est à Dieu, pensa-t-elle. Albine m'aime et je l'aime. Pour le moment, c'est assez de bonheur. Vouloir accroître notre mutuelle tendresse de l'amour de Lionel, ne serait-ce pas trop demander?

CHAPITRE VIII

PLEURS ET SOURIRES

Six semaines passèrent. La douce intimité des deux amies n'était troublée que par les départs et les retours fantasques de Saint-Preuil. Puis, à l'improviste, survinrent des incidents multiples, précipités. Albine en fut diversement, mais extrêmement affectée.

Après un mois de vacances, le bon vieux docteur Gaubert vint de Clères à Boismont. Lionel était absent. Une fois présentée, Albine se retira dans le petit salon. Le médecin s'entretint longuement avec Mme Verlier. La consultation terminée, la jeune fille fut chargée d'accompagner Gaubert jusqu'à son auto.

Inquiète, la petite Sonnel ne put se tenir de questionner.

—Moralement, répondit le docteur, notre malade se trouve infiniment mieux. Mais je l'ai auscultée et je ne suis pas content de son cœur. Il fonctionne mal. L'endocardite chronique, dont souffre ma pauvre amie, s'est compliquée de gêne, d'oppression, d'accès de fièvre; le claquement valvulaire est assourdi et le pouls inégal. J'ai conseillé le repos complet, le régime lacté, la digitale...

Albine savait que Mme Verlier, depuis la perte de sa sœur, de son mari et de sa fille, souffrait d'une maladie de cœur. Pascal le premier, ensuite Saint-Preuil, tous deux très optimistes, avaient prévenu la jeune fille. La bonne marraine elle-même faisait quelquefois allusion à son mal, mais sans se plaindre jamais. Albine espérait, croyait même qu'un mieux se produirait. Les propos du docteur réveillèrent ses craintes. Elle devint affreusement pâle à l'idée d'un danger proche et ne put cacher son émotion:

—Ma venue à Boismont a troublé Mme Verlier. Elle en a, je suis sûre, ressenti autant de joie que moi; mais cette joie, hélas! a sans doute aggravé cette crise cardiaque.

—Est-ce votre faute, mon enfant? dit le docteur. Notre châtelaine m'a relaté votre rencontre. Le hasard a tout fait. Vous n'y êtes pour rien. D'ailleurs, je ne crois nullement que la joie soit la cause de ce nouvel accès. Je l'avais prévu depuis longtemps. Si ma vieille amie est plus malade, par chance elle souffre moins. Assez affaiblie de corps pour que la lutte physique devienne moins âpre et moins cruelle, elle garde une étonnante lucidité d'esprit.

—Sincèrement, vous ne pensez pas, docteur, que ma présence, en avivant ou surexcitant sa tendresse, ait pu nuire à sa santé?

—Je suis certain du contraire.

—Ah! que vous me faites de bien! s'écria la jeune fille, dont s'étaient avivés les scrupules aux insinuations de Laure et même aux plaisanteries de Lionel.

—Vous êtes calme et douce, reprit le médecin. Cette continuelle et parfaite intimité, loin d'exalter la malade, ne peut que l'apaiser. J'ai été frappé de son expression de bonheur et de la sérénité de ses regards. Elle n'a plus aucun accès de mélancolie. Si quelque chose au monde peut, sinon la guérir, du moins la soulager, ma chère enfant, c'est votre affection.

Et comme Albine, à ces paroles qui lui laissaient peu d'espoir, sentait les larmes lui venir aux yeux, le vieux praticien ajouta avec bienveillance:

—J'aurais préféré dire ces choses à M. de Saint-Preuil qu'à vous, ma pauvre petite, car je vous devine aussi impressionnable que notre vieille amie. Mais Saint-Preuil n'est jamais là. Répétez-lui mes paroles; ne les atténuez pas par crainte de l'alarmer, car ce beau ne s'alarme pas facilement.

Albine aurait voulu poser cent autres questions au docteur. Celui-ci, ne la jugeant déjà que trop tourmentée, lui coupa la parole sous prétexte de lui répéter des recommandations qu'elle n'avait

garde d'oublier. Puis, sans vouloir s'expliquer plus nettement, il prit congé de la jeune fille.

—Retournez vers Mme Verlier. Prolongé, notre conciliabule l'inquiéterait.

Frappée de la justesse de cette observation, mais le coeur gros, la petite Sonnel regagna le Manoir. Elle se tourmentait de plus en plus :

—Ma bonne marraine va sûrement remarquer que j'ai du chagrin, se disait-elle. Après ce que m'a dit le docteur Gaubert, comment trouver la force de sourire, moi qui n'ai jamais su dissimuler ?

Elle prit son mouchoir dans sa ceinture et s'es-suya les cils afin d'y effacer toute trace de larmes. Dans ce geste, elle frôla son corsage et s'aperçut, dans un tressaillement de surprise, qu'elle n'avait plus au cou ni la chaînette d'or, ni, si finement ajourées et ciselées, ses médailles de la Vierge et de sainte Anne.

—Les maillons, trop usés, se sont rompus, s'écria-t-elle, et ma chère relique aura glissé dans les plis de ma jupe, puis sera tombée sans bruit sur le tapis du salon ou dans le sable de l'allée. Voilà perdu le bijou que j'aimais de prédilection, l'unique consolation de mon enfance, les saintes images qui, baisées chaque soir après ma prière, m'ont rendu tant de toi espérance et courage !

Ce second chagrin, moins cruel que celui de tout à l'heure, fut cependant assez vif pour faire jaillir de nouvelles larmes des yeux d'Albine. Sans ralentir son pas, elle regardait attentivement par terre, espérant retrouver le précieux joyau. Elle atteignit les degrés de la terrasse, puis le seuil du vestibule sans avoir rien retrouvé. Alors, dans sa désolation même, la jeune fille eut cette inspiration :

—Ce chagrin-là, du moins, va me permettre de faire taire l'autre. Je pourrai dire à Mme Verlier, sans l'alarmer et sans mentir, que mon affliction vient de la perte de mes médailles.

La bonne fée ne parut aucunement préoccupée de ce que le docteur avait pu dire à la jeune fille. La malade semblait si paisible et si gaie qu'Albine, réconfortée, sentit renaître sa confiance.

—Quelle mine chiffonnée ! remarqua néanmoins la châtelaine. Qu'est-ce que ce brave docteur Tant-Pis t'a encore conté ?... Il croit, en nous faisant peur, me rendre plus prudente et stimuler le zèle de ceux qui me soignent. Comme si tous, et toi la première, ma chérie, vous ne me dorlotiez pas à qui mieux mieux ! Mais ne parlons pas de ma santé... Je ne souffre pas... ou du moins je souffre si peu, qu'un rien me fait oublier mon mal. Oublie aussi, bel oiseau, bats des ailes, gazouille joyeusement... cela me donnera l'illusion d'une vraie guérison.

Mais la jolie fillule, n'ayant pas la force de sourire, déclara :

—Vous me voyez désolée, bonne marraine, parce que, dans le Manoir, sur la terrasse ou dans le parc, j'ai perdu mes médailles, celles qui me portaient bonheur... vous savez !

—Oui, je sais... et c'est désolant en effet. Pourtant, ne prends pas la chose au tragique, ma chérie. J'ai idée qu'on retrouvera ces médailles.

Albine fut assez surprise de voir la châtelaine, si prompte à partager ses peines, ne pas déplorer autrement cette perte. Elle fut non moins étonnée du ton d'assurance avec lequel Mme Verlier lui affirmait :

—Je te dis qu'on les retrouvera... Je te dis qu'on les retrouvera !

—En revenant sur mes pas, j'ai regardé partout où j'ai passé, mais je n'ai rien vu. J'ai peur...

—N'aie pas peur, ma mignonne, crois-moi.

—Je ne demande pas mieux, cependant...

—Ne suis-je pas fée ? D'un seul coup de baguette, tout est possible aux fées !

—Alors, marraine, qu'attendez-vous ? Donnez ce coup de baguette... Rendez-moi mes médailles... Ce ne sera pas le mordre de vos bienfaisants.

—Patience, petite. Laisse-moi le temps... As-tu confiance en moi, oui ou non ?

—Comment n'aurais-je pas confiance ? Ce que vous m'avez promis et que je n'osais espérer s'est toujours miraculeusement réalisé.

Avertis, domestiques et jardiniers se mirent en quête du bijou perdu, mais l'heure du dîner vint sans que personne eût rien trouvé.

Le retour de Lionel fit diversion. Mme Verlier parla de la visite du docteur Gaubert, mais comme d'un incident si dénué d'importance que Saint-Preuil n'en conçut aucune inquiétude. Albine ne pensa plus qu'à trouver l'occasion d'être seule avec le jeune homme afin de lui répéter les paroles du médecin.

De coutume, tante Marie prenait plaisir à laisser Albine et son neveu causer en tête à tête. Ce soir-là, devinant sans doute le dessein de la jeune fille, la châtelaine retint sa compagne près d'elle jusqu'au moment où Catherine et Lina, la seconde femme de chambre, entrèrent au salon. Les deux servantes venaient pour aider la malade à remonter chez elle.

Saint-Preuil, après avoir baisé la main de sa tante, alla sur la terrasse pour fumer son cigare, jouir de la vue du lac et respirer le parfum des citronnelles.

—Tu vas remonter aussi, Albine ?

—Oui, marraine. Mais il fait si doux, si beau, ce soir, que vous me permettrez bien d'aller quel-

ques minutes admirer l'aspect du parc au clair de lune.

—Ne t'attarde pas, ma chérie. J'ai sommeil... et je veux ton bonsoir avant de m'endormir!

Dès que, suivie de ses deux femmes de chambre, Mme Verlier fut sortie du salon, Albine court rejoindre Lionel. Il était assis, sur la balustrade, entre deux caisses de citronnelles.

Il sourit, charmé de cet empressement imprévu. Mais la jeune fille, émue, tremblante, la voix entrecoupée, le mit au courant des craintes du docteur. Elle crut ne devoir rien atténuer.

—Je vous remercie de me prévenir, dit le jeune homme avec beaucoup de sang-froid. Il n'y a rien là que je ne sache déjà. Des spécialistes furent maintes fois appelés en consultation. Leurs diagnostics, tous semblables, m'ont amplement renseigné sur l'état de santé de ma tante. Je ne crois pourtant pas que son mal ait de rapides progrès et qu'il y ait lieu, aujourd'hui, de s'en inquiéter plus qu'il y a huit ou dix mois. Gaubert est pessimiste. Son affection dévouée le porte à exagérer, d'autant que tante Marie n'est pas toujours prudente. Depuis que vous êtes ici, notre châtelaine se montre si enjouée que je la juge plutôt mieux. Une malade n'est pas de cette humeur-là!

—Ne cache-t-elle pas son mal pour ne pas nous attrister?

—Je m'en apercevrais. J'ai longtemps vécu près de ma tante; j'ai toujours observé que l'approche de ses crises l'accablait d'une insurmontable mélancolie. Aurait-elle à ce point changé?

Il parlait posément, sérieusement. Albine fut à demi rassurée; elle avait si grand désir de le croire! Ce qu'ajouta la jeune fille à propos du docteur, fut alors écouté avec plus de distraction.

Saint-Preuil s'abandonnait à l'attrait voluptueux de cette nuit tiède radieuse et parfumée. Sous la clarté de la lune, les pelouses vallonnées, la rivière et le lac argentés, la cime onduleuse des bois, tout se poétisait de mystère, de rêve et d'enchantement.

—Jamais Boismont ne m'apparut plus beau, murmura le jeune homme.

Mais, disant cela, il avait déjà détourné ses regards de la vallée profonde et des coteaux que couronnait la forêt, pour envelopper Albine de son regard admiratif. Il y eut un silence où la jeune fille, encore troublée d'inquiétude, se tenait immobile, silencieuse et pâle devant lui. Toute blanche, elle se détachait de l'ombre des citronnelles en silhouette élégante, si svelte, si fine et si gracieuse que Lionel ne prêta plus aucune attention au site prestigieux.

—Que cette enfant sauvage, que cette jeune Diane farouche est belle! constatait-il. Quel pur et délicieux visage, quelles épaules de neige, quelle taille souple et charmante dans cette jupe de soie à broderie d'argent! On croirait voir une elfe, en jupe de fleurs, prête à prendre son vol dans le zéphyr pour s'en aller danser sur la bruyère, au clair de lune.

Pour rompre le charme dont, malgré ses décisions de rigueur et de représailles, Saint-Preuil se sentait, devant Albine, lentement mais sûrement étreint, il reprit, non sans effort, tant la rêverie près d'elle lui semblait douce:

—Ne vous ai-je pas convaincue? Préférez-vous en croire le docteur et vous tourmenter inutilement? Si, comme moi, depuis quatorze ou quinze ans, vous aviez passé par de continuelles alertes, vous jouiriez tranquillement de ces rares accalmies.

—Sans doute, murmura la jeune fille. Mais quand, en dépit de ces apparentes accalmies, le docteur pressentait quelque crise redoutable, quittez-vous tout de même Boismont?

Il saisit le reproche et il en fut piqué.

—Je restais près de la malade, parce que... vous n'étiez pas là! Tante Marie n'a plus besoin de moi. Vos soins lui sont incomparablement plus agréables que les miens. En restant, j'ennuierais, je gênerais votre marraine... et vous aussi peut-être!

—Oh! non, pas moi... Je serais tellement plus tranquille de vous savoir là!

—A attendre... sans rien faire... pendant vos interminables causeries? N'avez-vous jamais songé que, depuis votre venue ici, je me suis senti plus seul et moins aimé...

—Si, j'y ai songé, s'écria la jeune fille, en levant vers lui ses beaux yeux pleins de douleur. Et j'en eus souvent regret. Mais l'affection que j'éprouve pour ma marraine, si singulier que cela puisse paraître, est plus forte que tout! Sa tendresse apaise mes scrupules. L'idée que cette tendresse-là pourrait me manquer un jour me désespère, me rend folle.

Les perfides insinuations de Laure n'obsédaient que trop souvent l'esprit de Lionel et leur obsession fut cause qu'il se méprit aux paroles d'Albine.

—Si, en effet, la tendresse de ma tante vous manquait,—fit-il machinalement et presque inconsciemment, ainsi que l'on répète une chose très souvent entendue,—votre situation changerait... Vous ne pourriez plus demeurer au Manoir. Vous n'y seriez plus rien. Rejetée à votre vie d'expédients et de misère, que deviendriez-vous?

Albine le regardait toujours, mais de ses grands yeux maintenant remplis de larmes, de ses yeux approfondis d'étonnement, de souffrance et d'indignation. Puis elle s'écria dans une explosion de sanglots :

—Comment pouvez-vous, croire que, dans une telle angoisse, je pense à moi? Je ne pense qu'à ma marraine bien-aimée, je n'ai peur que pour elle! Si je la perdais jamais, après un tel malheur tout me serait tellement indifférent! Sans elle, qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse d'être riche ou pauvre, d'être quelque chose ou rien... de vivre ou de mourir?

Brisée de douleur, la jeune fille s'affaissa sur la balustrade. Les coudes posés sur la pierre froide, le visage enfoui dans ses mains, le cœur secoué de nouveaux sanglots, elle pleura sans répit, éperdument.

Quoique n'étant pas foncièrement égoïste, Lionel se demandait rarement, avant de parler, si ce qu'il dirait plairait ou froisserait. Il ne se souciait guère de sa psychologie, encore moins de celle des autres. Mais le chagrin de cette ravissante enfant le surprit, puis l'émut par sa violence même. Il prit enfin conscience du mal que venaient de faire ses propos irréfléchis. Et, pour s'en excuser, pour se les faire pardonner, il crut ne pouvoir rien trouver de plus consolant que l'expression de ses propres sentiments.

—Vous ne pensez qu'à votre marraine, Albine. Il n'y a pas qu'elle, il y a moi, aussi! Tante Marie vous aime et vous protège; mais ne puis-je vous protéger et vous aimer aussi? En vous, petite amie, tout me plaît, m'attire et me séduit. Soyez plus gentille pour moi, je serai moins capricieux. Si je n'ai pas été jaloux de vous voir prendre ma place auprès de ma tante, c'est parce que j'espérais gagner dans votre cœur ce que je perdais dans le sien. Vous avez repoussé mes avances; vous êtes restée sourde et muette à mes déclarations. Humilié et furieux d'être exclu de votre bonheur à deux, j'ai cherché des distractions... Mais si vous souhaitez que je quitte plus Boismont, Albine, osez le dire. Je resterai, trop heureux de vous donner cette preuve... de mon amour.

La pauvrete fut secouée de sanglots plus profonds :

—Je vous en prie, ne parlez plus... Ce que vous dites, c'est si peu de ce que j'ai besoin d'entendre! J'ai eu tant de chagrin cet après-midi!... Vos paroles me font encore plus de peine aujourd'hui...

—Vous ne me croyez donc pas sincère?

—Oh! si... très, très sincère!

—Vous ne me permettez pas de vous avouer que je vous aime...

—Pas ce soir... Des mots d'amour ce soir, après l'alarme d'il y a quelques heures, ça me semble... une profanation!

—Quelle singulière petite fille... Je vous affirme que ma tante se porte aussi bien que possible.

—Vous le croyez! C'est l'excuse des propos que vous me tenez... Après cette alerte, monsieur Lionel, je vous le répète, je ne veux et ne peux penser ni à vous, ni à moi, ni à personne d'autre que...

—Votre bonne marraine! Ça tourne à l'idée fixe.

—Remettez-moi de la rejoindre...

Elle lui tendit et lui serra la main, mais dégagea ses doigts sans lui donner loisir de les porter à ses lèvres. Puis elle s'éloigna laissant encore une fois le jeune homme mécontent et déçu de la trouver fuyante, insaisissable. Lionel jugeait Albine étrange et compliquée. Elle n'était que naïve, chaste, impressionnable et très jeune.

Dans l'ombre du vestibule, après avoir encore tamponné de son mouchoir ses joues brûlées de pleurs, la filleule entra doucement dans la chambre de la fée et s'assit à son chevet.

Heureusement la grande pièce n'était éclairée que d'une veilleuse. Dans son lit, la châtelaine était restée éveillée mais paisible. Et la soirée, en causerie dans l'ombre, s'acheva mieux que ne l'espérait Albine.

—Tu as rejoint Lionel sur la terrasse, ma chérie?

—Oui, marraine.

—Pas trop de dissonance dans le duettino?

—Pas trop... une ou deux fausses notes... presque rien.

—Il a peut-être fait visite à l'hôtel du Lac et Laure, jalouse de notre parfaite entente, doit lui monter la tête contre nous.

—A-t-elle tant d'influence sur lui?

—Elle doit user de tout, colère, flirt et flatterie, pour atteindre son but. Prudente et calculée comme je la connais, elle doit chercher à l'amener au mariage, un bel et bon mariage qui ferait d'elle, après moi, la châtelaine de Boismont. Espoir fou! J'aime trop mon neveu pour n'y pas faire obstacle...

—Si vous y tenez, marraine, fit Albine un peu rose et confuse de sa proposition, M. Lionel restera au Manoir.

—Comment cela?

—Je peux le lui demander et je crois... Je crois qu'il ne me refusera pas!

—Tiens! Tiens! Il n'y a pas eu tant de dissonance que ça dans le duo! observa Mme Verlier en riant. Et à quelle condition monsieur mon ne-

veu te ferait-il cette grâce?... Cela ne te coûtera-t-il pas trop de complaisance?

—Si cela vous cause le moindre plaisir, chère fée, loin de me coûter, ça me fera plaisir aussi. M. de Saint-Preuil me demande d'être plus douce pour lui... J'ai conscience d'être très douce, excepté quand il froisse ma fierté ou se moque de notre affection. Ce n'est pas méchanceté, mais malice, comme vous me l'avez fait remarquer. Seulement, s'il n'est guère habitué aux jeunes filles, moi, je ne suis pas du tout habituée aux jeunes gens. Etant aussi susceptibles l'un que l'autre, comment n'y aurait-il pas de petits chocs entre nous. Peu importe d'ailleurs! Voulez-vous que je lui demande de rester à Boismont demain et les jours suivants?

—Non. Ne le lui demande pas! répondit tout de suite et résolument Mme Verlier.

Et, comme cette réponse étonnait, contrariait peut-être la jeune fille, la marraine expliqua:

—J'ai écrit et j'attends, cette semaine, maître Bournier, mon notaire, son clerc principal, des témoins puis... quelques autres personnes. Je ne sais pas encore quel jour ils pourront venir. Profitant de ce mieux dans ma santé, je veux mettre mes affaires en ordre une fois pour toutes. Si Lionel apprend la visite du notaire et des gens d'affaires au Manoir, il sera très intrigué et Laure le saura immédiatement.

—Comment M. de Saint-Preuil pourrait-il avertir Mme d'Herville si vous le retenez à Boismont?

—Il peut le lui écrire. Mon neveu ne se cache pas de correspondre avec Laure, de façon très intermittente d'ailleurs. Il est étourdi. Or, je tiens à ce que personne au monde ne connaisse mes volontés avant que les formalités voulues les rendent inéluctables. Prévenue, Laure peut intriguer, créer des malentendus, médire, susciter, non des empêchements certes, elle n'en a nul moyen, mais des objections, des discussions, des retards. Elle peut surtout achever d'indisposer Lionel contre toi, faire naître des scènes pénibles et même me brouiller avec mon neveu. Pour éviter cela, sur le conseil de maître Bournier, je dois, jusqu'à nouvel ordre, garder le secret. J'ai un devoir à remplir. Je le remplirai sans hésitation, car la justice et le droit se trouvent d'accord avec mon cœur. Mûrement réfléchi, ma décision sera connue... quand personne ne pourra s'y opposer!

Ceci fut dit avec tant d'autorité et d'un accent si ferme qu'Albine garda le silence. Timide et docile, se sachant étrangère à Boismont, n'ayant d'autre appui et d'autre raison d'y vivre que l'attachement de la châtelaine, elle n'osait et ne pou-

vait rien objecter. Son respect, sa reconnaissance et sa tendresse pour sa bienfaitrice lui imposaient une muette soumission. Pourtant, une fois de plus la jeune fille eut quelque appréhension:

—Pourvu que ma bonne fée, dans ce règlement d'affaires, ne s'avise pas de me favoriser! Mme d'Herville saisirait ce prétexte pour me perdre dans l'estime et l'amitié de M. de Saint-Preuil... Et déjà, dans ce cœur-là, ma place est tellement instable!...

Quoiqu'elle vit sa compagne pensive, Mme Verlier insista:

—Ces questions ne sont pas de ta compétence, pauvre oiselette. Aussi laisse-moi faire. Néanmoins, si mon neveu t'offre de rester à Boismont, rends-lui sa liberté... pour toute la semaine! Après, nous le retiendrons... ne fût-ce que pour le mettre au courant des décisions prises avec maître Bournier. Pour finir, une bonne nouvelle: reconnais-tu ceci?

Et la châtelaine montra à Albine ce que, pendant leur causerie, elle avait tenu caché au creux de sa main.

—Mes médailles... ma chaînette... Quel bonheur! —s'écria la jeune fille en caressant le bijou de ses doigts, puis en frôlant pieusement de ses lèvres les effigies de sainte Anne et de la sainte Vierge, devenues frustes sous de fervents baisers. L'étonnant est qu'aucun des maillons ne soit rompu. L'agrafe a dû jouer et céder. Je la renforcerai d'un petit noeud de ruban, pour plus de sûreté. Mais où avez-vous retrouvé mes chères reliques, marraine?

—Je ne les ai pas retrouvées.

—Alors c'est Catherine... ou Lina, la seconde femme de chambre... ou l'un des jardiniers? Les a-t-on ramassées dans le salon... sur la terrasse... dans le parc?

—C'est le secret de ma baguette, dit la châtelaine. Constate que la fée a tenu sa promesse. Tu n'auras pas, ce soir, de plus ample explication. Cela t'apprendra à perdre tes bijoux. Sur ce, remets chaînette et médailles à ton cou, embrasse-moi, va dormir... et envoie-toi à tire-d'aile au pays des rêves, mon oiseau bleu!

CHAPITRE IX

UNE POIGNANTE RENCONTRE

—Que ferons-nous aujourd'hui, ma jeune amie? Promenade à cheval, à bicyclette? Préférez-vous golf, tennis, partie de pêche ou excursion en auto, à travers la forêt?

Saint-Preuil venait d'entrer dans le petit salon et se tenait debout devant Albine, assise au piano et les doigts frôlant encore le clavier.

—Voulez-vous me faire plaisir, monsieur Lionel? Remettons ces distractions... à la semaine prochaine.

—Pourquoi? fit le châtelain d'un ton fâché, remarquant la rougeur et l'embarras de la jeune fille.

—Tante Marie a-t-elle passé une mauvaise nuit?

—Non. Dieu merci! Elle a paisiblement somméillé.

—Alors, je ne comprends pas votre refus.

—Je n'ai pas le coeur à m'amuser.

—Vous n'avez jamais le coeur à vous amuser... quand il s'agit de vous amuser avec moi! Je vous ai proposé, hier, de rester à Boismont...

—Je n'ai pas accepté votre proposition, rappelle-t-elle doucement.

—Vous ne l'avez pas repoussée... Si ma présence vous importunait, il fallait l'avouer. J'avais projeté un assez long voyage. J'y ai renoncé pour vous... Et vous ne voulez plus de moi!

—J'ignorais votre projet. Sans quoi je vous aurais dissuadé d'y renoncer. Faites ce voyage sans trop le prolonger, monsieur Lionel; c'est le moment.

—Vous moquez-vous de moi, Albine?

—Je vous assure que non.

—En tout cas vous pouvez vous vanter d'être une fière capricieuse!

—Je parais peut-être capricieuse, monsieur Lionel, je ne le suis pas. Avec le temps, j'espère vous le prouver.

Le regardant de ses jolis yeux qui semblaient lui demander pardon, elle reprit plus doucement encore:

—Je serais désolée de vous fâcher... Mais, aimant votre tante Marie comme vous l'aimez, vous ne pouvez trouver mauvais que je lui consacre encore tout mon temps, tous mes soins pendant huit ou neuf jours.

—C'est bien. Restez près de tante Marie. Mais, puisque vous me rendez ma liberté, j'en profiterai. Au revoir.

Le jeune châtelain tourna brusquement les talons et sortit en claquant la porte avec colère.

Albine ferma le piano. Elle eut son triste sourire.

—A ce jeu de cache-cache, nos coeurs n'ont guère chance de se trouver jamais.

Puis, cette autre pensée la consola un peu:

—Mieux vaut qu'il m'en veuille qu'à sa tante Marie!

Cependant la matinée et la journée parurent d'autant plus longues à la filleule que, en prévision de la venue de maître Bournier, la bonne marraine resta seule dans la bibliothèque à com-

pulser dossiers, actes sur papier timbré, correspondances et mémoires.

Saint-Preuil ne revint pas dîner. La châtelaine ne s'en montra ni surprise, ni contrariée.

—Lionel m'a prévenue, ce matin, qu'il partirait pour plusieurs jours. Ce voyage tombe à propos: justement le notaire et ses gens arrivent jeudi. Quand Lionel reviendra, tout sera réglé irrévocablement. Est-ce que ce beau neveu t'avait parlé de rester au Manoir, ma chérie?

—Oui, marraine. Ainsi que vous me l'aviez conseillé, je ne lui ai pas demandé de tenir sa promesse.

—J'aurais dû me charger de cela. Lionel a dû être très offensé, très mécontent de toi. Il croyait t'accorder une grâce... et tu l'as repoussé!

—Il m'a traitée de capricieuse.

—Dès son retour, je m'occuperai de vous réconcilier. Quoiqu'il ait de l'amour-propre et de l'orgueil, j'espère que ce ne sera pas trop difficile.

Les jours suivants, la châtelaine fut moins gaie. La visite des hommes d'affaires, les dispositions à prendre l'absorbaient entièrement. Elle avait de la fièvre; mais jamais sa pensée n'avait été plus claire, sa volonté plus ferme.

Le jeudi venu, vers deux heures, Mme Verlier retourna travailler dans la bibliothèque. Ce fut là que, vingt minutes après, elle reçut, arrivés en auto, maître Bournier et son clerc portant leurs serviettes sous le bras. Trois autres messieurs suivaient et enfin une dame, soigneusement voilée et vêtue d'un costume tailleur gris.

Albine s'était discrètement retirée dans sa chambre. Elle aperçut les six visiteurs au moment où, groupés, ils traversaient la terrasse et gagnaient le vestibule. La jeune fille s'éloigna aussitôt de la fenêtre, ne voulant pas paraître curieuse. Toutefois, la présence de cette femme en gris, au milieu d'hommes noirs, lui causa une vive surprise.

Afin de se distraire, Mlle Sonnel lut, puis broda pendant plusieurs heures. Elle se trouvait seule et désœuvrée pour la première fois depuis bien des semaines. La journée lui parut encore plus longue que la veille et l'avant-veille. Elle se demandait de quoi ou de quoi il pouvait bien être question en cette interminable et mystérieuse conférence. Après les demi-confidences de Mme Verlier, comment ne pas supposer qu'il s'agissait d'un testament? En dépit de ses apparences de santé, n'était-ce pas parce qu'elle se sentait foncièrement plus malade que la châtelaine avait mandé le notaire?

Cette idée serra cruellement le coeur d'Albine. Il lui fut alors impossible de prêter attention ni à sa broderie, ni au livre choisi. Que la bonne fée

eût convoqué cette consultation en cachette de Laure, cela se comprenait, puisque cette nièce devait être exclue de la succession. Mais pourquoi tout régler en l'absence de Saint-Preuil, puisque c'était lui, chose prévue depuis longtemps, qui devait hériter de la tante Marie?

«Pourtant que la châtelaine ne songe pas à moi, dans ces discussions d'argent, se répétait Albine, dans la hantise de tristes prévisions où elle ne pouvait retenir ses larmes. Le moindre legs à venir confirmerait l'accusation d'intrigue et d'intrusion dont cherche à m'accabler Mme d'Herville. Qui sait si, en ce moment même, elle ne jette pas le doute dans l'âme offensée et défiante de Saint-Preuil. La moindre générosité de Mme Verlier deviendrait la preuve de cette basse et dangereuse médisance. Lionel n'éprouverait plus que du mépris pour moi!...»

Puis, à mieux raisonner, la jeune fille jugea cette crainte non seulement intempestive, mais présomptueuse, puérile et même folle. Qu'était-elle au Manoir? Une comparse sans importance, une humble et pauvre enfant accueillie par pitié et gardée par bonté. Quelle part pouvait-elle avoir, infirme subalterne, dans les préoccupations d'avenir d'une châtelaine archi-millionnaire? Albine n'entrerait certainement pour rien dans les soucis pécuniaires de sa bienfaitrice. Cette pensée rassurait la protégée. Mais, en dépit de cette réflexion si sensée, se souvenant des demi-confidences de la marraine, la filleule entendait la voix de son cœur qui lui criait:

«La bonne fée ne pense qu'à toi... C'est pour toi que le notaire est venu... rien que pour toi!»

Et ce pressentiment, en ravivant son inquiétude sur l'état de santé de la maiade, accrût cette anxiété au point de la rendre presque intolérable.

La jeune fille eut alors recours à la relique retrouvée et pendue à son cou. Suivant son habitude d'enfance, elle la tint contre ses lèvres en murmurant la prière où s'exhalait la tendresse et la foi de son âme:

«Bonne sainte Anne, et vous, douce Sainte Vierge, faites que ma marraine vive longtemps, longtemps, plus longtemps que moi!»

Puis Albine s'abandonna à une méditation où les souvenirs des beaux jours vécus près de la châtelaine passaient et repassaient en visions de rêve...

Quand la jeune fille secoua sa méditation mélancolique, elle s'aperçut que le jour était à son déclin. La solitude et le silence, dont elle était complètement déshabituée, lui devinrent si pénibles, qu'elle décida de descendre et de se promener dans le parc jusqu'au départ des visiteurs.

Dans l'escalier Albine rencontra Lina, la seconde femme de chambre, qui, précisément, venait la chercher.

—Les autres personnes sont encore dans la bibliothèque, à compulser et signer des papiers. Mais, en attendant qu'elles aient fini, Madame vient de passer dans le petit salon avec son notaire. Elle prie Mademoiselle de vouloir bien l'y rejoindre.

Albine, en entrant dans ce petit salon, vit Mme Verlier installée dans sa bergère. Auprès d'elle, assis dans un fauteuil, se trouvait maître Bournier, grand vieillard au visage glabre, à la physionomie grave. Les deux vieux amis causaient en bonne entente.

—Alo, par surcroît de prudence, demandait tante Marie, vous ne jugez pas un testament utile?

—Je vous le dis et redis, chère madame, je le juge absolument inutile. Toutes précautions sont prises. Les droits sont à ce point incontestables que nul, je m'en porte garant, n'osera les discuter... Vous pouvez être tranquille!

Au bruit léger que fit la jeune fille en refermant la porte, la châtelaine s'écria:

—Ah! la voici, précisément. Approche, mon enfant... Mon cher maître, je vous présente Albine... M. Bournier, mon conseiller fidèle et mon meilleur ami.

Le notaire se leva et s'inclina cérémonieusement. D'un geste solennel, il prit la main de la jeune fille et la lui baisa avec une singulière déférence. Puis il regarda la jeune fille avec attention, une attention d'ailleurs extrêmement bienveillante.

—Très heureux de vous voir, mademoiselle... Croyez que mon dévouement vous est depuis longtemps acquis.

Ayant salué, la jeune fille demeurait silencieuse, quelque peu étonnée de l'attitude pleine d'égards de cet imposant et sympathique vieillard. On entendit un brouhaha de sièges dérangés dans la bibliothèque.

—Les pièces doivent être maintenant signées, annonça maître Bournier. Mon principal et ses témoins ont terminé. Ils vont venir prendre congé de vous, chère madame.

A cette sorte d'avertissement, comme si elle eût craint que sa filleule ne se trouvât en présence des autres visiteurs, la bonne marraine, agitée et nerveuse, s'exclama précipitamment:

—Tu peux te retirer, Albine: tu es libre. Nous causerons plus longuement ce soir. Tout s'est bien passé. Je suis contente. Embrasse-moi bien fort, et sauve-toi!

Albine eut l'impression que le baiser de la fée était, cette fois, plus tendre, plus pénétrant que ses autres baisers pourtant si tendres et si pénétrants. La petite dactylo s'inclina devant le notaire et sortit sans se retourner. Des quelques phrases échangées, elle ne se rappelait que ces deux mots :

— Testament inutile.

— Il ne s'agit donc d'aucun legs pour moi, concluait logiquement Albine, en descendant de la terrasse vers les pelouses. J'en ai le cœur allégé... Cela prouve que cette bonne marraine ne se sent pas si mal... et la dame rousse en sera pour ses frais de médiancel

Par une allée ombragée de sorbiers, elle se dirigeait vers la ménagerie, pensant retrouver Catherine ou Pascal de ce côté. Mais à peine avait-elle fait vingt pas qu'elle entendit, derrière, quelqu'un l'appeler :

— Mademoiselle Albine, mademoiselle...

La jeune fille se retourna et s'arrêta, car elle vit que Fernand, un des garçons jardiniers, courait pour la rejoindre. Dès qu'il l'eut rattrapée, il souleva sa casquette et lui dit d'une voix essoufflée :

— Voilà ce que je viens de trouver en ratissant l'allée, mademoiselle. C'était près de la bordure de gazon, dans la petite rigole pour l'écoulement de l'eau.

Et Fernand tendait les deux médailles avec la chaînette d'or.

— Comment, j'ai encore perdu mes reliques ! s'écria la jeune fille dans une exclamation d'étonnement. Décidément l'agrafe est cassée... Pour la consolider je l'avais nouée avec un ruban... et le ruban a disparu !

Elle prit la chaînette et l'examina. L'agrafe était en bon état. Par contre, l'un des maillons était rompu. Presque en même temps, la jeune fille porta instinctivement la main à son corsage et, dans un saisissement qui la laissa sans voix, elle constata que les deux médailles et la chaînette se trouvaient à son cou, solidement attachées par le noeud de ruban.

Il y avait deux chaînettes et quatre médailles !

Discrètement, ne voulant pas avoir l'air d'attendre une récompense, le garçon jardinier s'était éloigné, retournant à son ouvrage. Albine fut sur le point de le rappeler et de lui demander de plus amples renseignements sur sa trouvaille. Mais l'incident lui parut assez singulier pour que, dans un instinctif sentiment de prudence et de réserve, elle se tût. Elle se souvint aussi du geste et des paroles de tante Marie en lui rendant les médailles et il lui parut meilleur de parler à Mme Verlier avant de mettre personne au courant de l'aventure.

Albine était encore arrêtée au milieu de l'allée, dans l'ombre des sorbiers. Soulevant d'une main la chaînette pendue à son cou, tenant le chaînette brisée de l'autre main, elle comparait les médailles d'or. Quoique le jour baissât, elle avait d'assez bons yeux pour reconnaître que les deux bijoux étaient exactement pareils, finement ajourés et ciselés ; l'un et l'autre devenus frustes par le frottement et l'usure. Quoique douée d'une vive imagination, la petite Sonnel s'avouait impuissante à résoudre le problème. La bonne fée pouvait seule élucider ce mystère.

Renonçant à pousser sa promenade jusqu'à la ménagerie, Albine revenait vers le Manoir, quand un second incident se produisit, non moins imprévu et non moins mystérieux que celui de la double relique.

Au tournant brusque de l'allée débouchant devant les pelouses, non loin de la terrasse, la jeune fille se trouva face à face avec la dame en gris, avec cette visiteuse qu'elle avait vu passer, soigneusement voilée, parmi le groupe noir du notaire, du clerc et des témoins. Marchant fébrilement, croyant ne plus rencontrer personne du château ou bien, affaire terminée, jugeant toute précaution superflue, cette femme avait rejeté son voile sur son chapeau. Et, devant ce visage blême et froid, devant ce regard dur, ces lèvres minces et rétives au sourire, Albine, prise d'un frisson convulsif, eut un recul d'instinctive répulsion et ne put retenir un cri vibrant de stupeur et d'effroi :

— Ma mère... Mme Sonnel !

De blême, Mme Sonnel devint livide. Ses yeux s'allumèrent d'une lueur mauvaise et ce visage méchant, subitement contracté, prit une atroce expression de rage et de rancune.

Réprimant sa répugnance première, Albine eut un mouvement pour se rapprocher et tendre la main.

Mais Mme Sonnel repoussa la jeune fille d'un geste impérieux et brusque. Puis, les dents serrées, la voix sifflante, elle lança dans une sorte de ricanement farouche :

— Ne me touchez pas !... Ne me parlez pas !... Vous ne m'avez fait que trop mal. Vous me valez une odieuse avanée, la pire humiliation de ma vie ! Je ne souhaite plus qu'une chose au monde, ne vous revoir jamais !

Devant cette explosion de haine inattendue, Albine tremblante, éperdue, ne comprenant pas, ne put que joindre les mains et gémir :

— Oh ! ma mère... ma mère...

Alors la dame en gris eut le même ricanement sauvage. Puis, à voix lourde et basse, comme si elle se déchargeait le cœur d'un secret dont le poids l'étouffait depuis longtemps, elle avoua :

—Vous n'êtes pas ma fille. Adieu!

Brève et poignante, cette scène venait d'effacer subitement l'impression ressentie devant les doubles médailles. Albine demeurait pétrifiée, bouleversée de la révélation, incapable de ressaisir ses pensées et de proférer une parole. Tournant brusquement le dos à la jeune fille, Jenny Sonnel continua de marcher d'un pas précipité et nerveux vers les communs où se trouvaient les remises. Sur un signe impérieux de cette femme, l'auto qui l'avait amenée s'approcha en vitesse, puis s'arrêta.

—Madame repart seule? demanda le chauffeur.

—Oui, seule... Je ne veux pas me retrouver avec ces gens. Puisqu'ils ont une autre auto, ils s'arrangeront. Menez-moi vite à la gare. Je prendrai le train avant eux... Ne pas les revoir... ne pas les revoir!

Frémissante d'on ne savait quelle peur, Jenny Sonnel répétait cela comme une folle en proie à son idée fixe.

Elle ouvrit la portière et, dans sa hâte de bête traquée, elle se jeta dans la voiture qui fila vers la grille ouverte sur l'avenue de la gare.

La femme haineuse et tremblante disparue, la petite dactylo eut la sensation de s'éveiller d'un long cauchemar.

«Vous n'êtes pas ma fille!»

Cet aveu, qui vraisemblablement délivrait l'âme de cette mégère d'un pesant remords ou d'un secret empoisonné, agita violemment l'esprit d'Albine, mais ne lui fit au cœur aucune blessure. Elle n'avait jamais imaginé que Mme Sonnel pouvait n'être pas sa mère. Mais, d'aussi loin qu'elle pouvait se souvenir, depuis toujours, elle s'était sentie différente, détachée, éloignée de cette femme et si complètement étrangère à elle, de chair et d'âme, que cette révélation, dont elle ne douta pas un seul instant, fut, pour elle aussi, une sorte de délivrance.

«Elle n'est pas ma mère! Sans avoir à m'en repentir, sans m'accuser d'un sentiment coupable et dénaturé, je puis donc ne pas aimer, cette femme. J'ai le droit de la juger, de la trouver froide et cruelle. Quel soulagement de conscience!»

Albine était encore sous le coup de cette émotion, quand une seconde auto passa rapidement devant elle et alla prendre, au bas de la terrasse, le notaire et les autres visiteurs sortant du Manoir. Ceux-ci s'entassèrent dans cette seconde voiture qui, à son tour, longea l'immense pelouse, franchit la grille et s'élança dans l'avenue.

La jeune fille n'eut plus qu'une idée: revoir sa marraine et lui confier ce qui venait de lui arriver.

Pronfondément troublée, la pauvre enfant se sentait moins curieuse d'élucider ce qui se passait d'étrange que désireuse de se retremper dans l'affection dont elle avait plus besoin que jamais. Elle ne doutait pas, pour l'avenir, des bons conseils et de la puissante protection de sa bonne fée.

Elle soupçonnait même cette bonne fée, non seulement d'avoir fait naître ces divers événements, mais de les avoir dirigés et dénoués à son gré d'un coup de maguette magique. Enfin, dominant ses autres impressions, la sensation d'être libre exalta la jeune fille.

«Cette liberté, se disait-elle, dans une inspiration de tendresse et de gratitude, je veux la vouer à ma douce marraine; je veux lui consacrer ma vie; je veux me donner à elle pour toujours!»

CHAPITRE X

LE SECRET DE LA FÉE

Cédant à son désir extrême de confiance et d'effusion, Albine venait d'entrer dans le vestibule. Elle se dirigeait vers le petit salon quand, sortant de l'office, un plateau entre les mains, la seconde femme de chambre lui annonça:

—Madame est remontée dans sa chambre, mademoiselle. Cette journée a été très émouvante pour elle. Catherine est en train de la déshabiller et de la mettre au lit. Moi je lui monte son dîner.

—Donnez-moi ce plateau, Lina, je le porterai à ma bonne marraine.

—Oh! non, mademoiselle. Madame a besoin de nos services. Elle vous prie de dîner dans la grande salle comme d'habitude, et de monter près d'elle dès que vous aurez fini. Nous descendrons alors. Et vous resterez auprès de Madame pendant que nous mangerons à l'office. De cette façon, Madame ne restera pas seule.

Albine fut déçue de cet arrangement, car elle avait hâte de se confier à la châtelaine. Mais, selon son habitude, la jeune fille se soumit sans la moindre objection. Elle avait aisément deviné les raisons qu'avait Mme Verlier de la faire dîner en même temps qu'elle encore que séparément. De cette façon, dans leur mutuelle expansion, après les épisodes divers de cette journée mouvementée, aucune parole indiscrete ne risquait de leur échapper devant les domestiques. Repas terminé, toutes deux seules dans la chambre, elles pourraient causer en complète tranquillité et prolonger l'entretien sans risque d'être dérangées.

La jeune fille attendait dans le petit salon, lorsque le maître d'hôtel ouvrit la porte à quatre battants et annonça avec un flegme très officiel:

—Mademoiselle est serviel

Dans la salle sur la table immense, à nappe de guipure entrelacée de rubans neufs, devant une corbeille de roses fraîches, se trouvait un unique couvert. D'imperturbable correction, Gustave, ainsi qu'il faisait pour la châtelaine, écarta la chaise à haut dossier, puis la rapprocha avec empressement pour qu'Albine s'assît commodément. Après quoi, assisté d'un des jeunes valets, le maître d'hôtel commença de servir avec une attentive gravité. Ce luxe d'argenterie, de porcelaine, de cristaux et de lumière, ces façons respectueuses qu'elle remarquait à peine et qui lui semblaient si naturelles envers Mme Verlier, parurent à la jeune fille tout à fait superflus pour elle seule.

—Trop de cérémonial, Gustave! dit-elle en souriant. Il fallait simplifier le service, me faire dîner... en deux temps et quatre mouvements.

—Madame n'aurait pas été contente, dit le maître d'hôtel. Elle nous a donné l'ordre de faire pour Mademoiselle comme pour elle-même.

Albine n'en dina pas moins promptement. Puis, frémissante d'impatience, elle monta chez sa marraine. Catherine sortait de la chambre:

—J'allais justement chercher Mademoiselle... Madame l'attend. Je crains un peu de fièvre... La pauvre malade n'a presque rien mangé.

La jeune fille entra, et referma la porte sans bruit.

Assise dans son lit, engoncée dans ses oreillers, plus pâle mais moins préoccupée que ces derniers jours, la marraine attendait avec une impatience non moindre que celle de la filleule. Et cependant, dans le pressentiment d'une situation nouvelle, l'émotion les oppressait à ce point qu'elles furent quelques secondes sans pouvoir échanger leurs impressions. Mais, se croisant, quels regards d'intense et mutuelle tendresse! Dans un besoin d'exprimer, par gestes, à défaut de paroles, ce que ressentait son cœur, Albine voulut s'agenouiller sur la peau d'ours étendue au pied du lit, puis baisser, reposées sur le drap, les fines et blanches mains de la malade. Mais Mme Verlier protesta. Attirant sa jeune amie vers elle et lui ouvrant les bras, la châtelaine retrouva bientôt assez de voix pour murmurer:

—Tout est définitivement réglé, grâce à maître Bournier. Plus rien à redouter de personne. Embrasse-moi, mon oiseau bleu: je suis heureuse, heureuse!

Et quand elle se furent embrassées, Mme Verlier reprit, déjà plus calme:

—D'abord assois-toi là, près de moi, sur le bord de mon lit. Raconte-moi ce que tu as fait tantôt, ce que tu as pensé, imaginé ou compris de cette visite d'inconnus, de ce long conciliabule, de cette

présentation officielle au notaire! Ton récit me donnera le temps de remettre un peu d'ordre dans mes idées. Alors ce sera mon tour de t'expliquer, aussi clairement que possible, ce que j'ai fait et fait faire... Si toutefois tu n'as pas deviné!

Albine avait été trop frappée de l'apparition de Mme Sonnel pour ne pas raconter d'abord cette rencontre. Elle évoqua en détail la scène violente et répéta les paroles de cette mégère, jusqu'à son cri final, son cri de rage et de haine farouches:

«Vous n'êtes pas ma fille!»

—En disant cela, se souvenait Albine, cette femme que, petite, j'avais tant redoutée, tremblait de peur et jetait des regards effrayés vers le Maître. Le notaire avait dû lui faire des reproches très durs.

—Oh! oui, très durs, mais tellement mérités! Ni maître Bournier, ni les témoins ne l'ont ménagée.

—Aussi s'en est-elle prise à moi de l'humiliation et de l'avanie qu'elle venait de subir. Mais, chose curieuse, marraine, cette accusation qui, même fausse, aurait dû me déchirer le cœur, ne me causa d'abord qu'une énorme stupeur. Puis, presque en même temps, ce fut un sentiment d'entière délivrance. Quelle joie de ne plus dépendre d'elle, de ne plus rien lui devoir... si toutefois cette femme a dit vrai?

—Elle a dit vrai, ma chérie.

—Alors, n'ayant aucun pouvoir sur moi, elle ne pourra plus jamais m'arracher de Boismont, comme je l'ai craint en la voyant à l'improviste, surgir devant moi. Elle ne nous séparera plus! Je peux vous consacrer ma vie, douce marraine; je peux me donner à vous pour toujours. Quel bonheur!

Cette fois, avant d'en être empêchée, Albine saisit la main de la châtelaine et la couvrit de baisers.

—N'as-tu pensé qu'à cela, petite folle? dit la fée attendrie.

—Rien qu'à cela. C'est tout pour moi... Le reste compte si peu!

—Le reste a son importance. Jenny Sonnel n'est pas ta mère, c'est entendu... Mais ne te demandes-tu pas, alors, quels sont tes parents?

—Non. Mme Sonnel, pendant seize ans d'irréductible sévérité, m'a corrigée à jamais de ces curiosités-là. Je ne tiens pas du tout à me découvrir une famille. Voyez-vous que je retombe sous la férule d'une pareille femme! Pas besoin de mère, je vous ai!

Amusée de cette naïveté, la châtelaine se mit à rire.

—Ne riez pas, ma bonne fée! Mes craintes ne sont que trop réelles. Voyez la dame rousse! Si je refusais de vous quitter, mes nouveaux parents diraient peut-être, comme votre nièce, que je suis une intrigante et que je m'attache à vous parce que je vous sais riche. Vous devriez être pauvre, petite marraine. Je pourrais vous aimer à mon aise, sans être calomniée. M. Lionel, ne prêtant pas l'oreille à de méchants propos, serait moins fantasque et moins injuste pour moi. Ne me souhaitez pas de famille, marraine!

Puis, se rappelant l'autre incident troublant de l'après-midi, Albine reprit vivement:

—Mais ce n'est pas tout. Il m'est arrivé, dans le parc, une autre aventure fort étrange. Figurez-vous que Fernand, le garçon jardinier, a trouvé, dans l'allée, près de la pelouse, une chaînette et deux médailles d'or exactement pareilles à celles que j'avais perdues et... que vous m'avez retrouvées!

La jeune fille avait glissé les doigts dans sa ceinture. Elle en retira les médailles attachées à la chaînette brisée qu'elle tendit à Mme Verlier.

—Vous souriez, madame la fée? N'êtes-vous pas surprise? Moi, qui ne suis pas fée, je m'explique très mal...

—Réellement, Albine, tu n'as pas trouvé le mot de l'énigme?

—Non.

—C'est pourtant simple. La chaînette cassée est à toi. L'autre est à moi. Voyant combien tu regrettais ta chère relique, j'ai furtivement retiré la mienne de mon cou et, pour que tu n'aies pas de chagrin, je te l'ai donnée...

—Ainsi nous avons des chaînes et des médailles exactement semblables, marraine?

—Oui. Comme toi, je portais toujours mes reliques près de mon cœur. Pascal, qui a divers talents, se fera un jeu et un plaisir de te recommander cette chaînette en joignant aux autres l'anneau rompu. Et, puisque tes médailles sont retrouvées, rends-moi les miennes et remets-les-moi au cou... elles me manquent: cela me fait froid au cœur de ne plus les sentir.

—Mais... mais... comment se fait-il?—balbutiait la jeune fille, sans oser ni vouloir préciser sa question, tant elle ressentait de trouble, tant elle craignait de se tromper dans le pressentiment dont tout son être tressaillait.

—Mon cher mari avait fait faire les deux bijoux ensemble, un pour toi, un pour moi...

En prononçant ces mots, Mme Verlier s'était penchée. Elle avait écarté les dentelles de sa chemisette de nuit, afin que la jeune fille pût lui ragrafer plus facilement la chaînette au cou. Et, ra-

grafant cette chaînette sur la nuque très blanche de la châtelaine, Albine vit, comme une perle noire tombée dans la neige, le grain de beauté, exactement placé comme l'était le sien, près de l'épaule.

—Ah! marraine... ce signe.

—Ne comprends-tu pas, enfin?

Cette fois ce fut la jeune fille qui prit Mme Verlier dans ses bras, l'étreignit, l'embrassa passionnément, tandis que des larmes de joie glissaient dans leurs baisers.

—Vous êtes ma maman... ma chère petite maman!... Comme maintenant je le dis facilement ce mot que je n'ai jamais pu dire à Mme Sonnel!... La pensée que j'étais votre fille m'a troublée dès votre première caresse... Depuis cette idée me revenait sans cesse, mais je la chassais de mon âme comme un désir d'orgueil, comme un rêve impossible, comme un espoir aussi présomptueux que fou! Je me défendais d'y croire... je me jugeais coupable d'y songer... C'était trop de bonheur!

Puis, réfléchissant soudain que cette mutuelle émotion, si exquise qu'elle fût, pouvait faire grand mal à la châtelaine, Albine desserra son étreinte. Doucement, avec d'innombrables précautions, elle reposa la fée dans ses oreillers. Se laissant ensuite glisser sur la fourrure, la jeune fille demeura agenouillée près du lit, les lèvres sur la main de sa mère, dans cette attitude de reconnaissance et de tendresse qu'elle prenait si volontiers. Mme Verlier voulut parler, Albine l'interrompit:

—Ne dites plus rien, ma chère maman. Cela vous fatiguerait. Je suis votre fille... Ai-je besoin d'en savoir davantage? C'est bien assez pour me donner du bonheur le reste de ma vie!

Maîtrisant son attendrissement avec une énergie dont elle avait donné tant de preuves ces derniers mois, la châtelaine reprit d'une voix affermie:

—Je veux que tu saches dès ce soir. Nous avons loisir de causer seules et sans témoins. Ne remettons pas à demain. Profitons de ce répit.

Albine avait une telle foi dans les moindres paroles de Mme Verlier qu'aucune explication ne lui était nécessaire pour croire. Avoir cette douce et tendre maman la rendait heureuse et fière, à tel point que tous les pourquoi et les comment du monde ne pouvaient rien ajouter à sa félicité. Ce fut donc avec moins de curiosité que d'affection et de respect qu'elle écouta la châtelaine.

—Pour que je consente à me séparer de toi, mon unique enfant, il fallut une série de chagrins dont ja n'aurais jamais devenir folle. En quelques mois je perdus les parents de Lionel et ton pauvre papa, Pierre Verlier. Notre mariage était un ma-

riage d'amour. Nul désaccord ne troubla notre union. J'avais apporté en dot plusieurs millions et ton père, propriétaire de Boismont, fondateur des usines Verlier, était encore plus riche que moi. J'avais près de trente ans lorsque tu naquis. Je te nommai Albine, en souvenir de ma mère et de la jolie aïeule à qui ressemblait la poupée de cire. Mais à cause de moi, tout le monde, à Boismont, et ton père lui-même, t'appelaient la petite Marie. Voilà pourquoi ton vrai prénom, ignoré, oublié depuis quinze ans, n'a éveillé au Manoir aucun souvenir. Ayant fort avantageusement vendu ses usines et sa firme, mon mari se consacra à la mise en valeur de ses terres et fit de l'élevage en grand. Nous vivions tous trois au Manoir dans une intimité de douceur inexprimable.

—Ce sont ces scènes, dans le décor enchanté du Manoir et du parc aux oiseaux bleus, que je croyais avoir vues dans des films ou en rêve?

—N'en doute pas. A deux ans, tu faisais déjà preuve d'une intelligence très vive. Je t'emmenais souvent promener près de l'étang. Je causais avec toi et, te désignant les colonnes en ruines, je t'apprenais à compter jusqu'à douze...

—Je me suis immédiatement souvenue du nombre des colonnes, le jour même de notre rencontre...

—Et je t'ai trouvée assise sur les marches où je m'asseyais pour te faire voir les carpes d'argent et d'or rose... Tu pleurais en baisant tes médailles pareilles aux miennes... Au premier regard, mon cœur t'avait reconnue!

—Et vous avez mis vos baisers dans mes larmes.

—Oui... Mais laisse-moi achever mon récit. Sauf toi et ton cousin Lionel, la mort m'enlevait d'un coup ceux que j'aimais. Nul pour me protéger en ce qui me restait de famille! Par contre, je vis surgir un ennemi acharné: Emile Verlier, père de Laure et frère aîné de mon mari. Joueur et viveur, presque ruiné, il enviait et jalousait affreusement mon pauvre Pierre, non seulement parce que ce cadet avait acquis le domaine et conservé sa part d'héritage indemne; mais parce qu'il avait par son travail et son activité, quadruplé notre fortune. Une veuve accablée et demi-folle de douleur, un enfant de deux ans, quelles proies pour cet homme rendu féroce par ses besoins d'argent! Il projetait de me faire interdire, puis enfermer dans une maison d'aliénés, afin de devenir ton tuteur et de gérer ma fortune.

—Est-ce à ce moment que votre neveu intervint?

—Non, ce fut plus tard, dans une suprême tentative de mon odieux beau-frère. A l'époque dont

je te parle, Lionel avait douze ans et se trouvait au collège. Ce fut maître Bournier qui déjoua l'intrigue de ton oncle. Sa fille et lui s'étaient imposés au Manoir. Sans cesse harcelée par leurs persécutions, je risquais un jour de perdre le peu de raison que la douleur m'avait laissée. Après consultations de spécialistes, Bournier obtint de m'installer dans une maison de santé, sur la Côte d'Azur, pour une cure de silence et d'isolement. Je fus jugée trop malade pour t'emmener. Je crus mourir de cette séparation.

—Devais-je rester avec votre beau-frère et sa fille?

—Oui. Contre cela, le notaire ne put rien: il n'avait sauvé que moi! Juge de mon épouvante. J'étais certaine, au retour, si jamais je revenais, de ne plus te voir. Une enfant peut être mal soignée, mal surveillée, avoir froid, devenir phthisique, se faire écraser, se noyer, sans que personne en puisse être accusé!... J'imaginai mille accidents cachant le crime; je ne vivais plus; je me sentais devenir réellement folle. Ce fut alors que Jenny Sonnel se présenta.

—Une de vos amies?

—Non, une jeune femme, professeur de dessin, qui, avant mon mariage, m'avait donné des leçons. Elle était restée en relations avec moi. Elle te témoignait une sympathie si grande, que je fus dupe. Sachant ou devinant mes terreurs, peu avant mon départ pour le Midi, elle me proposa, étant veuve et sans enfant, de se charger de toi. Elle devait te choyer comme sa propre fille. Mon beau-frère, ne la connaissant pas, ne pouvait la soupçonner d'être partie secrètement avec toi. L'émoi de l'enlèvement apaisé, elle jurait de venir habiter près de la maison de santé et de t'amener souvent à ta pauvre maman. Si folle que put paraître cette proposition même à une demi-folle, je l'acceptai. Tout me semblait meilleur que de te laisser entre les mains de mon beau-frère. Nul autre moyen ne s'offrait. Je fus la première à parler d'argent et je compris qu'il en fallait beaucoup. Jenny n'allait-elle pas quitter Paris, perdre ses leçons, sacrifier sa situation présente et son avenir par dévouement pour moi?

—Loin de sacrifier sa situation et son avenir, elle cherchait à les assurer.

—Je ne pensais qu'à toi. Rien ne me semblait trop cher. Je demandai au notaire deux cent mille francs...

—N'était-ce pas énorme?

—J'estimais cela très peu, car je croyais le sauver. Ton père et moi, nous prélevions souvent, pour des dépenses urgentes, de plus fortes sommes. Bournier n'eut aucune surprise.

—L'aviez-vous mis au courant de ce projet?

—Non. Pour la garantie du secret Mme Sonnel me pria de n'en parler à personne. Sans doute craignait-elle l'opposition de Bournier. En ne donnant cet argent que par trimestre ou semestre, j'aurais tenu cette femme en mon entière dépendance; mais, confiante, je ne pensais qu'à l'arracher à cet oncle terrible. Cette seule idée hantait ma pauvre tête affaiblie, ma pauvre tête perdue! Je donnai l'argent à Mlle Sonnel et elle t'emmena sans être vue, le jour même où je partis.

—Vous aviez l'adresse de cette femme?

—Oui, mais adresse renseignements, références, tout était faux. Une fois dans la maison de santé, je ne sus plus rien de toi, plus rien d'elle. Aucune réponse à mes lettres angoissées. Imagine le bien que pouvait me faire une telle cure de silence! Cette femme devait avoir une âme féroce pour condamner une malheureuse mère, malade et prisonnière, à semblable torture. Emile Verdier eut cette fois motif d'espérer que je ne recouvrerais jamais la raison. Et cependant, après deux ans de cette effroyable épreuve, maître Bournier me fit sortir de la maison de santé. Les spécialistes me déclarèrent guérie... Guérie de quoi, puisque je t'avais perdue?

—A votre retour, vous n'avez pas vécu avec Laure et son père?

—Non. Heureusement, les ruses de mon beau-frère avaient été déjouées. Fidèle et vigilant, Bournier avait si habilement pris ses précautions que ma fortune restait intacte et mon indépendance assurée. Mais ce n'était pas cela qui m'inquiétait, mon enfant chérie, c'était toi! Inconsolable, j'avouai au notaire l'accès de désespoir affolé qui m'avait rendue complice de ta disparition. Voyant mes pleurs, ce vieil ami eut la générosité de m'épargner les reproches. Il ne s'occupa plus que de retrouver Jenny Sonnel. Nous fîmes l'impossible; je dépensai sans compter. Nos recherches restèrent vaines.

—Maître Bournier n'eut-il jamais l'idée que Mme Sonnel et votre beau-frère étaient de connivence?

—Il eut les preuves du contraire. Mon beau-frère était furieux de cet enlèvement. Au moment même où il se croyait maître de l'héritière et de l'héritage, cet événement compliquait la situation et rejetait le dénouement à date indéterminée.

—Comment maître Bournier expliquait-il l'atroce conduite de Mme Sonnel?

—Par un impérieux besoin d'argent. Elle ne te rendait pas pour ne rendre les deux cent mille francs! Jenny souhaitait se remarier. Celui qu'elle

aimait, la sachant endettée, la repoussait. Sous un feint dévouement, cette vile intrigante avait saisi la double occasion de s'assurer un mari et de sortir de la misère. Ne m'ayant donné aucun reçu, elle ne résista pas à la tentation de s'approprier la somme destinée à ton entretien. Qu'avait-elle à craindre d'une folle près de mourir et d'une enfant trop jeune pour se souvenir?

—Pourquoi a-t-elle attendu si longtemps pour se remarier?

—Parce que, apprit Bournier, il lui fallait satisfaire ses créanciers un à un, lentement, sans éveiller les soupçons; parce que le fiancé n'était nullement pressé de devenir l'époux; parce que, enfin, il fallait se dérober aux recherches et se déplacer sans cesse.

—Mais pourquoi me gardait-elle? Je devais être une gêne continuelle en sa vie... Elle me l'a d'ailleurs fait cruellement sentir!

—Tu étais une gêne... mais une sauvegarde aussi! Dépistée, dénoncée, elle pouvait prétendre avoir dépensé l'argent pour toi. Ajournant le règlement de comptes, chaque année écoulée rendait ce prétexte plus vraisemblable. Bournier suppose que cette même raison l'empêcha de changer ton prénom d'Albine auquel je tenais. Peut-être attendait-elle ma mort...

—Pour m'abandonner?

—Ou te vendre à ton oncle!

Les deux femmes frémirent, comme si ce danger-là pouvait les menacer encore.

—Lui rappelant sans cesse sa faute, reprit Albine, ma présence devait être, pour cette femme, un remords vivant. Cela m'explique son aversion. Aussi, dès qu'elle crut le pouvoir faire sans risques, elle me chassa de chez elle. Quelle âme sans pitié! Ignorant le vrai nom de ma famille, sans un seul souvenir précis à quoi me rattacher, j'étais jetée à la foule ainsi qu'un naufragé, dernière épave lâchée, s'abîme dans la mer. En cas de recours à elle, Mme Sonnel aurait déclaré que je n'étais pas sa fille, mais une enfant perdue, recueillie par charité.

—Voilà probablement quelle était son intention. Tandis que j'ignorais tout d'elle elle devait savoir tout de moi. Et, froidement résolue, elle te laissait, pauvre fille, agoniser de tristesse dans son silence, quand elle eût pu d'un mot nous rendre le bonheur! Alors qu'autour de moi Lionel, Laure, serviteurs et fermiers te croyaient morte, je ne vivais que de l'espoir resté vivant au fond de mon cœur. Ma santé était devenue meilleure. Habituant avec moi, Saint-Preuil, ainsi que je te l'ai conté, me fut d'un secours inappréciable. Silencieuse et mélancolique, ne faisant jamais allusion

à mes malheurs, je ne cessais d'y penser. Bournier et moi, sans relâche, nous te faisons chercher. Tandis que, insaisissable, croyant jouir enfin d'une définitive impunité, Jenny Sonnel se détachait et voulait désormais tout ignorer de toi la Providence t'amenait à Boismont, t'ouvrait la grille du parc, nous attirait ensemble vers l'étang... Le reste, tu le sais... ce ne fut plus que de la joie!

—Après notre rencontre, vous avez averti maître Bournier?

—Immédiatement. Je lui écrivis que je t'avais retrouvée. Je lui transmis par lettre les détails que tu m'avais fournis sur Jenny Sonnel. Malgré ces indications plus précises et l'emploi d'habiles policiers, mon vieil ami eut encore assez de mal à dénicher cette femme rusée. Par contre, il eut facilement la preuve que, trois semaines après ton enlèvement, menacée de saisie, Jenny avait payé comptant trente mille francs de dettes criantes, prêté à son fiancé de quoi acheter une propriété en Saintonge et placé près de cent mille francs, en son nom, dans une banque de Bordeaux. Mon brave Bournier ne laissa à nul autre le soin de rejoindre Sonnel, de la démasquer, de la confondre. Il l'a terrifiée. Cette femme devint aussi lâche qu'elle avait été cruelle! Pour ne pas être arrêtée et livrée à la justice, pour éviter le châtiment mérité, elle consentit à tout ce que le notaire exigea. Elle se confessa, reconnut son escroquerie, signa les papiers qu'on lui présenta. Mais, par surcroît de précaution, mon vieil ami l'obligea à venir ici. Elle fut confrontée avec moi et dut, devant témoins, répéter l'aveu de ses mensonges et de ses perfidies.

—Quelle scène pénible pour vous, ma pauvre maman!

—Dure pour moi... mais terrible pour elle! Quelle expiation!

—Je m'explique sa pâleur, son regard égaré, ses tressaillements convulsifs et son cri d'umiliation, de rancune et de colère en me voyant, au détour de l'allée, tout à coup devant elle!

—Ne la plains pas. Son supplice n'a duré que quelques heures. Le nôtre a duré seize ans!

—Il lui reste de l'argent?

—Assurément. L'homme qu'elle épouse a pu mettre sa propriété en valeur. Je ne lui demande pas de comptes. Tu es vivante! Ton âme est restée aussi honnête, aussi pure que je le pouvais souhaiter... Je veux oublier le reste! Si j'ai gardé le silence, depuis ton retour à Boismont jusqu'à ce jour, c'est sur le conseil de Bournier. Il entendait, avant de révéler le secret, que personne ne pût contester tes droits. D'autre part, Laure n'aurait pas manqué de soulever quelques objections,

non certes venant d'elle, car je les aurais rejetées sans examen. Mais, avertie, elle aurait conseillé à Lionel de combattre mon projet. Ne pouvant légalement s'opposer à ma volonté, il aurait usé d'arguments de sentiment. Je les aurais repoussés d'une volonté ferme, mais non sans regret de le chagriner. Une brouille aurait pu s'ensuivre...

Ce sont ces regrets et cette brouille que vous avez cherché à éviter en ne révélant rien et en laissant votre neveu quitter le Manoir?

—Oui. Je demeure persuadée, connaissant son caractère, qu'il acceptera plus facilement le fait accompli. Telles sont mes raisons de mystère. Bournier en avait bien d'autres, ne fût-ce que de ne pas mettre Mme Sonnel sur ses gardes. Elle ne se serait jamais laissée rejoindre!

—Et maître Bournier a tout réglé?

—Légalement, définitivement. Dans le passé aussi bien que dans l'avenir. Tu fus, tu es, tu seras Albine Verlier, ma fille unique, mon enfant bien-aimée!

—Après le cauchemar, quel beau songe!

—Crois-tu que maître Bournier ne voit en notre aventure rien de surnaturel! Il soutient que la vie, en son infinie variété, offre plus de cas extraordinaires et même invraisemblables que n'en imaginèrent jamais nos plus ingénieux romanciers. Une veuve millionnaire que des héritiers veulent faire passer pour folle, une enfant riche qu'on enlève et séquestre afin de se faire donner quittance d'argent volé, cela, paraît-il, se produit couramment, chaque jour, en tous pays.

—Moi, je crois au miracle! dit la jeune fille. Nous avons souffert. Dieu a eu pitié de nous. D'un seul coup, il a anéanti, longuement et patiemment calculée, l'oeuvre perfide de cette femme. Si astucieuse qu'elle fût, Mme Sonnel ne pouvait prévoir que la romancière dont j'étais secrétaire m'amènerait ici; qu'à l'heure même de ma pire détresse, votre neveu m'ouvriait votre demeure et que, à première rencontre, vous me verriez baiser mes médailles d'or. Tout est providentiel.

Il y eut un moment de silence recueilli. Puis Albine demanda:

—Et M. de Saint-Preuil?

—Ne dis plus monsieur, Albine. Saint-Preuil est ton cousin. Appelle-le Lionel.

—Eh bien, maintenant que je sais votre secret, Lionel va-t-il le savoir?

Calme jusqu'alors, le visage de la châtelaine trahit quelque inquiétude.

—Je veux lui annoncer cette grande nouvelle moi-même.

—Par lettre?

—Non... D'abord parce que, partant en voyage, il ne m'a laissé aucune adresse. Il devait passer dix jours à Venise. Y est-il encore? Je ne le pense pas. Ensuite une autre raison qui me retient d'écrire, c'est qu'il pourrait communiquer ma lettre à Laure. Les commentaires méchants de Mme d'Herville indisposeraient très fâcheusement Lionel contre moi...

—Contre nous.

—Je préfère lui dire tout cela moi-même, dès son retour.

—Quand reviendra-t-il?

—J'espère qu'il ne tardera pas. Plus que partout ailleurs, il se plaît à Boismont. Il ressentira bientôt la nostalgie du Manoir. Aussi aura-t-il une déception en apprenant que le domaine ne sera pas à lui.

—Pas à lui! Et pourquoi?

—Boismont me vient de ton père. Ce qui nous appartient, t'appartiendra... n'as-tu pas entendu maître Bournier t'affirmer: «Les droits sont incontestables... Pas besoin de testament.» Tu es notre fille unique; je t'ai fait émanciper; tu auras tout. Te déposséder de quoi que ce soit serait une affreuse injustice. Sans qu'il y eût de ta faute, tu n'es que trop souffert.

Albine devint pensive, même un peu triste. Mme Verlier lui demanda tendrement:

—N'aimes-tu plus le parc aux oiseaux bleus et le château du bonheur?

—Oh! si... passionnément. Mais dans cette joie merveilleuse d'y vivre auprès de vous, j'éprouve un vrai chagrin à cette pensée que je suis heureuse au détriment de quelqu'un... de quelqu'un que je voudrais savoir aussi heureux que moi! Après vous, ma douce petite inaman, c'est mon cousin que j'aime le plus. Et ce que vous me donnez, il me semble... que je le lui prends!

—Scrupule exagéré, mignonne. Lionel n'est pas pauvre. Il a passé sa jeunesse au Manoir et je me suis chargée de ses moindres dépenses. Depuis quinze ou seize ans, son notaire qui n'est pas maître Bournier, a certainement accumulé et doublé ses revenus. Mme d'Herville doit le savoir mieux que moi!

Dans une effusion où se révélait pourtant une fœcière appréhension, Albine reprit en affectant de plaisanter:

—Alors, petite maman, vous pensez que mon cousin ne m'en voudra pas trop... d'être retrouvée?

La châtelaine comprit d'autant mieux cette crainte qu'elle la partageait. Elle regretta que leur entretien, d'abord rempli de mutuelle félicité, s'achevât en telle mélancolie. Elle eût souhaité ne

troubler Albine d'aucune alarme, surtout au premier jour.

—J'espère, dit-elle lentement et non sans hésiter, oui, j'espère que Lionel nous aime assez l'une et l'autre pour...

Elle n'acheva pas: une fatigue lui venait d'avoir ressenti et raconté tant de choses! D'autre part, les sentiments de Saint-Preuil depuis la venue d'Albine demeuraient incertains, complexes, souvent contradictoires. En dépit de son désir de rassurer sa fille, la mère jugea qu'il était de son devoir de dire la vérité. Et quand Albine répéta sa question ingénue:

—Mon cousin ne m'en voudra-t-il pas d'être retrouvée?

Mme Verlier avoua, soucieuse mais franche:

—Je n'en sais rien.

CHAPITRE XI

L'AUTRE ALBINE

Pendant ses longues années de maladie et de tourment, afin de ne pas alarmer Lionel, très jeune, et ses serviteurs, très dévoués, Mme Verlier avait appris à garder un visage calme en dépit de profondes et violentes émotions. Et quelles émotions profondes et violentes venaient de lui causer la visite du notaire et des témoins, ce règlement d'affaires, les aveux répétés de Mme Sonnel, puis, le soir même, la révélation du secret à sa fille!

Le pressentiment, qui lui faisait hâter explications et formalités, ne la trompait pas.

Le lendemain de cette décisive journée, la pauvre fée eut beaucoup de fièvre et d'oppression. Albine ne la quitta pas. Le docteur fut appelé. Après consultation, Gaubert écrivit son ordonnance et y ajouta ses recommandations, la mine préoccupée et le sourcil froncé.

Au bout de trois jours, contre toute prévision médicale, un mieux se déclara. La tendresse de la fille avait donné un semblant de vie à ce pauvre cœur de mère, usé par la douleur. Dès qu'elle se sentit un peu de force, Mme Verlier conduisit Albine dans la crypte où reposait son père. La jeune fille connaissait la chapelle. Chaque dimanche matin, le curé du village y venait dire une messe basse. Mais elle n'avait jamais pénétré dans le caveau où se trouvaient les tombes familiales.

Orné avec goût, éclairé jour et nuit par une lampe de clarté opaline et discrète, cet asile de silence incitait au recueillement et à la prière, mais ne frappait l'imagination d'aucune impression lugubre.

—A* place est là, près de mon cher mari ! murmura Mme Verlier. Toi aussi tu reposeras là... et peut-être Lionel.

Après leur pieuse méditation, les deux femmes sortirent par la petite porte ouverte sur la terrasse, entre les deux escaliers qui, en fer à cheval, aboutissaient au porche de la chapelle.

A partir de ce jour, Albine prit l'habitude d'aller de temps à autre s'agenouiller dans la crypte. Elle en revenait pensive, mais non triste. La châtelaine, d'ailleurs, ne négligeait aucune occasion de distraire sa fille.

Ce furent quelques semaines de pleine félicité qui ne troublèrent pas, venues de Naples, puis de Palerme, les lettres de Saint-Preuil.

Selon sa coutume, ennemi de toute contrainte, le jeune homme ne donnait aucune adresse et, voyageant sans autre but que de satisfaire curiosités et caprices quotidiens, il n'indiquait aucun itinéraire. Il ignorait ce qui se passait à Boismont, parlait de ses regrets et de son ennui, mais ne se préoccupait aucunement de sa tante Marie, car «il savait la châtelaine entourée de soins et d'affection». Somme toute, il se montrait aussi affectueux que Mme Verlier le pouvait désirer. Albine n'était pas oubliée: il y avait pour elle, en post-scriptum, plusieurs lignes aimables.

La châtelaine se trouva assez bien pour faire quelques promenades en auto, soit dans le parc, soit à travers les herbages, soit dans les réserves et dans la forêt. Albine y prenait autant de plaisir que sa mère. Dans ces causeries intimes dont ni l'une ni l'autre ne se lassaient jamais, la bonne fée saisisait l'occasion d'initier Albine, à présent émancipée, à la gestion du domaine. Elle lui parlait baux, exploitation, élevage, amendement des terres; elle la mettait au courant de l'état de sa fortune, mais avec précaution, pour que la jeune fille n'en ressentît aucune griserie de vanité. Seize ans de souffrance silencieuse et vaillante avaient, bien avant l'âge de la raison, immunisé la petite Verlier, contre les présomptions que donnent trop souvent le luxe et la richesse.

Toutes deux vivaient en si parfait accord que la châtelaine soupira dans une de ces promenades.

—Je ne puis comparer mon existence actuelle qu'à celle des deux dernières années vécues près de ton pauvre papa. Lui seul manque à notre bonheur! J'ai les mêmes illusions, la même sérénité intime. Près de toi, ô mon bel oiseau bleu, tout m'est et me sera doux... même la mort!

A cette sombre pensée, les yeux d'Albine se remplirent de larmes. La châtelaine l'embrassa, puis murmura avec son sourire tendre:

—Il ne faut pas que cette idée de mort t'affole, chère enfant. Dieu nous a réunies. C'est

tant de joie surhumaine sur cette terre qu'il faut bien en garder pour le ciel. Il y a seulement quelques mois je n'aurais emporté dans l'au-delà que des souvenirs cruels. J'en ai d'exquis maintenant. Comment regretter de mourir en ce moment? Je mourrais tellement heureuse... près de toi.

—Je ne veux pas être séparée de vous, je ne veux pas vous quitter! sanglotait la pauvre. Si vous mourez, je veux mourir aussi.

—Tu n'as pas accompli ta destinée, ma chérie. Ton enfance si précieuse t'a fait peur de la vie. La jeunesse a des joies que tu dois connaître...

—J'ai eu assez de joies, puisque je vous ai rencontrée. Je n'aimerai jamais personne comme je vous aime, personne ne m'aimera comme vous m'aimez!

—J'espère que si. Pour toi la vie commence. Elle est finie pour moi, Dieu me le fait comprendre à chaque battement de mon cœur. J'avais mission ce te retrouver. La Providence aidant, ma tâche est achevée. Je te laisse aussi libre de ton sort, aussi préservée de soucis matériels que peut l'être une créature de ce monde. Dieu préservera ton âme! Ici-bas Bournier veillera sur toi. Moi je veillerai là-haut. Il y a si longtemps que ton pauvre papa m'attend! C'est son tour de m'avoir et je dois le rejoindre.

Mme Verlier disait ces choses tristes sans autre tristesse que de voir pleurer Albine. Elle s'efforçait de mettre, dans la douce intonation de sa voix, les consolations humaines qu'elle ne pouvait formuler dans des paroles sincères. Il lui en coûtait infiniment de provoquer les larmes de son enfant, mais elle jugeait nécessaire de la préparer à cette séparation. La malade la sentait prochaine. Elle avait trop souffert des désespoirs en coup de foudre qui affolent l'âme de surprise et de révolte, pour ne pas tenter d'amener Albine à une douleur croyante et résignée...

Après ces confidences qu'elle jugeait moralement utiles, la châtelaine paraissait oublier, parfois même oubliait, ses funèbres prévisions. Promptement elle parlait d'autre chose. Elle essayait, non pas d'effacer, ni même d'atténuer les impressions qu'en recevait Albine, mais elle ne voulait pas que ces idées de mort devinssent une obsession dans une âme si jeune et si longtemps fermée à la gaieté.

Les diversions ne manquaient pas. Les jeux, les exercices de sport, auxquels se livrait la jeune fille, reprirent sous la surveillance de Pascal. Et presque chaque jour Mme Verlier s'ingéniait en distractions et en plaisirs imprévus.

Ainsi Mme Verlier, un jour, ouvrait son ba-

—Choisis!

—La jeune fille hésitait, intimidée, ayant peur de désigner des pierres trop précieuses. Alors la bonne fée conseillait discrètement. Après les bagues, ce furent, dans leurs écrins, les diamants, les perles, les autres joyaux. Albine acceptait par seule crainte de voir sa mère fâchée de ses refus. Mais la hâte fébrile, qui poussait la châtelaine à se défaire de ses parures, ne rappelait que trop de cruels pressentiments. Dissimulant les larmes qui lui venaient aux yeux, Albine prenait souvent le bijou offert, collier ou broche. En adroite façon de détourner le présent, elle le passait au cou ou l'agrafait au corsage de sa mère, prétextant :

—Laissez-moi faire, ma douce maman. Sur vous, je peux l'admirer ! Sur moi, je ne le vois pas...

D'autres jours, c'étaient des cadeaux d'éventails anciens, de miniatures, de bibelots rares. Jamais, dans ses logis étroits et sombres sur la cour, la petite fille délaissée, pâle et muette, n'aurait imaginé, dans sa désolation, qu'un château, même immense, pût contenir tant de commodes, les commodes tant de tiroirs, les tiroirs tant d'objets merveilleux !

Les causeries restaient le plus grand des plaisirs, quand la malade était forcée de garder la chambre. Portes ouvertes du lit monumental à l'étroite couchette blanche, les deux inséparables, avant de s'endormir ou à peine réveillées, s'entretenaient sans fin. Mais, pour que sa mère n'eût pas la peine d'élever la voix, Albine se couchait tard le soir, puis se levait de bonne heure. Et elle venait s'asseoir près du lit de la malade.

Un matin où Gaubert lui avait formellement prescrit de garder le lit, Mme Verlier demanda :

—Ne crois-tu pas le moment venu d'apprendre officiellement aux domestiques que j'ai retrouvé ma fille, qu'elle est de retour à Boismont et que Mlle Albine Verlier, c'est toi ?

—Tous s'en doutent, chère maman ; tous me traitent en vraie petite châtelaine. Pleins d'égards dès ma venue, ils sont, depuis la visite du notaire, encore plus complaisants, plus respectueux pour moi. Je crois avoir été, en ce fameux après-midi du mystère dévoilé, la seule à ne pas deviner ce que venait faire maître Bournier. En ce cas, à quoi bon une déclaration officielle ou autre ? A Boismont, gens et choses sont si bien tels qu'ils sont. Pourquoi y rien changer ?

—Ce serait plus correct. Ta situation en sera mieux définie, plus nette.

—Cela me semble bien inutile. Cette solennité n'embarrassera sans doute aucun de vos braves serviteurs ; mais elle me causera, à moi, une gêne extrême.

Mme Verlier regarda sa fille comme souvent les malades savent regarder, profondément, jusqu'au fond de l'âme.

—N'as-tu pas d'autre raison ?

Et, franche, Albine répondit spontanément, non sans rougir :

—J'ai une autre raison. Mon cousin Lionel ne sait encore rien. Ne serait-il pas humilié d'être averti le dernier ?

—Que n'est-il là ? Je lui aurais tout dit...

Elles soupirèrent ensemble. Mais, tandis que la jeune fille, rêveuse, se taisait, Mme Verlier reprit :

—Au moins à Pascal et à Catherine, si fidèles, si prompts à partager mes peines, je ne veux pas davantage tarder à confier ma joie. Et, dans ce but, rien d'officiel, ni de cérémonieux n'effarouchera ta modestie, ma chérie. Rassure-toi. Il me vient une idée qui nous distraira. Te souviens-tu de cet antique mannequin, de cette grande poupée de cire que, selon la mode d'alors, notre coquette aïeule avait fait faire à sa parfaite ressemblance ?

—Si je m'en souviens, je crois bien ! Vous m'avez fait faire, pareille à la toilette de cette belle poupée, une robe blanche à broderie d'argent, ma première robe de soie !

—Eh bien, monte me chercher cette figure de cire dans mon musée de souvenirs. La porte en est ouverte. Tu sais où c'est ?

—Au second étage, près de la lingerie.

—C'est cela. Descends-moi le mannequin.

—Je crois deviner votre projet...

—N'en dis rien. Va vite, sans qu'on te voie !

Peu après, Albine redescendit, portant avec soin et précaution, le précieux mannequin dans ses bras. Elle assit cette grand'maman Albine à contre-jour, dans un fauteuil, au pied du lit. La petite Verlier défripa la jupe blanche et prêta à son aïeule une attitude aussi naturelle que possible.

—Maintenant, dit Mme Verlier, va dans ta chambre mets la robe semblable à celle de la poupée et asseois-toi dans ta bergère, sans bouger. Dès que tu seras prête, préviens-moi. Je sonnerai Catherine.

Au bout de dix minutes, par la porte entr'ouverte, Albine avertit la châtelaine :

—Voilà, maman, je suis prête, vous pouvez sonner.

Catherine parut. Dès le seuil, elle souhaita le bonjour à madame et à Mlle Albine.

Mme Verlier répondit au salut ; puis, affectant l'étonnement, elle demanda :

—Où voyez-vous Mlle Albine, ma bonne Catherine ?

La brave femme, écarquillant les yeux et désignant la poupée, s'écria :

—Je n'ai pourtant pas *la berlue*, madame. Tout comme je vous vois, je vois Mademoiselle, assise au pied de votre lit.

—Vous vous trompez, ma bonne, dit la châtelaine avec le plus grand sérieux. Albine est dans sa chambre. Allez la prévenir...

—Mais elle est là, madame, elle vous entend ! insistait Catherine effarée, se demandant si la pauvre malade, en dépit de sa mine paisible, n'avait pas le délire.

—Vous rêvez éveillée, Catherine ! Je veux parler à Mlle Albine, ouvrez la porte de sa chambre et avertissez-la.

Une seconde, la vieille femme de chambre demeura hurie, immobile, ne pouvant, dans sa stupeur, que grommeler :

—Par exemple... Ça c'est fort...

Puis, par habitude invétérée, elle obéit, ouvrit la porte.

Clouée de saisissement sur le seuil, elle eut un cri qu'assourdit une peur superstitieuse :

—Doux Jésus ! Mlle Albine est en même temps chez elle et chez Madame... Mlle Albine est double !

Après avoir précipitamment fait le signe de croix, Catherine se voila la face comme devant une diablerie.

Ce qui fut double, ce fut l'éclat de rire de la jeune fille et de Mme Verlier. Celle-ci rappela la servante et lui montra du doigt le mannequin :

—Cette Albine-ci a plus de cent ans, ma bonne Catherine. Ne reconnaissez-vous pas ma jolie et pourtant très vénérable aïeule maternelle, en cire et en osier ?

—C'est pourtant vrai ! Que je suis sotte, mon Dieu ! Mais de plus fins que moi y seraient pris, car voilà bien, tout craché, le portrait de Mademoiselle !

Et, rassurée, puis s'esclaffant après coup, Catherine apprécia :

—Pour une farce, c'est une fameuse farce ! Si Madame le permet, on va la faire à Pascal. Je parie bien qu'il y sera attrapé comme moi.

Et, mandé, soumis à même épreuve, Pascal, peur et superstition exceptées, fut dupe, ni plus ni moins que sa femme.

—Ai-je besoin à présent, dit Mme Verlier avec émotion, de vous annoncer que j'ai retrouvé ma fille, ma pauvre Albine tant aimée et si longtemps pleurée !

—On s'en doutait un peu, avoua Pascal, depuis la venue de ces messieurs en noir et de cette dame en gris. Si maître Bournier était notaire à manquer de preuves, Madame n'aurait qu'à met-

tre à côté de Mademoiselle le mannequin de famille. Cette ressemblance-là vaut tous les témoignages !

—Ressemblance frappante, intervint Catherine.

—Irrécusable ! appuya le garde, assez fier de se servir d'un terme quasi technique.

—Catherine, avec le respect qui lui est dû, vous remonterez au musée cette figure de cire, dit Mme Verlier, encore amusée de l'incident.

Puis, avant de congédier le garde et sa femme, elle ajouta :

—Je n'ai pas voulu que ma joie restât un secret pour vous, mes braves amis. Mais, jusqu'au retour de M. Lionel, n'en parlez pas trop haut. Mlle Verlier ne veut pas que son cousin soit informé le dernier de la bonne nouvelle !

CHAPITRE XII

LA BONNE FÉE S'ENVOLE

Ce fut le dernier jour d'accalmie.

Bientôt il n'y eut plus aucune heure de joie au Manoir. L'état de la châtelaine s'aggrava subitement. Plus fréquentes, les visites du docteur, de Bournier, du curé, entretenaient l'inquiétude. Pour faire revenir Lionel, des lettres puis des dépêches furent envoyées à des adresses malheureusement vagues et souvent périmées. Sans le dire à Mme Verlier, au hasard, Gaubert fit télégraphier aux consulats de France, à Naples, à Palerme, au Caire, avec prière instante de faire suivre.

Aucune réponse.

La malade était seule à ne pas s'alarmer. Conscience du danger, de son lit qu'elle ne quittait plus, elle commandait, dirigeait, prévoyait tout avec une admirable sérénité.

Un soir, le docteur et le prêtre partis, les domestiques retirés dans leurs chambres, Albine veillait, assise au chevet du lit. Après quelques heures de fièvre et d'oppression, la malade retrouva son calme et respira plus librement. Sa main brûlante chercha la main fraîche de la jeune fille et elle la prit dans une caresse. Des lèvres, des yeux, Mme Verlier sourit. Puis elle murmura d'une voix plus faible, mais plus douce, plus tendre que jamais :

—Comme je t'aime ô bel oiseau bleu, et comme je te remercie de l'immense bonheur que tu as su me donner ! Des semaines pareilles à celles que je viens de vivre sont des rêves et des souvenirs d'enchantement pour mon sommeil d'éternité !

La petite Verlier n'osait répondre. Elle avait peur de provoquer des paroles qui émotionneraient et fatigueraient la malade ; elle avait peur aussi, en sa réponse, de trahir sa détresse et de laisser échapper moins de mots que de sanglots.

—Ne te fais pas scrupule de causer, ma chérie. Je ne souffre pas. En ce moment, parler ne me coûte aucun effort. Si tu savais combien je me sens heureuse, tu ne t'attristerais pas!

Prostrée de douleur, Albine était incapable de rien exprimer, sinon par des larmes. Elle se pencha et baisa longuement les doigts de sa mère.

—Je ne désirais plus qu'une chose, soupira la châtelaine, c'était revoir Lionel. J'aurais tant souhaité lui parler, mettre ta main dans la sienne... avant de mourir!

Puis elle ajouta dans sa pieuse résignation:

—Ce doit être mieux ainsi, puisque Dieu ne l'a pas ramené!

La châtelaine se recueillit quelques instants. Hantée de la même pensée, elle reprit:

—Je ne pouvais, sans criante injustice, te dépouiller de Boismont. C'est la maison de ton père, la maison de tes aïeux. Lionel en aura probablement une déception... Adoucis-lui ce regret, mignonne. Sois indulgente et bonne pour lui en souvenir de moi.

—Je vous le promets du plus profond de mon cœur, ma petite maman chérie. Mais cette promesse, nous la tiendrons ensemble. Vous allez vite guérir; vous serez là pour me guider et me conseiller.

La malade secoua la tête lentement, d'un air de doute.

—Même si je ne suis plus là, Albine, essaie de lui faire comprendre et respecter mes suprêmes volontés. Tâche qu'il garde de moi un affectueux souvenir. Je suis sûre que tu y parviendras. Pour cela, ton cœur t'inspirera le moyen le plus sage et le meilleur... S'il est écrit là-haut que, selon mon désir, vous devez vous aimer, je ne suis pas en peine: Dieu s'y prendra mieux que moi pour vous unir!

Quoique éperdument angoissée, Albine recueillait les moindres paroles de sa mère avec une telle ferveur qu'elle ne devait plus les oublier jamais. Il y eut un nouveau silence, puis la malade poursuivit:

—Je te sens, chère petite âme, tellement pénétrée de mes idées et de mes sentiments, que je n'ai rien d'autre à te recommander. Ce que j'aurais fait, tu le feras. Maintenant que j'ai tout dit, mon bel ange gardien, retourne en ton nid blanc afin de te reposer, embrasse-moi fort, bien fort... et laisse-moi dormir.

Albine s'efforçait vainement de maîtriser son désespoir. Comme dans leur première étreinte, près de l'étang, il y eut beaucoup de larmes, dans leur dernier adieu.

Quoique d'un souffle presque éteint, la châtelaine eut encore la force de murmurer:

—Si tu pouvais lire en mon âme pleine d'espoir et de foi, enfant chérie, loin de pleurer, tu serais consolée!

Cette maman si douce se détacha de l'embrasement de sa fille, se retourna un peu et ferma les yeux comme pour sommeiller.

Pour ne pas la contrarier et ne pas l'inquiéter, Albine alla jusqu'à sa chambre. Au bout de quelques minutes, la jeune fille revint sans bruit vers le lit, sur la pointe des pieds. Elle espérait retrouver la malade endormie.

Aucune respiration ne remuait plus les lèvres de la châtelaine. Elle venait de mourir doucement, sans souffrance. Dans ses doigts glacés, mais joints pour une dernière prière, elle tenait, comme sa fille faisait dans ses détresses d'enfant, les petites médailles de sainte Anne et de la Vierge pressées contre sa bouche encore souriante. Son âme venait de s'envoler dans ce baiser suprême...

Les domestiques appelés, Albine, devant le lit de sa mère, était maintenant retombée à genoux, abattue, sans force... même pour pleurer...

Si la pauvre enfant n'avait pas été pieuse, cette perte l'eût rendue folle. Dans les jours qui suivirent, Mlle Verlier se rappela les avertissements par lesquels sa mère l'avait sagement, presque insensiblement, préparée à l'idée de cette mort. Prévu, hélas! le malheur ne causa à la jeune fille ni révolte, ni crise de démence. Croyante et résignée, la petite châtelaine n'en éprouvait pas moins une douleur profonde, inoubliable.

A la mort, Albine voulut rendre elle-même les derniers soins. Les doigts glacés de Mme Verlier gardèrent les bagues données par son mari; les médailles de la Vierge et de sainte Anne restèrent contre ce cœur si tendre qui ne battait plus. Et l'orpheline demeura longtemps en contemplation devant sa chère petite maman, retrouvée si tardivement et pour si peu de temps! Les traits de la châtelaine n'étaient nullement décomposés. La trace de souffrance, qui les avaient vieillis et convulsés pendant la vie, s'effaça dans la mort. Plus de rides. Et, dans cette pâleur de marbre, une beauté plus jeune reparaisait, empreinte d'une telle sérénité qu'Albine ne pouvait en détacher ses yeux.

Pascal et Catherine, eux, croyaient revoir la figure de cire du Musée des souvenirs.

Après le baiser d'adieu, Mlle Verlier aidée des deux fidèles serviteurs, ensevelit parmi les fleurs, pour l'éternel repos, la souriante et douce Dame du parc aux oiseaux bleus.

Dans la chapelle, ce furent des funérailles très simples, sans autres assistants que maître Bournier, le docteur, les bonnes gens du village, des fermes et du manoir.

Parmi eux, ceux qui ne connaissaient pas encore la demoiselle, saluèrent l'orpheline avec un respect nuancé d'étonnement à voir combien, même sous ses longs voiles noirs, elle ressemblait à la dame de Boismont. Puis la châtelaine fut descendue dans la crypte et placée auprès du châtelain. Là, dans l'ombre souterraine étoilée de cierges, Albine resta la dernière à prier...

CHAPITRE XIII

LA DEMOISELLE DU MANOIR

Quoique mise au courant du train de la maison et de la gérance du domaine, Mlle Verlier, dans le premier mois de son deuil, eut fort à faire. Jeune, active, sérieuse et résolue, elle parvint partout à maintenir l'ordre et s'acquitta promptement de ses tâches diverses.

Elle sentait autour d'elle des dévouements et mêmes des amitiés très humbles. Aussi eut-elle à coeur de rassurer les serviteurs du manoir sur leur avenir; aucun ne serait congédié. Les conseils de Bournier lui furent d'un grand secours.

Toutefois le travail, si appliqué qu'il fût, ne trompait pas son chagrin.

Le soir, dans l'immense et silencieuse demeure, à travers ces salons déserts, elle souffrait affreusement de se sentir seule. Alors elle remontait dans la chambre de sa mère ou dans sa chambre. Malgré la triste certitude de n'y plus jamais entendre la voix aimée, la petite châtelaine avait l'illusion d'une douce présence. Elle se souvenait des causeries intimes; elle voyait et touchait les objets familiers; elle évoquait les joies envolées et se rappelait les recommandations de sa mère.

Ces recommandations n'ayant trait qu'à Lionel, elle songeait de plus en plus à son cousin. Ce qu'elle ne pouvait plus confier à la morte, elle aurait voulu le dire à l'unique parent qui lui restait. Dans sa détresse d'oiseau perdu qui cherche à retrouver son nid, Albine se rattachait forcément au souvenir de Saint-Preuil et mettait son espoir en lui.

A qui vouer l'affection ressentie pour la châtelaine, sinon à celui qui lui avait ouvert le parc aux oiseaux bleus?

Mais où pouvait-il être? Reviendrait-il jamais? Et, s'il revenait un jour, la tante Marie n'étant plus là, consentirait-il à demeurer à Boismont?

Que de questions angoissantes, jusqu'alors insolubles et dont dépendait cependant, sinon l'avenir matériel, du moins l'avenir sentimental de la jeune fille!

Questionné, maître Bournier, qui n'était pas le notaire de Lionel, n'avait pu fournir aucun ren-

seignement concernant le jeune homme. Documenté à fond sur les baux des tenanciers, le rendement du domaine les titres et les valeurs en portefeuille, le vieil ami des Verlier ne savait même pas si le beau neveu avait quitté le Caire pour la Grèce ou la Syrie. Il avait même lieu de croire qu'aucune lettre ou dépêche n'avait atteint ce voyageur fantasque.

Les jours passaient. En ses rares loisirs, Albine en était réduite aux conjectures, aux rêves. Penser à sa mère l'amenait naturellement à penser à son cousin. Il se trouvait mêlé à ses évocations de retour au foyer familial. Elle croyait revoir le jeune châtelain à cheval, parmi les bruyères fleuries, surgissant de l'ombre de la charmille dans un rayon de soleil. Qu'il était souriant, affable et beau ce jour-là! Et de quelles paroles et de quel geste spontanés ce prince charmant lui avait ouvert les jardins enchantés! N'était-ce pas lui aussi qui, la délivrant du courroux de la dame rousse, l'avait amenée au palais de la bonne fée?

Dans sa tristesse même, Mlle Verlier pouvait songer sans remords à ce premier pressentiment de bonheur, puisque ce bonheur était le bonheur permis, le bonheur souhaité pour sa fille par la douce maman. Quelquefois, brusquement, dans ses rêveries solitaires, le coeur d'Albine se serrait à l'idée que son retour au foyer avait dépossédé celui qui, après la châtelaine, elle aimait le plus au monde. Mais comment, sans renier une naissance dont elle était chaque jour plus fière et plus reconnaissante, aurait-elle pu enfreindre les volontés de sa mère.

—Pourvu, se disait Albine, que mon cousin, au retour, ne ressente ni le dépit, ni la déception qu'appréhendait sa tante Marie!

Et, d'avance, la jeune fille se traçait un plan de conduite:

—Ainsi que je l'ai promis, je ferai l'impossible pour que mon cousin ne s'aperçoive pas que Boismont n'est plus à lui. Je ne risquerai allusion à mes droits que si j'y suis forcée. Je m'effacerai. Il parlera en maître et commandera à sa guise. Je le laisserai reprendre ses habitudes. Le charme et l'attrait du manoir et de la forêt le ressaisiront, puis le retiendront peut-être par mille liens invisibles. Alors il n'aura plus envie de quitter sa demeure de prédilection. Je lui avouerai discrètement, affecuteusement, la volonté de sa tante; je lui demanderai de vivre à Boismont comme chez lui. Puisqu'il est généreux, il comprendra; peut-être sera-t-il ému et attendri. Mais, avant, il faudrait que Lionel fût de retour... Or il ne revient pas!

Secouant ses vaines songeries, Albine retournait alors dans la bibliothèque, se replongeait dans ses lettres, ses dossiers et ses livres de comptes.

Un matin, où la petite châtelaine, grave et très appliquée, chiffrait consciencieusement, Pascal entra dans la pièce en coup de vent. Dans son effarement, il avait oublié de frapper à la porte.

—M. Lionel vient d'arriver, mademoiselle!

Albine eut un sursaut d'étonnement. Elle observa, très émue:

—Je n'ai entendu aucun roulement d'auto.

M. Lionel est venu dans une limousine de louage. Pressé de retourner, le chauffeur s'est arrêté à la grille. Il a débarqué les bagages dans la loge du concierge au bout de l'avenue. Avec le break de service, Etienne est allé chercher malles, valises et paniers. Pendant ce temps, monsieur, à travers les pelouses, est venu à pied jusqu'au manoir. Je me trouvais au premier, sur le palier, quand je l'ai vu monter l'escalier. Pensez si j'ai été saisi!

—Je le conçois. Quelle idée de ne pas avertir! Je l'aurais envoyé chercher et j'aurais fait préparer son appartement.

—M. Lionel m'a ordonné de l'accompagner. J'ai vivement enlevé les housses; j'ai ouvert les fenêtres de sa chambre et de son cabinet. Notre voyageur semble content de se retrouver ici.

—Il va bien? Il ne paraît pas trop triste? Il n'a pas changé?

—Non.

—Vous avez causé avec lui, Pascal?

—Un peu. Il m'a dit qu'il rapportait, en caisses un tas d'objets rares et curieux achetés en Tunisie, en Egypte, en Syrie. Il projette d'en décorer son appartement d'abord, puis le billard et le fumoir.

—Cela n'a pas d'importance, Pascal. Vous a-t-il parlé de sa tante Marie?

—Oui. Arrivé à Beyrouth, il a appris coup sur coup la maladie, puis la mort de Madame, par deux courtes dépêches. Il ne sait absolument rien d'autre.

—Il n'a pas vu maître Bournier?

—Ni maître Bournier, ni son notaire, ni personne. Il n'a fait que traverser Paris d'une gare à l'autre, tant il était pressé de se trouver *chez lui*! Je répète ses propres paroles à Mademoiselle: —«Vous resterez à mon service, Pascal, ainsi que Catherine, Gustave et les autres», m'a-t-il dit. Il décide comme si... ça ne dépendait que de lui!

Pâle et préoccupée, Albine écoutait la garde avec une attention poignante. Elle reprit fébrilement:

—Vous croyez que M. de Saint-Preuil ignore

que je suis Mlle Verlier et que j'ai hérité de ma mère?

—Je suis certain qu'il l'ignore. Il est convaincu que le domaine lui appartient. C'est une conviction depuis si longtemps ancrée dans son esprit qu'il ne peut imaginer le contraire. J'ai essayé de lui insinuer que Madame avait bien pu, par testament, favoriser ceux qu'elle aimait... Il ne m'a pas laissé achever. Dans un haussement d'épaules et avec impatience, il s'est écrié: «—Ne débitez pas de pareilles bourdes, Pascal! Ma tante n'avait pas d'enfants. Si elle m'avait déshérité de quoi que ce soit, elle ne serait plus, dans mon souvenir, la femme chérie et vénérée entre toutes... Je lui pardonnerais difficilement.»

Albine devint plus pâle et sa voix s'altéra:

—C'est un état d'esprit réellement désolant, constata-t-elle. Combien l'aveu de la vérité va me devenir difficile et dangereux! D'autre part, prolonger une situation si fautive, c'est se mettre à la merci de l'indiscrétion du premier venu. Il faut que, sans retard, je parle à M. de Saint-Preuil...

—Vous ne pouvez le voir en ce moment, mademoiselle. Il est allé dans la crypte, au tombeau de Madame. Sa première visite est pour elle.

—Dites-moi donc cela! s'exclama la jeune fille, dans un soupir de soulagement. J'y vois la preuve que M. Lionel garde une affection fidèle à sa tante Marie.

—Si je me permettais de donner mon avis...

—Donnez-le, mon bon Pascal.

—Je conseillerais à Mademoiselle, loin de rien précipiter, d'agir plutôt en *douce*. Les autres domestiques ne sont pas moins discrets que Catherine et moi. La nouvelle que le domaine n'est pas à lui ne manquerait pas de stupéfier et de bouleverser notre jeune maître. Avec le caractère entier que je lui connais, dans le premier instant de dépit et de colère, il serait capable d'en avoir un coup de sang... ou de partir brusquement dans un accès de rage. Et parti, M. Lionel estimera, car il a de l'amour-propre, que son retour passerait pour une faiblesse, une humiliation. Ce serait la rupture que Madame a redoutée.

Albine tressaillit. Le garde venait d'exprimer la pire de ses craintes.

—Voilà ce que je veux éviter! reprit-elle, d'une voix anxieuse. Laissez-moi seule, Pascal: j'ai besoin de réfléchir. Je me sens profondément troublée. Veuillez attendre M. Lionel à la sortie de la crypte. Vous le prierez de me rejoindre ici.

Fidèlement exposée par Pascal, la mentalité du beau cousin ne pouvait qu'alarmer Albine davantage. Ce retour inopiné lui ôtait son sang-froid, l'empêchait de rassembler ses idées et de

prendre une décision. Deux préoccupations s'imposèrent pourtant, dominantes :

—Je ne veux pas, pensait-elle, altérer ou atténuer en rien le respectueux souvenir, le culte de gratitude et de tendresse que Saint-Preuil a conservés pour ma mère. Je ne veux pas non plus qu'il quitte Boismont. La prévision de Pascal n'est que trop vraisemblable. S'il s'éloigne, son orgueil l'empêchera de revenir. Je perdrai le seul être au monde qui me rattache au passé, à ma famille, à ma chère maman. Mon devoir est de subordonner ma révélation à ces deux conditions...

Et déjà le garde reparaisait dans la bibliothèque.

—Je me suis acquitté de la commission. M. Lionel a paru surpris. Il m'a répondu sèchement : «—Je préfère recevoir Mlle Sonnel dans mon cabinet. Dites-lui de monter! »

Et le brave homme, encore suffoqué, ajouta :

—Ce n'est pourtant pas à Mademoiselle d'obéir!

A entendre ce nom de *Sonnel*, qu'on ne prononçait plus au manoir et qui lui évoquait tant de souvenirs pénibles, Albine eut l'impression que l'entrevue s'annonçait mal.

Cependant elle se leva :

—Il ne m'en coûte aucunement de céder à M. Lionel. Je me rends chez lui, Pascal. Jusqu'à nouvel ordre, recommandez à vos camarades de demeurer discrets.

A la porte de Saint-Preuil, Mlle Verlier frappa deux petits coups, alors que son cœur battait à grands coups dans sa poitrine. Le jeune homme vint ouvrir.

La pauvre petite châtelaine était si émue, si troublée, si attendrie de revoir son cousin, qu'elle eut la sensation de redevenir soudain la timide enfant perdue du premier jour, la pauvre oiselette sans nid, la triste abandonnée que la bonne fée avait recueillie, réchauffée, consolée de caresses et de baisers. Mais la bonne fée,—hélas!— n'était plus là.

Les joues aussi blanches, aussi froides que la neige, l'orpheline s'était arrêtée sur le seuil, sans force pour avancer ou reculer. De son côté, hésitant, en proie aux sentiments violents et contradictoires qu'il éprouvait très souvent devant elle, Lionel, immobile, la contempla une seconde en silence. La jeune fille était si touchante, si belle dans ses voiles de crêpe, qu'il fut à son tour pris d'une indicible émotion. La porte refermée, il saisit les deux mains d'Albine, l'attira dans la pièce et la fit asseoir dans un fauteuil, auprès de sa table.

—Comme vous êtes pâle et changée, ma pauvre

petite! On croirait que la douleur vous a faite plus femme, tout à coup...

A ces paroles, meilleures que celles qu'elle attendait, Mlle Verlier ne put retenir ses larmes. Et elle pleura encore davantage quand elle dut raconter la maladie et les derniers moments de la châtelaine. Lionel questionna beaucoup, mais sans aucune allusion à la succession, car il supposait que cela ne pouvait en rien intéresser Albine. Celle-ci n'eut garde d'aborder ce sujet risqué. Elle était néanmoins obligée de s'observer pour réprimer son besoin d'expansion et pour ne pas appeler le jeune homme mon cousin.

—Ma tante vous a-t-elle parlé de moi, demanda-t-il.

—Souvent. La pauvre malade déplorait votre absence. Elle aurait voulu vous revoir et vous parler avant de mourir. C'est, je crois, le seul regret qu'elle ait emporté dans la tombe.

A son tour Saint-Preuil pleura. Mlle Verlier l'en aima davantage et trouva pour le reconforter d'affectueuses paroles.

—J'aurais dû et j'aurais pu revenir, répétait Lionel, sincèrement contrit; mais, n'ayant aucune nouvelle, avec mon optimisme habituel, j'aimais à me figurer que tout allait pour le mieux au manoir. Je n'ai reçu que deux dépêches et je les ai reçues en même temps. L'une m'annonçait la maladie de ma tante, l'autre sa mort. J'étais à Beyrouth, dans l'impossibilité d'arriver pour les funérailles. J'avais tant de chagrin, j'appréhendais tellement de revoir Boismont sans châtelaine, que, dans mon instinctif besoin de diversion, je poursuivais mon voyage. Ma tante Marie n'ayant pas d'enfants, je me savais unique héritier. Par suite, aucun pressant souci d'affaires ne me rappelait... Je n'avais pu dire adieu à ma fidèle amie: qu'importait désormais un retour plus ou moins prompt?

Le jeune homme disait cela avec une assurance et une volubilité qui ne laissaient à Mlle Verlier ni occasion ni chance d'assertion ou même d'insinuations contraires.

—Eh bien, reprit Saint-Preuil, ce retour que, d'abord, je redoutais, devint, en quelques jours, un désir impérieux, maladif, irrésistible. Me trouvant seul, depuis mon départ de Boismont...

L'idée que Mme d'Herville accompagnait Lionel en son voyage avait plus d'une fois tourmenté Mlle Verlier. Elle eut le cœur allégé de cet aveu.

—Je souffrais d'une étrange sensation de vide autour de moi, poursuivait le jeune homme. Sans cesse j'évoquais le manoir. Je pensais à ma tante Marie, à vous aussi, Albine... Je me souvenais de notre douce intimité à trois et je me repentai de

l'avoir trop de fois troublée par mon humeur taquine. En un mot, je fus pris de la nostalgie de ma belle demeure et j'apportai autant de hâte à revenir que j'avais mis de lenteur à m'éloigner.

— Cette arrivée, cependant, dut vous être cruelle.

— Triste, mais pas cruelle.

— Votre visite à la crypte?

— Oui, là... j'eus le cœur serré. Mais, dans le parc rempli de fleurs et d'oiseaux, dans le manoir toujours plein de lumière et de vie, devant ce décor où s'évoquent mes ébats d'enfance et de jeunesse, j'ai senti, dans mon affliction même, un *subit apaisement*... Je ne saurais vous dire quels sentiments de bien-être et de sécurité j'éprouve à me retrouver *chez moi*!

— Je ne saurais vous dire, moi, combien je suis heureuse de votre retour!

— Cette douce impression en plein deuil, je vous la dois, Albine car je suis sûr que vous avez eu à cœur de bien entretenir la demeure et de bien diriger les serviteurs de ma tante. Mais combien je vous dois davantage pour les soins dévoués que vous avez donnés à notre chère malade! Elle vous aimait tant que, jusqu'au dernier moment, votre présence a dû suffire à la consoler de mon absence... Votre affection a fait plus, petite amie, *tellement plus*! Tante Marie est morte heureuse entre vos bras et vous l'avez enseveli pieusement, tendrement... Merci, Albine, merci du fond de l'âme!

Il avait repris la main de la jeune fille et il la lui baisait en répétant:

— Pauvres inséparables... vous voici séparées!

Les larmes leur revinrent aux yeux en même temps. Sans dire une parole, tous deux se regardaient profondément, affectueusement. Une même douleur le rapprochait l'un de l'autre et faisait battre leur cœur à l'unisson. Ce fut une accalmie inespérée, un moment de confiance mutuelle et de complète intimité. Albine pressentait, attendait une phrase plus tendre encore. Mais Saint-Preuil ne la dit pas.

Au retour d'une pensée inopportune il fronça le sourcil et laissa retomber la main d'Albine. La petite châtelaine eut l'intuition qu'il se souvenait, à l'improviste, des anciennes médisances de la dame rousse. Lionel reprit plus froidement:

— Par là, j'ai contracté envers vous une dette de gratitude dont je m'acquitterai difficilement. Dites-moi quel objet, ayant appartenu à votre marraine, pourrait vous faire plaisir? Quel bijou puis-je vous offrir en souvenir d'elle?

— Votre tante m'a donné tout ce que je pouvais souhaiter... et même infiniment plus que je ne souhaitais! répliqua la jeune fille, légèrement

froissée, mais ne pouvant s'empêcher de sourire imperceptiblement à la naïve générosité de son cousin.

— Il est vrai que votre bonne fée vous gâtait. J'en étais un peu jaloux... parce que j'aurais voulu vous gâter, moi aussi! Il n'y avait pas moyen. Vous n'auriez pas accepté de moi ce que vous acceptiez d'elle.

— C'était tellement plus *naturel*!

— Sans doute. Mais cela ne m'en causait que plus de dépit. Souvent je croyais vous aimer, certains autres jours...

— Vous me détestiez?

— Oh! non... Mais votre parfaite entente, trop exclusive parfois, me rendait nerveux, maussade et capricieux. J'avais l'impression d'être écarté de ma tante et de vivre en étranger non pas entre vous deux, mais près de vous deux, pas très près! Je me sentis de trop dans votre mutuel bonheur. Ce fut ce qui me décida à voyager et à prolonger mon voyage...

— Maintenant?

— Je n'ai plus qu'un désir: rester chez moi.

Il disait et redisait chez moi avec une confiance à ce point désarmante qu'Albine ne concevait aucun moyen de lui faire comprendre la vérité sans le décevoir affreusement. Combien il serait cruel, le jour même de son retour, de rendre ses regrets amers! La petite Verlier tremblait à l'idée d'entendre blâmes ou accuser sa mère; elle tremblait de voir Lionel repartir dans un accès de surprise et de nervosité. Et parce qu'elle aimait son cousin, parce qu'elle se sentait liée à lui par l'instinct du sang et la force du passé, ces diverses réflexions lui imposaient le silence.

N'ayant aucune idée de ce qui troublait l'âme de la jeune fille, Saint-Preuil reprit avec le calme d'un homme qui se sent entièrement maître de la situation:

— Je compte habiter Boismont et je voudrais vous y garder... si toutefois vous avez le désir d'y demeurer.

— J'en ai le plus vif désir.

— Je le supposais... Mais ce ne sera pas commode. Vous êtes si jeune et si jolie que votre présence ici donnerait lieu à de fâcheux commentaires. Votre réputation doit rester inattaquable. Il y a peut-être un moyen...

Ce fut à cet instant que Catherine, après avoir frappé, mais n'obtenant pas de réponse, prit sur elle d'entrer.

Bouleversée, défaillante, elle annonça:

— Mme d'Herville est en bas dans le salon. Se trouvant à l'hôtel du Lac, elle a su l'arrivée de M. Lionel et désire lui parler.

Albine s'attendait si peu à cette impudente visite qu'elle en resta confondue. Non moins étonné que la jeune fille, Saint-Preuil avait rougi violemment. Il se leva et, impatient, commanda à la pauvre Catherine:

—Allez dire à Mme d'Herville que je descends.

La vieille servante sortie, il commença de marcher de long en large dans la pièce. Hésitant à quitter Albine brusquement, il grommelait:

—Que peut-elle me vouloir?... Je n'ai rien à lui dire... Comment a-t-elle eu déjà connaissance de mon retour?

Puis, s'arrêtant devant Mlle Verlier, il ajouta:

—Ne croyez pas, ma chère Albine, que ce soit moi qui l'ai priée de venir.

—J'en suis sûre, dit la petite châtelaine, redevenue maîtresse d'elle et affermissant sa voix—car vous savez en quelle mésestime votre tante Marie tenait le père et la fille! Ils ont fait tant de mal à notre pauvre châtelaine que son antipathie n'était que trop justifiée. J'espère que, respectant le souvenir et la volonté de la morte, vous allez congédier Mme d'Herville... une fois pour toutes!

Indignée de l'effronterie de Laure, animée des mêmes sentiments que sa mère contre cette femme perfide, Albine avait prononcé ces mots hautement et fièrement, non plus en subalterne, mais en vraie demoiselle du manoir.

Le beau cousin ne pouvait deviner que la jeune fille était en droit de parler ainsi. D'autre part, il se rappelait confusément les chagrins éprouvés par sa tante lorsqu'il était au collège. Enfin la dame rousse, plus âgée que lui, par son aplomb, son audace et ses violences mêmes, gardait un prestige à ses yeux. A l'occasion, elle savait aussi l'amadouer par ses flatteries. Depuis longtemps Saint-Preuil jugeait l'animosité de sa tante exagérée.

Pour ces diverses raisons il fut froissé d'entendre Albine, humble lectrice, donner si péremptoirement son avis. Cette intervention lui parut déplacée. Cette petite se mêlait de ce qui ne la regardait pas. Aveuglément gâtée par Mme Verlier, entendait-elle commander à Boismont, lui dicter sa conduite?

On ne peut mieux disposé pour Albine dans l'émotion du retour, il eut, en brusque contre-coup, un vif mouvement d'humeur et il le lui fit sentir assez durement:

—Je n'ai besoin des conseils de personne pour connaître mes devoirs, chère mademoiselle. J'entends être le maître chez moi et y recevoir qui me plaît.

Il sortit sur ces mots, laissant Albine inquiète et désolée.

Elle se reprocha d'être trop tôt sortie de la réserve imposée. Comment n'avait-elle pas prévu que, dès l'arrivée de Lionel, Mme d'Herville chercherait à rentrer au Manoir? Entre un séjour à Paris, une saison aux eaux ou à la mer ne revenait-elle pas toujours à cet hôtel du *Lac* où elle pouvait savoir, observer, épier ce qui se passait à Boismont?

Que venait-elle faire? Qu'allait-elle insinuer de pire à Lionel? Qu'il eût ou n'eût pas le domaine, ne chercherait-elle pas à l'emmener, puis à se faire épouser?

Ces questions, qui dans l'esprit d'Albine demeuraient sans réponse, achevèrent de la décourager. «L'ennemie venait d'entrer dans la place.» Par rancune et rage d'être déshéritée, Laure arrivait résolue à se venger.

Après avoir prié Catherine de la prévenir dès que Mme d'Herville serait partie, Albine monta dans la chambre de sa mère. Elle s'y enferma comme dans un asile inviolable.

CHAPITRE XIV

LA DAME ROUSSE

Saint-Preuil avait rejoint la visiteuse dans le petit salon. Il accueillit assez froidement les effusions et les condoléances de la jeune femme. Mais Laure n'étant venue ni pour larmoyer, ni pour plaindre Lionel, ces formalités de pure politesse furent abrégées d'autant. Les impressions de voyage ne furent pas moins prestement escamotées. Et Mme d'Herville aborda les questions pratiques:

—Vous arrivez de Paris, cher ami?

—Oui, mais je ne m'y suis pas arrêté.

—Vous avez cependant vu maître Bournier?

—Non, ma foi.

—Votre notaire, alors?

—Pas même.

—Ils vous ont écrit?

—Ni l'un ni l'autre.

—Ainsi, vous êtes venu ici, sans vous informer des dernières volontés de Mme Verlier?

—Je les connais depuis longtemps, ces volontés. J'ai Boismont et le reste. Ça ne fait aucun doute.

Le jeune homme affirmait cela le plus tranquillement du monde. Cette présomption agaça Mme d'Herville.

—Moi, j'ai voulu en être sûre, dit-elle. Aussi ai-je dépêché mon notaire à maître Bournier. Celui-ci a daigné me faire savoir que «je n'avais absolument rien», ce qui ne m'a pas étonnée, vu l'inconcevable haine que ma tante nourrissait contre mon père et moi, vu aussi tout le mal que la

petite intruse, cette peste de Sonnel, a dû débiter sur mon compte à cette pauvre vieille folle...

Lionel l'interrompt:

—Si vous souhaitez prolonger l'entretien, Laure, ne parlez pas en ces termes de ma tante, ni de Mlle Albine, laquelle s'est montrée d'un admirable dévouement. Donnez-moi plutôt des détails sur le règlement de la succession.

—Je me suis renseignée en ce qui me concerne, mon cher. Maître Bournier a été, sur le reste, d'une discrétion rébarbative. Dépossédée, je n'avais aucun motif d'insister. Votre cas n'est pas le mien. A votre place, j'aurais voulu savoir à quoi m'en tenir.

—Je vous dis que je le sais, reprit Saint-Preuil, agacé. Ma tante Marie m'aimait comme son fils:

—Ce qui ne l'a pas empêchée de s'enticher aussi de cette Albine... que vous trouviez si jolie ! Soyez certain que notre jeune intrigante a dû se faire assurer une rente appréciable... et peut-être mieux encore.

—Si ma tante a légué quelque chose à sa lectrice, je veillerai à ce que la somme lui soit intégralement versée. Mais j'ai peine à croire que Mme Verlier ait pris de telles dispositions sans me consulter.

Mme d'Herville éclata de rire:

—Vous êtes naïf, mon pauvre ami. Malheureusement les autres n'ont pas votre candeur. Pouvez-vous réellement croire que, décidées à vous dépouiller, Mme Verlier et sa petite préférée aient jugé à propos de vous en demander la permission?

Rouge et nerveux, Saint-Preuil, comme tout à l'heure près d'Albine, recommença à arpenter la pièce à pas fiévreux.

—Rien ne justifie vos suppositions malveillantes. Vous détestiez tante Marie et ceux qu'elle aimait.

—Vous ai-je jamais détesté, ingrat?

Quoique sensible à cette flatterie, Lionel n'y répondit pas. Laure reprit avec animation:

—D'ailleurs ces suppositions, dont vous m'attribuez gratuitement la malveillance, ne viennent pas de moi. Elles sont répandues par les gens du village par les fermiers de Boismont et les domestiques du château... qui, tous, aimaient la châtelaine. De plus en plus accrédité, le bruit court que cette nitouche d'Albine a su, dans le testament, se faire assurer une bonne part, sinon la meilleure part de l'héritage.

—Ne répétez pas cela, c'est fou! s'écria le jeune homme avec emportement.

—Je ne demande qu'à partager votre conviction, vous pensez bien! dit la dame rousse. Ce

serait non seulement une joie, mais une réhabilitation, une revanche pour moi que de pouvoir rentrer librement à Boismont et surtout de pouvoir m'y croire complètement... chez vous!

—Comment ne pas le croire? s'écria le jeune homme, exaspéré cette fois.

Ici, l'intonation de Laure se nuança peu à peu de reproche, puis de sarcasme, jusqu'à devenir une sorte de ricanement agressif et rancunier.

—Il me plairait infiniment de ne pas douter... Mais, en tant d'occasions, cher ami, je vous ai vu aveuglement, étourdimement, maladroitement confiant! N'est-ce pas vous qui avez invité cette dangereuse Albine à traverser le parc... à l'heure même où votre tante s'y promenait? Non content de cette première... gaffe n'est-ce pas vous qui êtes venu chercher cette aventurière à l'hôtel du Lac et l'avez, en dépit de mes avertissements, introduite au Manoir? Et avec quel empressement, je ne m'en souviens pas sans amertume! Enfin, non content d'avoir installé cette petite louve dans votre bergerie, vous êtes parti, lui laissant toute liberté de fasciner votre tante et de dévorer votre bien! Vous pouvez vous vanter d'avoir manqué de flair, jeune, très jeune Saint-Preuil! Je ne connais pas d'héritier qui ait, aussi obstinément et de telle gaieté de coeur, travaillé à sa ruine. Si vous n'êtes pas dépossédé et chassé de Boismont... ce n'est vraiment pas de votre faute!

Ces paroles soulevèrent une rage inexprimable dans l'âme de Saint-Preuil.

Après avoir ainsi stimulé sa colère, Laure reprit sèchement:

—Je ne comprends pas que vous ayez négligé de voir maître Bournier, son silence est tellement alarmant! Il est tellement extraordinaire si vous héritez, qu'il ne vous ait pas écrit!

—Il me croit loin... Il ignore mon adresse.

—Soit! Mais comment, depuis le décès de Mme Verlier, laisse-t-il cette intrigante diriger, ordonner, dépenser et disposer de tout... On n'a pas apposé les scellés sur une seule porte!

—Cette réflexion,—il ne l'avait pas encore faite,—frappa Saint-Preuil d'une sorte de stupeur.

Immobile, à présent, les yeux fixés sur le parquet, il réfléchissait, cherchant la solution de ce problème.

Enfin il releva la tête:

—Il faut que je voie Bournier... J'irai demain... ou bien j'enverrai mon notaire.

—N'envoyez personne. Il y a trois autos à Boismont: allez-y vous-même, mon bon ami, c'est l'affaire de quelques heures. Et n'attendez pas demain, partez cet après-midi.

—J'y vais... et soyez sûre que je rapporterai la

bonne nouvelle. J'exigerai qu'Albine, le notaire, les fermiers me rendent des comptes.

—Mieux vaut tard que jamais! Si j'osais, mon cher Lionel, j'attendrais votre retour.... J'ai à coeur de vous savoir rassuré. Seulement je n'ose pas...

—Vous plaisantez?

—Mais non. Savez-vous ce que, très effaré en me reconnaissant, m'a dit la garde-concierge quand j'ai franchi la porte et l'ai prévenu que j'allais vous rendre visite? «Vous avez tort de forcer la consigne, madame. Vous concernant, je n'ai pas encore d'ordre de Mlle Albine... Mais cela ne lui plaira pas de vous voir au manoir. Vous risquez de vous en faire chasser une seconde fois!»

A ces mots Saint-Preuil se rappela dans son cabinet, les paroles et l'attitude fières d'Albine quand elle lui avait conseillé de congédier Mme d'Herville. Comment ne pas croire Laure?

Dans une révolte d'orgueil, repris d'irritation, Saint-Preuil s'exclama:

—Je suis le seul maître ici et j'y reçois qui je veux! J'entends, ma chère, que vous restiez à Boismont jusqu'à mon retour de Paris. Je vous réponds que personne n'osera s'opposer à mes ordres.

Depuis plus d'une heure, Albine, fort anxieuse, attendait tantôt dans sa chambre, tantôt dans celle de sa mère. Elle croyait encore entendre les dernières paroles de Lionel et les jugeait rien moins que rassurantes, car il n'avait pas voulu s'engager à éconduire la dame rousse. Albine était bien obligée de reconnaître que son cousin ne considérait pas cette visite comme un défi à la mort et cette présence au manoir comme une profanation. Avait-il si vite oublié sa promesse de respecter le souvenir et les volontés de sa tante Marie?

Il était midi passé et la cloche du déjeuner n'avait pas retenti, quand le vrombissement d'une auto fit tressaillir Albine. Bientôt après Catherine parut.

—Cette auto? demanda la petite châtelaine. Est-ce enfin Mme d'Herville qu'on reconduit à l'hôtel du Lac?

—Non mademoiselle, c'est M. Lionel qui est parti. Il a désigné François, le premier chauffeur, pour le conduire.

La petite châtelaine devint si blanche que la vieille servante ajouta précipitamment:

—M. Lionel ne va qu'à Paris. Il n'a pas pris le temps de déjeuner, mais il espère être rentré pour dîner.

—Et Mme Laure?

—Elle reste! Monsieur l'a autorisée à attendre son retour.

Albine fut très affectée de cette nouvelle, doublement menaçante pour elle. Mais, si elle ne l'avait su d'elle-même, elle aurait appris par l'exemple de sa mère à supporter le chagrin avec douceur et résignation.

—M. de Saint-Preuil a donné ordre à Gustave et aux autres domestiques de traiter Mme Laure en hôte de la maison. Mais que mademoiselle nous donne des ordres contraires, nous lui obéirons sans hésiter.

—Je vous remercie, ma bonne Catherine, et vous prie de remercier vos camarades de leur fidélité. Je me souviens trop bien des désirs de ma chère maman pour que, par ma faute, il y ait en cette maison, querelle ou même contestation entre mon cousin et moi. J'entends que Gustave et les autres fassent ce que leur a commandé M. Lionel. Seulement, jusqu'au départ de Mme d'Herville, vous me monterez mes repas dans ma chambre.

Laure fut servie dans la grande salle à manger. Albine déjeuna en son appartement. La pauvre enfant cherchait à maîtriser de son mieux les tourments de son coeur bouleversé. Parviendrait-elle à se défendre contre les ruses d'une femme effrontée et méchante, contre les sautes d'un homme tour à tour faible, puis impérieux?

La jeune châtelaine paraissait si calme que Catherine, en la servant, crut pouvoir, sans trop l'émotionner, l'entretenir de ce qui scandalisait le personnel du manoir.

—Madame savait bien ce qu'elle faisait en tenant sa nièce éloignée de Boismont et M. Lionel a eu grandement tort de l'inviter à rester. Personne ne comprendra une pareille indulgence.

La jeune fille essaya d'excuser son cousin:

—M. de Saint-Preuil s'est à l'improviste, laissé circonvenir par des mensonges. Peut-être aussi a-t-il cédé au désir d'affirmer son autorité. Cette colère passée, il se ressaisira et se fera une idée plus juste de ses devoirs. Il est trop bon pour s'entêter dans cette mauvaise voie.

—Dieu vous entende, bonne petite mademoiselle! En attendant, Mme Laure parle plus haut que M. Lionel et se donne des airs de vainqueur en pays conquis. L'auto de votre cousin filait à peine que, curieuse, elle allait et venait, montait et descendait, visitait, furetait, ouvrait et refermait armoires et tiroir comme pour un inventaire. Elle a fait attendre le maître d'hôtel une demi-heure. A table elle l'a questionné sur les porcelaines, les cristaux, l'argenterie, lui répétant qu'il était personnellement responsable de ce qui pourrait manquer. Gustave, qui n'est pas habitué à ces manières-là, en est encore estomaqué.

—Pauvre Gustave!

—Et croyez-vous que, de l'hôtel du *Lac*, où se trouvent ses bagages, Mme d'Herville a fait venir sa soubrette, Pauline avec son nécessaire de toilette. Les cheveux coupés comme un garçon, ses jupes courtes laissant voir les genoux, cette Pauline, juchée sur des talons échasses n'a pas une allure comme il faut. Mme Laure a fait monter cette fille dans la chambre verte, près du cabinet de M. Lionel. Elle lui a commandé de préparer... son installation. Elle espère prolonger son séjour.

Ces détails alarmaient et désolaient Albine. Mais comprenant que si elle, la châtelaine, en montrait de l'effroi, la confusion et le désarroi gagneraient les domestiques, elle s'efforçait de faire bonne contenance. Sans se douter de l'impression pénible qu'elle produisait, la brave femme continua :

—Votre cousine a annoncé que, autorisée par de Saint-Preuil, elle continuerait à inspecter le château, afin de s'assurer que rien n'a disparu. Elle prétend se souvenir de ce qui s'y trouvait. En outre, Mme Laure a commandé à Etienne une des autos pour faire un tour dans le parc et en forêt. Elle a décroché un fusil dans la panoplie du fumoir. Même enfant, Mme d'Herville adorait la chasse et ne manquait jamais d'accompagner son père. Je parie qu'elle se propose en promenade, d'abattre son faisan ou sa perdrix dans les réserves... Mais le second chauffeur et les gardes, qui ne l'aiment pas, se sont donné le mot pour qu'elle rentre bredouille. Mademoiselle n'aurait qu'à prononcer un mot pour empêcher tout ça !

—Il me faudrait recourir à la force Catherine, et j'y répugne. Un reproche de moi, même énergique, n'aurait aucun effet sur une telle femme. Si je lui révélais mon nom, elle serait capable, en sa rage et profitant de l'absence de Lionel de faire pis qu'elle ne fait. Or je ne veux ni tapage, ni scandale autour de la tombe où dort ma pauvre maman. Puis, auprès de mon cousin, elle se servirait de mon secret comme d'une arme contre moi. Quelle joie vengeresse pour elle que de pouvoir annoncer à M. de Saint-Preuil qu'il est déshérité... à mon profit ! Elle parviendrait à mettre la discorde entre nous. Enfin Boismont perdu, quelle déception brutale et cruelle pour Lionel ! Je veux le lui éviter ou du moins l'y préparer doucement. J'attendrai que cette femme soit partie.

—Mme d'Herville n'est ici que depuis trois ou quatre heures, mademoiselle. Mais, si ses vexations durent encore un jour ou deux, je vous réponds que les domestiques parleront... au risque de percer le cœur à M. Lionel !

—Je désire ménager mon cousin, Catherine ; mais je ne crains aucunement de vexer Mme Laure. Aussi, tenez fermé à clé l'appartement de ma

mère, ainsi que les armoires et les vitrines de son musée des souvenirs... Je ne veux pas qu'on touche à nos chères reliques.

—Tout de même, je crois qu'elle n'aura pas cette audace ! Pascal a entendu M. de Saint-Preuil, en montant dans la limousine, lui recommander à mi-voix : « C'est bien entendu, Laure, pas d'escalandre ! Si vous dites n'importe quoi d'insolent à Mlle Albine ou aux gens de ma tante, vous quitterez le manoir. »

—Elle ne craint guère Lionel. Lui parti, soyez sûre qu'elle ne se contraindra pas.

Albine prévoyait juste.

Le couvert enlevé, Catherine redescendue et les portes verrouillées, Mlle Verlier prit sa broderie. Décidée à demeurer dans son appartement afin d'éviter, en une rencontre possible, des paroles aigres et rancunières, Albine travaillait depuis trois quarts d'heure quand elle entendit farfouiller la serrure de la chambre de la châtelaine. Puis on secoua violemment la porte, après avoir heurté avec rage.

Prenant sa revanche d'un long exil, Mme d'Herville *osait*. Ne pouvant pénétrer chez sa tante, elle essaya d'entrer chez Albine. Le verrou était solide.

Le cœur serré non de crainte mais de chagrin, la jeune fille se félicita d'avoir pris ces précautions. Elle frémissait à l'idée que cette mauvaise femme aurait pu faire irruption dans la pièce et mettre sans dessus dessous les lettres, les livres, les écrins et les objets aimés de la bonne fée. Quel sacrilège ! Quelle violation de sanctuaire ! Et quelle scène déplorable, si voulant s'y opposer, Albine avait dû entrer en altercation avec sa cousine et entendre outrager une mémoire adorée, dans la chambre même de la morte !

Impuissante, furieuse, Laure fut obligée de battre en retraite. Dans la galerie, avant de se retirer, sachant Albine à portée de l'entendre, la dame rousse éleva la voix et prit sa femme de chambre à témoin :

—Vous le voyez, Pauline : l'intrigante nitouche, l'intruse, a tout mis sous clé ! Elle a peur qu'on constate ses vols. Mais ça ne se passera pas ainsi ! Il faudra qu'elle rende les titres, les diamants, les bagues, les bijoux dérobés. Je suis la nièce ; Lionel me les fera restituer !

Mlle Verlier croyait bien avoir passé le plus mauvais moment de cette journée de calvaire. A l'algare de Laure, elle avait été tentée, selon le conseil de Catherine, d'ouvrir la porte, de crier la vérité et de confondre cette mégère. Mais Albine songea que c'était se contredire et perdre du coup le fruit de sa patience.

Tandis que la petite châtelaine pensait et repensait à ces choses, les pas de Mme d'Herville et de Pauline s'étaient éloignés. Mais le répit fut court. Bientôt, à l'étage au-dessus, les portes claquèrent et, frissonnante, Albine devina :

«La dame rousse est montée au musée des souvenirs. Pourvu que Catherine ait fermé armoires et vitrines!»

Laure et Pauline, en effet, après avoir inspecté diverses pièces, firent irruption dans la salle aux reliques. Elle était vide. En hâte se sentant suivie de près, Catherine avait pu tout mettre sous clé, sauf, dans un coin, la grande poupée d'osier à figure de cire, revêtue de sa robe de soie blanche à broderies d'argent. Cette poupée, faite de mieux, attira l'attention de Mme d'Herville.

—Voilà le portrait-mannequin d'une aïeule maternelle de Mme Verlier, expliqua Laure à sa femme de chambre. Cette vieille folle en parlait quelquefois, mais ne nous la montrait pas. Je ne l'avais jamais vue... Lionel non plus. On la tenait cachée comme une chose précieuse.

—Cela ne ressemble pas à madame! opina Pauline.

—Parce que je suis une Verlier. Mais cela ressemble à ma tante Marie, ajouta Laure, en examinant plus minutieusement la figure de cire. Et... ma foi, cela ressemble encore plus étonnamment à...

Mme d'Herville n'acheva pas sa phrase stupéfiée de retrouver dans les traits de cette poupée le joli visage d'Albine.

Intriguée, Pauline interrogea vainement. Encore saisie de la découverte qu'elle venait de faire, la maîtresse restait trop absorbée pour répondre. Laure venait-elle d'éventer le secret de l'affection de la châtelaine pour la petite dactylo? S'expliquait-elle pourquoi le notaire, gardant un silence approbateur, laissait la jeune fille résider et commander en souveraine à Boismont?

Ce que la dame rousse pensa, pressentit ou devina devant l'Albine de cire, personne ne le sut jamais.

Soit qu'elle jugeât dangereux de laisser ce mannequin révélateur à portée des regards de Saint-Preuil, soit qu'elle éprouvât une subite aversion pour cette belle poupée qui, si extraordinairement, ressemblait à sa jeune rivale, elle céda à l'instinctif besoin, ne pouvant se venger sur quelqu'un, de se venger sur quelque chose. Le regard dont la vivante enveloppa cette figure de morte, s'assombrit d'une haine farouche.

—Cette grande marionnette est aussi ridicule que laide! grommela-t-elle. Enlevez-moi ce fantôme, Pauline: il me fait horreur. Puis, sans plus

tarder et sans qu'on nous voie, si possible, allez enterrer ça dans le fumier ou me le brûler dans le fourneau de la cuisine.

—Ah! ce que c'est léger: ça ne pèse pas plus qu'une plume! remarqua la femme de chambre, en soulevant le mannequin.

Amusée, Pauline ne put se tenir d'ajouter:

—Madame a quand même une drôle de façon de traiter ses grand'mères! Loin de paraître laide, celle-là me semble très jolie.

—Encore une fois, ce mannequin n'est pas de ma famille! grommela Laure que la réflexion de Pauline rendit plus soucieuse et plus maussade encore.

En même temps, elle réfléchit que ce qu'elle venait de dire et de faire au manoir, dans un but de revanche, serait rapporté au châtelain. Albine la première, s'en plaindrait à Saint-Preuil. Celui-ci avait autorisé Laure à rester, mais à la condition de ne faire aucun esclandre. En cas d'enquête, Mme d'Herville ne risquait-elle pas de recevoir un humiliant congé? Pauline, interrogée, se montrerait aussi infidèle que bavarde et deviendrait un témoin à charge.

Laura estima donc prudent, n'ayant plus besoin d'elle, de renvoyer sa soubrette à l'hôtel du Lac avant le retour de Lionel. Pauline était déjà sur le seuil de la salle quand sa maîtresse, la rappelant, lui commanda:

—Dès que vous aurez fait ce que je viens de vous dire, Pauline, vous pourrez retourner à l'hôtel du Lac. Ne vous en éloignez plus. Si je ne vous y rejoins que demain je vous enverrai mes ordres, dès ce soir.

—Madame n'aura pas besoin de mes services, ici ?

—Non. Dans le nécessaire que vous m'avez apporté, j'ai tout ce qu'il me faut. Allez, faites vite et tâchez qu'on ne vous voie pas!

«C'est plus facile à dire qu'à faire? marmonnait Pauline, une fois seule et descendant l'escalier après avoir, tant mal que bien, enveloppé le mannequin dans son tablier de soie noire. Si j'essaie d'enterrer la poupée dans le fumier ou de la brûler dans la cuisine, je suis bien sûre d'être vue: ce château, ça grouille de domestiques! D'ailleurs ça serait dommage de la détruire... Elle est plutôt mignonne, cette bonne femme de cire... sans compter que sa toilette de soie blanche, brodée d'argent vaut cher!... Le mannequin fera l'affaire de ma sœur qui est couturière... et moi je m'accommoderai de la robe. Je serai épouvantée avec! Puisque je m'en retourne à l'hôtel, je vais l'emporter. S'agit seulement de sortir du manoir sans rencontrer de domestiques... Pour ça, au lieu

de m'en aller par la terrasse, je n'ai qu'à me défilier par une porte de derrière et faire un détour sous les arbres pour atteindre la grille. Le concierge m'a bien laissé entrer avec mon sac, il me laissera bien sortir avec un autre paquet.»

Alerte et rusée, Pauline exécuta la première partie de son programme avec succès. Elle se trouva bientôt assez loin sous les ombrages. Tournant le dos au manoir, enfilant une allée puis l'autre, vite désorientée, elle atteignait déjà le bord de la petite rivière et pouvait apercevoir l'étang quand, la chance l'abandonnant soudain, elle entendit, derrière elle un ronflement d'auto.

«Ah! zut! grogna la soubrette. Ça ne peut être que madame. Elle m'a fait prévenir le chauffeur qu'elle voulait se promener à travers le domaine. A force de se casser le nez devant les portes et des placards fermés, elle a dû se dégoûter de l'inventaire. Je n'ai vraiment pas de veine qu'elle passe par ici... Si elle me voit avec le mannequin sous le bras, elle va m'en dégoiser de toutes les couleurs. Avec ça dans les discussions, qu'elle est mauvaise comme une teigne!»

Pauline se retourna.

L'auto était en vue dans l'avenue des Clairières. Voyant le danger proche, inévitable, la soubrette n'en fit ni une ni deux. Elle avisa, sur la rive, une haute touffe de roseaux. Au passage, masquant son geste de son mieux, elle jeta là sa grande poupée de cire. Puis elle continua de marcher sans se retourner.

A peine Pauline eut-elle le temps de penser :

«La patronne passée, je retourne prendre ma marionnette à robe de soie.»

Déjà l'auto l'avait rejointe. Sur l'ordre impérieux de Mme d'Herville, Etienne dut stopper et Laure interpella vertement sa femme de chambre :

—Où allez-vous par là, Pauline? Etes-vous folle? Vous avez pris le plus long... Vous auriez dû sortir par la grille en face du manoir.

Pauline rougit et prit un air stupide.

—Quand on ne sait pas, on demande! Le parc est très grand, vous risquez de vous perdre.

Et, s'adressant à Etienne :

—Pour gagner les réserves de la forêt, passons-nous devant quelque autre grille assez proche du village?

—Oui, madame. Nous passons devant la Porte des Clairières.

—Alors, montez, Pauline. On vous descendra là.

Et l'auto repartit. Assise sur le strapontin, devant sa patronne, la soubrette, foncièrement mécontente, avait la sensation d'être sur la sellette :

—Vous avez fait ce que je vous ai dit?

—Oui, madame.

—Brûlée?

—Non enterrée... Je n'avais pas le choix. Dans l'office et la cuisine, ça grouille de domestiques. J'ai dû filer par derrière le château gagner les communs, ensuite les massifs d'arbres... C'est ce qui m'a égarée pour revenir...

Elle ajouta d'autres explications; puis, voyant un fusil sur l'auto, Pauline questionna indiscretement :

—Comme ça, madame va chasser?

—Si l'occasion se présente. Jusqu'au retour de Saint-Preuil, ce que je cherche à tuer, c'est le temps!

Beaucoup moins triomphante que le matin, Laure restait visiblement préoccupée. La ressemblance de la figure de cire l'obsédait.

En quelques minutes, on fut aux Clairières. Pauline descendit de l'auto. Mme d'Herville ne donna l'ordre de repartir à Etienne qu'après avoir vu la femme du garde-concierger refermer la porte derrière Pauline. La soubrette regagna le village, rageuse et déçue :

—Quelle moucharde que la patronne! maugréait-elle. Toujours sur mon dos! Sous quel prétexte revenir chercher ma poupée, maintenant? Me laissera-t-on rentrer? La retrouverai-je seulement? Dire que ça m'aurait fait une toilette si chic!

CHAPITRE XV

LES OISEAUX BLEUS

Abine était toujours dans sa chambre. Le Manoir était devenu paisible. Après ces rudes épreuves la petite châtelaine espérait que la journée s'achèverait tranquillement, quand des coups de feu retentirent. La jeune fille tressauta, puis elle se rappela que Mme d'Herville devait chasser dans les réserves. Mais les réserves étaient très loin et, très proches, les détonations venaient du côté de la rivière et de l'étang.

—Tire-t-elle sur les carpes? se demandait Albine.

Plus tôt qu'on ne pensait l'attention fut détournée de cet incident par le retour de Saint-Preuil. Ce fut cette fois Pascal qui monta prévenir Mlle Verlier.

—Monsieur, à Paris, est allé à l'étude de maître Bournier, m'a dit François, le premier chauffeur, et maître Bournier n'a pas dû mâcher la vérité. M. Lionel est hors de lui. Si vous voyiez sa pâleur...

Albine était devenue aussi pâle que pouvait l'être Saint-Preuil. Elle pensa avec tristesse :

—C'est sûrement la dame rousse qui, pour achever de me perdre dans l'esprit de son cousin, l'en-

voya chez le notaire. Ménagements, précautions sont maintenant inutiles. Ce que j'ai supporté jusqu'à présent n'est rien. Voici venue l'épreuve redoutable que je voulais atténuer et retarder. Il faut que je parle à Lionel avant Mme d'Herville; il faut que je touche son cœur... Sans quoi il est perdu pour moi!

Et, bravement, la jeune fille fit demander un entretien à son cousin. Pascal revint lui dire qu'elle était attendue dans le petit salon.

—Pourquoi pas chez lui, comme ce matin?

—Monsieur m'a dit,—et avec quelle amertume!—qu'il n'avait plus de *chez lui*.

Dès qu'Albine parut, elle fut frappée de l'altération des traits du jeune homme. Sans lui prendre la main, il la salua d'une inclinaison de tête et l'interpella immédiatement d'une voix sourde, irritée, lourde de reproches:

—Pourquoi ne m'avoir pas dit la vérité, ne m'avoir pas parlé de vos droits?

—Vous n'êtes ici que depuis ce matin, répliqua Mlle Verlier avec douceur, mais non sans fermeté. J'avais scrupule, le jour même de votre retour de troubler votre chagrin par des questions d'affaires.

—Ne saviez-vous pas que vous étiez Mlle Verlier avant la mort de ma tante?

—Je le savais.

—Vous faites bien de l'avouer. Bournier m'a conté votre histoire. Vous auriez dû m'annoncer cette nouvelle.

—Je vous l'aurais dite... si vous aviez été là...

—Il fallait me l'écrire.

—Où vous aurais-je écrit? Nous étions sans adresse. D'ailleurs, ma mère ne me l'avait pas permis. Elle voulait vous apprendre cela elle-même. Votre pauvre tante Marie désirait tant vous voir avant de mourir! Pourquoi n'êtes-vous pas revenu? Votre cœur ne vous avertissait-il pas que nous pensions à vous? Si le secret fut soigneusement et longtemps gardé, même vis-à-vis de moi, c'était à cause de Mme d'Herville; votre tante redoutait ses intrigues et ses médisances. Le notaire ne vous a-t-il pas appris cela aussi? Et ma mère avait raison de craindre. Si vous saviez à quelles avanies vous m'avez livrée en accueillant cette femme ici!

—Puisque vous êtes la maîtresse au manoir, vous n'aviez qu'à le lui faire savoir... et à la renvoyer!

—Vous aviez donné des ordres contraires. J'avais et j'ai à cœur de vous prouver que vous serez toujours obéi autant que moi à Boismont. C'est la volonté de votre tante, Lionel, ce sera la volonté de votre cousine.

Albine dit cela plus doucement encore, si doucement que Saint-Preuil sentait décroître sa colère.

Sûre d'être écoutée sans apostrophes violentes, la petite Verlier reprit avec une voix où vibrât un peu d'espoir et de confiance:

—Notre unique désir, à toutes deux, était de vous voir vivre auprès de nous. Votre tante me répétait: «Lionel est généreux. Il te protégera comme il m'a protégée!» Après la douleur que m'a causée la mort de ma pauvre maman la plus grande douleur qui pourrait m'advenir, Lionel, ce serait de vous voir quitter le manoir! La peur de votre départ, voilà ce qui m'a rendue et ce qui me rend timide et silencieuse devant vous. Comprenez mon anxiété, apaisez-la d'un mot. Je vous jure que je ne suis nullement intéressée. Dans mon bonheur d'enfant perdue qui revient au foyer, je n'ai ressenti aucune joie d'être riche. Je n'ai jamais rien fait, rien dit, rien pensé qui pût vous faire tort... au contraire! Si j'ai hérité de la fortune des Verlier, ce n'est pas ma faute. Je ne peux pourtant pas vous demander pardon, vous ne pouvez pas me punir, d'avoir été retrouvée, d'être revenue d'être la fille de mon père et de ma mère?

Albine se tenait debout devant son cousin, vibrante d'émotion. Des larmes brûlantes ruisselaient sur ses joues de neige. Son âme illuminait son regard et passionnait sa voix. Lionel ne voyait plus une enfant; il voyait une vraie femme, si tendre, si fière, si belle que, son irritation calmée, il sentait, à travers ses idées en désordre et ses sentiments troublés, naître un vague remords de son absence, un plus vague remords de sa colère injuste.

La jeune châtelaine, le sentant gagné, joignit les mains dans une fervente imploration:

—Je vous sais bon, Lionel. Ne me brisez pas le cœur. Qu'est-ce que je demande? La liberté d'aller prier, chaque soir, dans la crypte et de me recueillir, le jour, dans la chambre de ma chère maman. Partout ailleurs, vous régnerez ici. Ne pouvez-vous oublier que Boismont m'appartient? Je l'oublierai si facilement, moi! Que voulez-vous que je fasse de ce domaine, *sans vous*? Je n'ai plus que vous au monde, mon cousin, je n'ai que vous!

Lionel s'était laissé tomber sur une chaise, la tête dans ses mains. Peut-être était-ce pour dissimuler qu'il pleurait, lui aussi. Dans un élan spontané de tendresse Albine allait s'agenouiller près de lui; elle allait écarter délicatement ses doigts pour mieux lire dans ses yeux s'il n'avait plus de rancune. Mais le souffle d'une porte, sournoise-

ment ouverte et refermée, fit se redresser et se retourner la petite châtelaine.

Laure était là, inquiète et curieuse. L'idée que la dame rousse venait jouir de ses pleurs et la voir agenouillée, réveilla la fierté d'Albine. Discuter avec Mme d'Herville, répondre à ses accusations calomnieuses devant Saint-Preuil ou sans lui, c'était au-dessus des forces de la jeune fille. Récusant ce témoin entre elle et son cousin, Albine se retira en silence, consciente du danger, mais jugeant qu'elle avait dit et fait tout ce qu'elle pouvait pour éviter la rupture et conjurer le départ.

Après tant d'alertes cruelles, après ce dernier entretien si poignant, Mlle Verlier demeurait aussi incertaine du lendemain aussi ignorante des sentiments et des résolutions de son cousin qu'elle l'était le matin.

Ce cœur fermé ne s'était pas rouvert!

La demoiselle du manoir traversait le vestibule, tête basse, prise âme et corps d'une immense lassitude, lorsqu'elle fut tirée de son accablement par la vue de taches rouges sur les dalles blanches et noires. On eût dit des gouttes de sang. Effrayée, Albine arriva au bas de l'escalier. Là, pressée d'entrer dans le petit salon et de rompre l'entretien des deux cousins, Laure avait posé son fusil sur une banquette et jeté son gibier sur les premières marches de l'escalier.

Et quel gibier!

Albine frémit de douleur et de pitié en reconnaissant, inertes, sanguinolents, les oiseaux bleus du parc, les oiseaux du bonheur!

Exaspérée de n'avoir vu ni faisans, ni perdrix dans les réserves (le chauffeur avait dû les faire fuir à coups de trompe) la dame rousse, au retour, était descendue d'auto devant la rivière et l'étang.

Amis familiers de la bonne fée, rendus confiants par tant d'années de libre et paisible essor, les pauvres martins-pêcheurs ne s'étaient aucunement effarouchés de l'approche. Et, atteints en pleins vols, ces charmants messagers d'azur et de soleil, si prestes et si légers dans la vie, gisaient là, dans la mort, ailes cassées, lourds de plomb, aussi froids que les degrés de marbre!

Comment ne pas deviner que la méchante femme les avait poussés là du pied, pour qu'Albine les vît, pour qu'Albine comprît, dans un frisson superstitieux, que sa rivale était venue pour lui tuer ainsi, un à un, les espoirs, les joies, les illusions retrouvés dans ces jardins de paradis?

Ayant peine à retenir ses larmes, la petite châtelaine se pencha, ramassa les pauvres bestioles avec un soin attendri et délicat. Puis elle fit appe-

ler Pascal pour qu'il vînt avec elle, dans la serre, ensevelir les oiseaux bleus près d'une petite vasque sous l'ombre parfumée des myrtes et des verveines.

CHAPITRE XVI

LA POUPÉE DE CIRÉ

Après les paroles apaisantes et douces de la petite cousine, Saint-Preuil écoutait les âpres impunités de la mauvaise conseillère.

Laure n'essayait pas de toucher le cœur du jeune homme. Elle ne cherchait qu'à mettre son orgueil en révolte. Il n'avait pas fini de lui résumer les déclarations très nettes de maître Bournier, qu'elle l'interrompait fougueusement:

—Vous ne m'apprenez rien! J'ai fait parler les gens de Boismont... Je vous sais totalement déshérité. Votre tante ne pouvait vous infliger une plus pire injure. Vous avez sacrifié votre jeunesse à vivre auprès d'elle; vous l'avez sauvée de l'isolement, de la tristesse, de la folie... Voilà votre récompense! Et quelle noire ingratitude que celle d'Albine! Elle a surexcité, affolé la malade de tendresse maternelle pour l'empêcher de vous léguer le domaine.

—C'est la résidence familiale des Verlier, objecta Saint-Preuil. Albine, étant la fille unique et légitime, avait droit...

—La belle raison! Si ce motif était valable, la mère et la fille se seraient-elle cachées de vous? Après votre dévouement, leur méfiance est un outrage!

—Ma tante m'aurait confié ses décisions si je n'étais parti...

—Albine vous a dit cela pour vous faire rester. Elle a peur du scandale que causerait votre départ. Les gens vous aiment, ici; les gens vous considèrent comme le vrai maître de Boismont... et vous le croyiez si bien vous-même que vous en parliez partout que partout vous vous en êtes vanté. Vous allez passer pour un hâbleur et les jaloux riront de votre... déconfiture!

Le jeune homme eut une crispation nerveuse. Mme d'Herville le remarqua et poursuivit avec une nouvelle fougue:

—Ce coup-là vous atteint en pleine fierté! C'est un discrédit, une déchéance... et presque un déshonneur.

—Laure...

—Si je vous parle ainsi, c'est parce que je suis votre amie. Vous ne pouvez rester à Boismont. Après y avoir commandé, devez-vous y obéir? Si vous apportiez une telle honte, on dirait que vous restez pour vivre aux crochets de l'héritière.

—Je suis aussi riche!

—Personne ne le sait, personne ne le saura,

—Partir me déchirerait le cœur; ce serait m'arracher à mon passé de bonheur. Par mille liens invisibles, enfant, puis homme, je fus et suis attaché à cette terre. Manoir, parc, herbages, forêt j'aime tout et tous ici... même cette Albine, ingrate peut-être, mais si douce et si jolie...

Ces derniers mots ravivèrent la violence de Laure.

—Raison de plus pour partir immédiatement! Cette petite sournoise compte sur l'attrait de Boismont pour vous retenir, pour vous soumettre et vous dominer comme elle a soumis et dominé sa mère. Vous, son cousin, vous, un homme, vous ne pouvez accepter ce rôle humiliant de subalterne, de parasite dans une maison qui devait être la vôtre! Ce serait pis qu'une faiblesse et pis qu'une p'titude, ce serait une lâcheté!

Le jeune homme s'était levé, menaçant:

—Je vous défends de me parler ainsi.

Mais, le bravant, la dame rousse répéta, furieuse :

—Oui, une lâcheté... une lâcheté!

Saint-Preuil semblait chercher quelque chose à briser. Puis il se laissa tomber sur le fauteuil, près de la table, et gémit sourdement:

—Je partirai. Maintenant, je désire être seul... Laissez-moi, Laure, laissez-moi...

Depuis nombre d'années il réfléchissait si peu, son existence avait été si facile, si préservée de soucis, que les incidents imprévus de cet après-midi le trouvaient désarmé. Les insinuations de Mme d'Herville achevaient de jeter le désordre dans ses pensées déjà incohérentes. Les mots humiliation, honte, dés honneur, lâcheté, l'affolaient. Sans pitié pour son trouble, la perfide conseillère élargissait, rendait plus cuisante, envenimait sa blessure d'orgueil. Puis de nouveau, elle le pressa de partir, de partir le soir même en auto, avec elle, et sans revoir Albine. A ce projet, le cœur torturé, mais la tête perdue, Saint-Preuil ne sut opposer qu'objections matérielles.

—J'ai sans cesse confondu ce que je possédais en propre avec ce que possédait ma tante... Comment voulez-vous que je fasse si promptement le triage et que j'emporte ce qui m'appartient.

Ce partage se fera plus tard. C'est affaire de mes notaires?

—Je ne me servirai pas des autos d'Albine. Il me déplaît que ses gens soient témoins de ma fuite.

—Infimes détails! Moi qui n'ai pas vos scrupules, je vais me faire reconduire par Etienne à l'Hôtel du Lac. Ma femme de chambre m'y at-

tend et j'y ai laissé mes bagages. Ma note réglée, je prendrai l'auto de cet hôtel et je reviendrai vous chercher à Boismont.

—Non, avec cette auto de l'hôtel, allez plutôt m'attendre à la porte des Clairières. Cela me donnera occasion de traverser le parc. Je ne quitterai pas cette demeure sans revoir une dernière fois ces jardins enchantés où je fus tellement libre et tellement heureux! Je veux faire mes adieux au domaine, au site que j'aime le plus au monde.

—Singulière idée!

Laure insista pour revenir chercher le jeune homme au manoir même. Enlever le beau cousin, sous les yeux de la jolie cousine, lui semblait une victoire complète et bien plus éclatante. Puis il lui vint une crainte qu'elle exprima:

—Vous allez revoir Albine au dîner. Elle priera, elle pleurera et vous vous laisserez encore apitoyer!

—Je dînerai dans mon cabinet. J'éviterai de voir ma cousine avant mon départ.

Mme d'Herville eut beau dire: elle n'obtint rien de plus. Vers sept heures, elle demanda l'auto et, emportant son nécessaire de toilette, elle quitta le manoir.

Comme il était convenu, Saint-Preuil dina dans son appartement.

Ce fut un nouveau creve-cœur pour Albine. Au retour de son cousin, elle avait espéré ne plus jamais se trouver seule dans l'immense salle à manger. Et volontairement, il évitait tout rapprochement, se faisait invisible!

—Combien de temps vais-je être encore soumise à ce supplice du doute et du silence? se demandait la jeune fille, en passant, après le dîner, de la salle à la terrasse.

Et elle resta en attente, non loin de l'escalier afin de voir Lionel quand il descendrait.

La petite châtelaine s'accouda à la balustrade de pierre, dans l'ombre parfumée des citronnelles. La nuit était d'une sérénité, d'une pureté merveilleuses. La lune se trouvait encore cachée par la cime des grands arbres qui ondulait mollement au souffle d'une faible brise. Mais, déjà, à travers la brume légère montant de la rivière et des pelouses arrosées, les étoiles s'épanouissaient en radiations de cristal. Et la vallée, entre ses coteaux boisés, ouvrait aux yeux son mystère et ses profondeurs bleues. Le ciel et la terre semblaient communier dans un apaisement de rêve, de poésie idéale...

—Comment Lionel, pour un futile motif d'orgueil froissé, pourrait-il se résoudre à quitter cette demeure admirable?

Se berçant de cette pensée, Albine, en cette exquise soirée, cherchait à s'illusionner. Mais soudain, dans un brusque serrement de coeur, elle évoqua les pauvres oiseaux d'azur ailes brisées et lourds de plomb, gisant, morts, sur les degrés de marbre comme sur la dalle d'une tombe. Et, frissonnante d'un même pressentiment superstitieux, elle répétait :

—Le parc a perdu ses oiseaux bleus. La dame aux cheveux couleur de flamme a tué tous mes bonheurs.

Mlle Verlier leva les yeux vers l'appartement de Lionel. Dans la façade du château, dont la blancheur treillissée de roses s'estompait d'ombre légère à l'approche de la nuit, seules les fenêtres du jeune homme étaient éclairées. Sa silhouette noire, allant et venant, se dessinait par instants furtivement, sur les vitres lumineuses, voilées de tulle.

—Il est inquiet... Il souffre, lui aussi! devinaît la petite cousine. Mais il souffre parce qu'il le veut, tandis que moi...

Puis elle songea, dans un nouveau frémissement de douleur :

—Il est encore là... S'il ouvrait sa croisée, je pourrais lui parler... Dans quelques heures, il sera loin et peut-être ne le reverrai-je jamais!

Ce lui parut si cruel qu'elle rentra, sonna et pria Pascal de demander à son cousin une dernière entrevue. Puis elle retourna sur la terrasse sous l'odorant feuillage.

—M. Lionel a tout mis sens dessus dessous chez lui, comme pour un prochain déménagement, revint annoncer le garde. Il achève de remplir un petit sac de voyage. Il m'a chargé de répondre à Mademoiselle qu'une dernière entrevue ne servirait qu'à accroître un mutuel chagrin. Il n'a plus rien à dire et ne veut plus rien entendre. Il va partir.

Sentant qu'elle n'aurait pas la force de prononcer un seul mot, Albine remercia et congédia Pascal d'un geste accablé.

—Il ne me reste qu'à m'en aller pleurer près de ma pauvre maman. Baisant mes médailles, je prierai la douce Vierge et la douce sainte Anne d'intercéder pour moi.

Albine se dirigea vers la chapelle. Elle entra dans la crypte, son refuge contre toute peine...

Saint-Preuil resta encore près d'une heure dans son cabinet. Décidé au départ, il s'attardait puérilement à replacer les livres, les cadres et les bibelots qu'il avait déplacés. Après les avoir brisés, il renouait les mille liens visibles qui le retenaient à Boismont. Mais le lien invisible, le lien puissant qui attachait son âme à l'âme de la vivante et à l'âme de la morte comment le renouerait-il quand

il l'aurait brisé? Cette question l'obsédait, le torturait. Loin du manoir, sa vie allait devenir inutile et sans but. Puis s'arracher à ses chers souvenirs, à ce qu'il avait aimé, à ce qu'il aimait encore, quel déchirement du coeur!

Cependant Saint-Preuil partit. Il était près d'onze heures quand il descendit l'escalier. Averti par Pascal que sa cousine l'avait attendu sur la terrasse. Il imagina, malgré l'heure tardive, qu'elle devait l'attendre encore, soit sous les citronnelles soit près de la pelouse. Aussi, une fois dans le vestibule, tournant le dos à la grande porte-fenêtre, il gagna une des issues de service de la façade postérieure du château. C'était par là qu'était sortie Pauline.

Une fois dans le parc désert, Lionel se dirigea vers l'avenue qui, longeant la rivière et contourant l'étang, aboutissait à la porte des Clairières. A mesure qu'il s'éloignait, il ralentissait le pas. Tant qu'il put le voir il se retourna pour regarder le manoir.

—Plus jamais je ne serai heureux, se répétait-il, plus jamais je ne serai aimé comme je l'étais ici! Adieu, tout mon passé!

Le jeune homme avait peine à retenir ses larmes. Certes il ne tenait qu'à lui de rebrousser chemin, de rentrer par la porte dérobée. Mais il croyait encore entendre la voix mauvaïse: «Faiblesse, platitude, lâcheté!»

Bientôt un bouquet de hêtres et de bouleaux cacha le château à ses regards.

Lionel atteignit la rivière. Par suite d'une crue, d'ailleurs fréquente, elle coulait plus rapidement. Avec sa colonnade en ruine, apparut l'étang. Sous l'afflux des eaux, il débordait un peu dans les prairies.

Saint-Preuil s'était arrêté devant le site prestigieux.

Comment ne pas évoquer la douce fée dans le délicieux vallon dans la solitude et le silence, où elle aimait à promener ses rêves et ses mélancolies?

Comment ne pas se rappeler que, pour la première fois, il avait vu ensemble, tendrement rapprochées, sa tante et sa cousine, les deux inséparables maintenant séparées, l'une douce et touchante avec ses cheveux blancs, l'autre jeune, fine et jolie.

Le charme du paysage enchanté opérait insensiblement. Il croyait entendre la voix de sa tante l'implorer: «Si tu savais Lionel, comme il y a des enfances et des jeunessees tristes! Sois bon... Aide-moi à consoler cette pauvre petite!»

Comment avait-il accompli le vœu de la morte? Albine restait seule et pleurait...

Du côté des Clairières, coupant court à cette méditation où naissait le remords, un son lointain, mais rauque, déchira le silence du parc ensommeillé.

C'était la corne de l'auto. En attente à la porte, impatiente et nerveuse, la dame rousse lançait son appel irrité.

Le jeune homme tressaillit comme au réveil d'un songe. Suivant l'avenue et laissant l'étang derrière lui, il allait repartir, lorsqu'il vit sous la clarté de la lune, cygne ou brassée de liû, une forme neigeuse qui flottait sur les eaux et glissait rapidement entraînée par le courant.

Lionel, rapproché, immobile de surprise et d'épouvante, eut un gémissement sourd :

—Une femme noyée... Albine! Albine plus blanche que sa robe blanche... et si radieusement belle dans sa pâleur de mort sous la lueur argentée!... Aussi belle qu'il y avait quelques heures, quand mains jointes et près de s'agenouiller, elle me suppliait de rester, la voix entrecoupée de sanglots.

Et c'étaient les paroles d'Albine qu'il croyait entendre maintenant :

«Après la mort de ma pauvre maman, la plus grande douleur qui pourrait m'advenir, ce serait de vous voir quitter le manoir! Je vous sais généreux... Ne me brisez pas le coeur... je n'ai plus que vous au monde!»

Saint-Preuil demeurait pétrifié d'horreur à se rappeler ces supplications. Comment n'avait-il pas compris, rien qu'aux larmes de cette enfant, qu'elle était sincère et qu'elle l'aimait? Sourd à cette prière, il avait quitté le manoir; il avait brisé ce pauvre coeur fragile... et de douleur, Albine s'était noyée!

Le jeune homme se sentit ulcéré d'un atroce remords. C'était une lumière subite au fond de son âme. Il voyait clair; il concevait maintenant combien son entêtement de départ était fou, sa méfiance cruelle et son orgueil injuste!

Exaspéré, un second coup de corne troubla le silence du parc. L'appel demeura sans réponse. Lionel ne parut pas l'entendre.

—Ma tante, ma cousine! murmurait-il. Les deux seules femmes qui m'aimaient sont mortes, l'une sans moi l'autre par moi! J'ai tué cette enfant exquise à force de chagrin!... Elle est venue mourir là, dans l'étang près duquel elle avait, sans le savoir, retrouvé sa pauvre mère! Albine, ma pauvre petite Albine. Je vous aimais! Je n'ai pas voulu l'avouer... et vous êtes morte!

La blanche apparition après avoir une seconde tourné au milieu de l'étang, avait fantastiquement disparu, emportée par le courant. Les yeux

remplis de la fugitive et tragique vision, le jeune homme restait là, immobile, impuissant, comme envoûté par son hallucination. Et ne pouvoir plus rien contre ce qu'il avait vu, cela lui convulsait l'âme d'un atroce désespoir...

Pour attirer son attention, une main frôla la manche de Saint-Preuil. Il se retourna et se trouva devant Pascal. Tenant le guindon de sa bicyclette et la poussant devant lui le garde avait mis pied à terre sur la pelouse pour venir lever les vannes que la crue menaçait de rompre. Ayant aperçu le jeune maître, il s'était rapproché. Son étonnement à trouver le châtelain seul dans le parc, à cette heure, s'accrut de le voir si défait.

—Vous savez bien que notre rivière est d'humeur changeante, monsieur Lionel. Ses crues sont fréquentes...

Sans le laisser achever, Saint-Preuil lui saisit le bras et, le lui serrant nerveusement, gémit d'une voix étranglée par l'angoisse :

—Albine s'est noyée... Je viens de la voir passer... morte... à demi submergée... J'ai reconnu son beau visage pâle, surgissant à fleur d'eau...

Pascal l'interrompit à son tour. Persuadé que le chagrin de partir venait de troubler la raison du jeune homme, le garde eut à coeur de le rassurer au plus tôt.

—Mademoiselle est dans la crypte, monsieur Lionel. Comme tous les soirs, elle prie.

Mais Saint-Preuil continuait de s'affoler, répétant :

—Je l'ai vue... Je viens de la voir... noyée!

Pris de pitié, Pascal lui dit du ton le plus persuasif :

—C'est impossible. Si vous ne me croyez pas, monsieur Lionel, prenez ma bicyclette et filez vivement jusqu'à la chapelle. Vous y verrez de vos yeux votre cousine bien triste... mais bien vivante! Elle connaît trop bien la rivière et l'étang pour y tomber par accident. Elle est trop pieuse pour se suicider jamais!

Il y avait une telle conviction dans le ton et le regard du vieux brave homme que Saint-Preuil en fut ébranlé :

Secouant brusquement sa torpeur d'envoûtement, sans même penser à remercier le fidèle serviteur, Lionel enfourcha précipitamment la bicyclette. Pédaçant à perdre haleine, il disparut bientôt dans la direction du manoir.

Il n'avait qu'une pensée :

—Ah! si Pascal pouvait dire vrai! Si, par miracle, Albine vivait, quelle suprême joie!

Devant la terrasse, le jeune homme sauta à terre. Il posa sa bécane contre la rampe de l'escalier et il escalada les marches en quelques bonds.

Au seuil de la crypte, il s'arrêta brusquement n'osant pousser la porte. Avait-il rêvé?... Comment, pourtant, douter de ses yeux? La chapelle souterraine serait sûrement déserte! Albine ne pouvait s'y trouver, puisque...

Frissonnant d'angoisse, il entra.

Le miracle venait de s'accomplir. Dans l'ombre que la veilleuse atténuait d'une lueur d'opale, la petite châtelaine était là, en prière.

Saint-Preuil en ressentit un tel ravissement qu'il lui fut d'abord impossible de parler. Sans chercher aucune explication à la vision de l'étang, il jouissait de l'impression délicieuse qu'on a s'éveillant d'un affreux cauchemar: «Cela n'est pas vrai!»

Albine vivait! Pour exprimer l'immense bonheur que renfermaient ces deux mots, cette chapelle souterraine lui parut trop étroite, trop sombre, trop recueillie. Sa soif d'effusion subite souhaita la lumière, l'espace, des témoins innombrables. Et son premier mouvement fut d'appeler sa cousine, de lui faire signe de sortir de la crypte. Presque aussitôt un sentiment tout autre, une gratitude infinie, le rendirent muet et réprimèrent son geste. Il fit quelques pas, se laissa tomber à genoux près de la jeune fille et, le visage caché dans ses mains, il demeura la tête inclinée devant la tombe.

A ce moment, Mlle Verlier aussi crut au miracle. Elle redoubla de ferveur en sa prière. Les yeux clos, dans l'exaltation de son âme allégée de douleur, elle remercia Dieu d'avoir ramené l'intrat.

Albine priait encore. Quand elle sentit la tiédeur de deux lèvres sur ses mains jointes. L'effleurement avait été si prompt et si léger, à la tiédeur de ce baiser se mêlait une telle brûlure de larmes, que la jeune fille retira ses doigts, mais ne s'offusqua pas. Ses actions de grâce achevées afin d'éviter d'autres expansions dans le sanctuaire, elle se leva et sortit de la crypte.

Frémissant d'impatience, aussi affolé de joie qu'il l'avait été de frayeur, Lionel l'attendait déjà sur la terrasse. Il l'entraîna dans l'ombre parfumée des citronnelles en fleurs, disant,—et avec quelle fougue!—ce qu'il avait dû taire dans la chapelle.

—Je vous aime, Albine; je vous aime, ma belle petite cousine... Je ne vous quitterai plus jamais! Agenouillé près de vous, je viens de le jurer dans la crypte. Pardonnez-moi de vous avoir fait pleurer... J'étais fou... Comme si je pouvais me détacher de ce qui fut mon passé, de ce qui sera mon avenir! J'ai ces souvenirs tellement enracinés dans le cœur, qu'en rentrant au manoir, il me semble,

que je rentre en moi-même. La coïère me rendait aveugle et sourd... Je n'écoutais que mon orgueil. Si vous saviez quel sentiment de délivrance j'éprouve! Ce n'est pas seulement le devoir qui me ramène vers vous, Albine, c'est la tendresse, c'est l'amour. Petite cousine, je vous adore!

Précipitamment, sans attendre de réponse, le jeune homme ajouta cent autres choses décousues, mais si passionnées! Ces aveux, Albine les savait trop désirés par sa mère, elle les souhaitait trop elle-même pour les accueillir froidement. La petite Verlier se rappelait les paroles de tante Marie:

«Lionel a l'âme généreuse. Qu'un trouble inattendu, qu'une violente émotion forcent son cœur à parler, sa bonté se révélera de façon brusque, mais durable.»

Comme c'était vrai! Le trouble inattendu, l'émotion violente s'étaient produits. Et le cœur de Saint-Preuil avait parlé. Comment se fâcher de baisers où les lèvres murmuraient des serments de fiançailles et de mariage? Comment juger trop brusque un revirement qu'avaient provoqué tant de prières! L'exaltation de Lionel ne pouvait-elle être comparée à celle d'un possédé que délivre l'exorcisme? Albine était trop croyante pour n'avoir pas confiance en cette conversion. Enfin, après tant d'alternatives d'espoir, de doute, de déception, il était tellement doux de se sentir aimée!

Ce qu'Albine s'expliquait mal fut éclairci au retour de Pascal. Suivi de sa femme, le garde trouva les deux cousins attardés à causer sur la terrasse. Il raconta comment, descendant le bord de la rivire pour relever les vannes, il avait découvert la figure de cire. Elle s'était heurtée et arrêtée à la petite écluse qui retenait et détournait le courant de cette partie basse du parc. Tenu en éveil par les appels de la corne et le stationnement de l'auto, le garde-concierge de la porte des Clairières avait aidé Pascal à retirer le mannequin de l'onde.

Les deux hommes avaient étendu la noyée sur la pelouse avec sa robe blanche ruisselante, couverte d'aigues et de lentilles d'eau. Et s'était bien vrai que, au clair de lune, on aurait juré voir la petite châtelaine morte... Dieu merci, la vraie Albine vivait!

Pendant le sauvetage du mannequin, Pascal avait fait bavarder le garde des Clairières. Celui-ci raconta que, énervée de l'attente, Mme d'Herville, après tant de coups de corne inutiles, avait, par trois fois, fait descendre sa femme de chambre de l'auto pour venir à la loge s'informer de Saint-Preuil. A la troisième fois, Pauline avait fait allusion à la poupée enlevée et cachée dans la touffe

de roseaux. «Si vous la retrouvez, avait-elle recommandé, gardez-moi sa robe à broderies d'argent!» Et le garde des Clairières de riposter: «le niveau de la rivière et de l'étang s'est tellement élevé que vous pouvez bien penser que votre poupée et sa robe, entraînées et sautant tout barrage, sont maintenant dans le lac!»

Sur quoi, Pauline était partie furieuse. Et plus furieuse encore de se voir oubliée par Lionel, ne voulant pas manquer son express pour Paris, Mme d'Herville avait impérieusement commandé au chauffeur de l'hôtel de la conduire à la gare sans tarder.

—Quant à la poupée de cire, conclut Pascal, nous lui avons proprement essuyé le visage. Il suffira de la laisser sécher à l'ombre, puis de lui remettre un peu de rouge aux joues pour la rendre plus jeune et plus jolie que jamais.

—Je lui laverai et lui repasserai sa robe à broderies d'argent, offrit Catherine. Et nous la remettrons, en place d'honneur, dans le musée des souvenirs.

Il était plus de minuit quand impressions échangées et récits achevés Lionel et sa cousine remontèrent enfin dans leurs appartements.

Catherine accompagna la jeune châtelaine dans sa chambre. En l'aidant à se déshabiller, elle lui fit part de son opinion sur les événements si variés de cette mémorable journée.

—Il y a du mystère en ceci, ma belle demoiselle. Si Pascal m'en croît, et le brave homme m'en croît le plus souvent, nous ne bavarderons pas l'histoire de l'étang. Nous la garderons pour nous. Les gens, même à Boismont, ne sont pas tous croyants. Ils ne comprendraient pas le remords subit de votre cousin. De plus, ils ont beau l'aimer, ils le jugeraient présomptueux d'avoir cru que vous vous étiez tuée parce qu'il quittait le manoir.

—Je ne me serais pas tuée: j'ai trop foi en Dieu, dit Albine. Mais je ne me serais jamais mariée avec un autre que Lionel. Toute ma vie j'aurais attendu son retour... tristement et peut-être vainement. Combien ce qui arrive est heureux!

—Vous ne m'ôtez pas de l'idée, mademoiselle que cette poupée de jadis, qui porte votre nom et qui vous ressemble tant, est plus et mieux qu'un simple portrait de cire. De temps à autre, soyez-en sûre, l'âme de votre aïeule revient animer ce mannequin. Outrée du mépris de Mme Laure et de l'infâme traitement qu'elle lui infligeait, votre bonne vieille arrière-grand-mère a voulu se venger et déjouer les ruses de votre méchante cousine. Donnée à cette Pauline, jetée dans les roseaux comme un paquet de vieilles loques, la revenante

a tranquillement attendu la crue de la rivière pour sortir de sa cachette. Et, juste au moment où M. Lionel passait pour rejoindre la dame rousse, votre aïeule, l'autre Albine s'est laissé soulever, puis emporter par les eaux. Légère, glissant entre les hautes herbes, elle a gagné l'étang pour être mieux vue. Là, flottant, voguant, tournoyant dans les remous, disparaissant puis reparaissant sur l'onde, valsant en robe blanche et faisant chatoyer ses broderies d'argent au clair de lune, elle ne pouvait manquer d'attirer les regards de votre cousin et de bouleverser son cœur par son étonnante ressemblance avec vous. L'Albine morte a joué son rôle de belle noyée de façon à affoler le jeune homme l'empêcher de rejoindre la mauvaise conseillère et le ramener vers l'Albine vivante.

—Mais avouez, objecta la jeune fille, en souriant de l'interprétation de sa bonne vieille servante, que tout cela restait simple ruse de fantôme et bon tour de revenant, si le Bon Dieu ne l'avait sanctionné de son miracle: un réveil de conscience, un coup de lumière dans l'âme de mon cousin!

—Evidemment, concéda Catherine, le Bon Dieu a voulu le retour de votre cousin, mais votre aïeule y est bien pour quelque chose aussi! Dans votre famille, être de vraies saintes, ça n'empêche pas les femmes d'être de bonnes fées. A preuve, votre chère maman. Et je vous prédis moi, que votre grand-mère de cire, touchée de vos pieux égards, continuera de veiller sur votre bonheur!

FIN

Dans le prochain numéro de

**La Revue
Populaire**

Nous publierons un roman complet qui
aura pour titre:

Le Cheveu de mon Existerce

Par ROGER DOMBRE

Retenez d'avance votre prochain numéro.

LE CHENIL

Par ALBERT I PLEAU

CARNAVAL INTERNATIONAL TENU AU
POLO GROUND DE NEW-YORK LE 15
ET 16 MAI DERNIER

Nous devons à l'amabilité de M. F. De Kinder la traduction de l'article de M. Calvin Augustin, paru dans «Dogdom» sur cet événement mémorable dans le sport canin.

Le numéro principal au programme du samedi était l'ouvrage impressionnant de deux chiens policiers Belges, et en disant cela, nous n'avons pas de médailles à distribuer aux entraîneurs Américains. La gloire appartenait au Canada et le crédit à «Galopin», l'étoile des Groenendaels du Dominion et à «Xenia des Hallattes», une chienne Malinoise presque aussi brillante, tous deux appartenant, entraînés et exhibés par MM. Domus et Huet, les directeurs du Belgium Kennels Registered, de Montréal.

Ces maîtres Belges de l'école de culture de chiens avaient envahi New-York avec tous les accessoires nécessaires pour concourir avec tous ceux qui voulaient s'offrir, mais à leur grand désappointement, l'ouvrage qui leur avait été assigné était d'une nature différente de celle accomplie par les chiens policiers Allemands. On faisait faire à ces derniers des exhibitions d'obéissance très élémentaire, des exercices de saut et de grimpage, plutôt du travail de chien de cirque.

La barrière qu'on leur faisait escalader était quelque chose d'unique en conceptions structurales. Elle était recouverte de planches polies dont la partie supérieure était pourvue de baguettes évidemment dans l'idée d'encourager les chiens à grimper à de plus grandes hauteurs, ce qui est dangereux et pas du tout pratique. Fut-il très ambitieux au commencement, un chien qui fait une mauvaise chute ou qui s'est blessé aux pattes ou aux griffes en conséquence d'un contact défectueux avec de telles baguettes dans ses efforts à atteindre le sommet de la barrière, refusera de les escalader encore, ou il le fera à contrecœur, car dans sa conception il attribue aux baguettes sa malchance. L'aversion avec laquelle un des chiens présents acceptait des commandements et ses dé-

fauts d'exécution provenaient sans doute d'une expérience de ce genre. Un chien qui hésitera en face d'un escaladage de six pieds dans de telles circonstances ne reculera pas devant un mur de huit ou dix pieds de hauteur fait en bois brut, sans les marches, sur lequel il peut se sentir en sécurité. Il juge de la distance entre l'endroit d'où il quitte le sol et l'obstacle, tenant compte de la hauteur, saute à un angle qui lui donnera une chance de s'accrocher sur le bord supérieur avec ses griffes d'en avant, tandis qu'il se tient en balance simultanément, pendant une fraction de seconde, avec ses griffes de derrière, plantées fermement dans le matériel et puis se lève en acrobate, en équilibre sur le sommet, en se servant



Marceau, fils, à Wilson, 3 lbs., de l'élevage de madame Riou

des quatre pattes en préparation du saut à la terre. Il va sans dire que l'acajou ou le marbre poli ne sont pas les matériaux choisis pour construire un obstacle de ce genre et des planches rabotées sont dans la même catégorie. Mais la chose la plus bizarre de cette installation particulière se trouvait derrière l'obstacle. A environ deux tiers de la distance entre le sol et le sommet, on avait placé une planche descendante pour aider les chiens à descendre. En un mot la construction entière allait à l'encontre de toute utilité pratique.

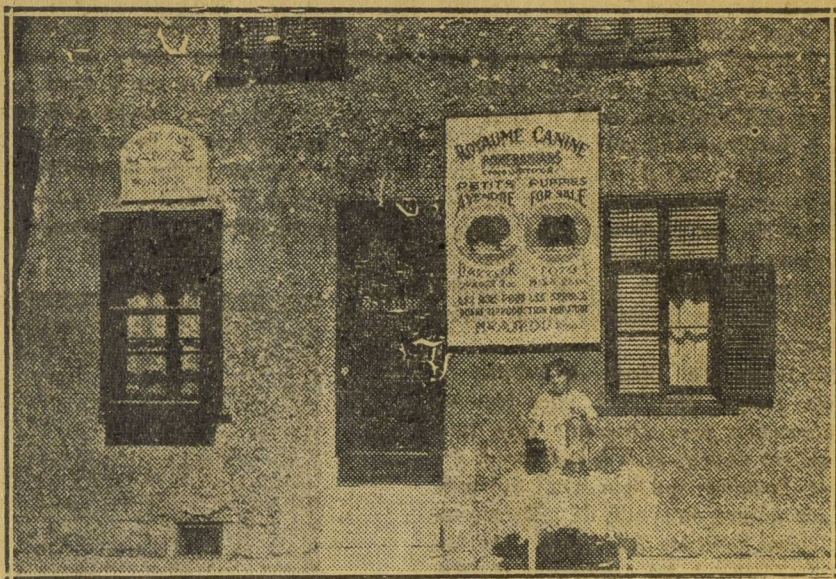
Si un chien entraîné à l'escaladage de tels obstacles était enoyé à la poursuite d'un malfai-

teur et si les pistes le conduisaient au pied d'un mur ordinaire ou d'une clôture en bois d'une certaine hauteur, il refuserait l'escaladage, et les poursuivants pourraient se livrer à une partie de cartes en attendant l'arrivée sur les lieux d'un corps de charpentiers, munis de plans, outils et matériel pour construire un escalier avec balustrade pour monsieur le chien.

Un chien retournera par dessus le même obstacle qu'il a surmonté de l'autre côté quand il lui sera ordonné de le faire par son entraîneur ou qu'il soit entraîné de la bonne façon, mais cela prendrait un chien accoutumé de travailler au deuxième étage pour accomplir cette prouesse dans les circonstances ci-haut décrites.

rabilité du chien aux coups de l'attaque, son intrépidité dans une bataille de revolvers, son indifférence au style et à la couleur des habits portés par l'agresseur, etc., avaient fait lever la foule qui applaudissait à n'en plus finir.

On entendit un observateur ultra-critique faire cette remarque: «Cela ressemble trop à du jeu, ils sont entraînés à s'accrocher au malfaiteur toujours à la même place.» Il ne se doutait pas combien il faut de savoir-faire à M. Huet pour éviter des morsures terribles. Il ne porte pas moins de trois habits spéciaux, à part l'habit de ville. Il a d'abord un costume serré de toile, puis une épaisseur de cuir solide. La protection intérieure est un canevas bien doublé. Ses bras sont de plus proté-



Résidence de Madame A. Kiou, 373 Duluth Est, où on peut visiter son chenil modèle.

Quand le temps alloué aux Allemands fut écoulé le gérant Heaslip, directeur officiel du Carnaval, s'approcha de M. Domus, éleveur belgo-canadien, en lui demandant de donner une exhibition à sa façon, pour faire oublier cette mauvaise impression. Là-dessus les courroies qui tenaient les deux éclairs belges étaient détachés et pendant trente minutes les plus exigeants ne purent se plaindre d'inactivité.

Le fameux groenendaal noir, les yeux scintillants, les nerfs tendus, et sa compagne brune (Xénia) plus petite que lui mais non moins agressive, travaillèrent d'une façon merveilleuse.

Ces scènes excitantes, répétées dans des circonstances différentes pour démontrer l'invulnér-

gés par une épaisseur de cuir à courroies. C'est à dessein qu'il sort son bras pour recevoir le plus fort de l'attaque et pour détourner le chien des autres parties du corps, particulièrement de la figure et du cou, aussi pour éviter la dépense d'une nouvelle armature pour chaque exhibition.

Le comité en charge des exhibitions des chiens travaillants soutenait que c'est à une démonstration d'obéissance que se reconnaît le chien policier. Nous demandons respectueusement au comité de nous signaler un meilleur exemple d'obéissance que celui que nous ont démontré ces deux remarquables chiens belges. Le mot «halte» était suffisant pour arrêter net une offensive calculée pour raviver dans ces chiens l'instinct de sauvagerie sup-

posé exister dans les chiens de police de toutes races depuis l'antiquité.

Calvin AUGUSTIN.

—0—

BIOGRAPHIE

Qui ne connaît l'amateur et éleveur de Boston Terrier, L. B. Seguin, de son petit nom Kruger! Tout le monde le connaît, mais peu connaissent l'origine de son petit nom.

Nous nous permettrons de commettre une petite indiscretion à son égard, et si les informations qui nous ont été fournies sont exactes, nous ne



L. B. Seguin, avec ses champions

sommes pas surpris du succès qu'il a remporté dans le hockey et dans le sport canin. On nous dit que ses parents lui ont donné ce petit nom alors qu'il n'avait que cinq ans. C'est dire qu'ils avaient trouvé en lui l'étoffe du lion de la république «Boer», l'ancien président Kruger.

M. Seguin, élève et montre aux expositions des Boston Terrier depuis 15 ans, et ses succès ont toujours été en augmentant.

Membre du M. K. A. et de plusieurs associations canines, on peut toujours compter sur son dévouement inlassable au sport canin.

Nous avons déjà parlé du Royaume Canin de madame A. Riou dont nos lecteurs connaissent très bien l'élevage et ses produits.

Mais beaucoup ignorent la part prise par celle-ci dans le sport canin.



Madame A. Riou, photographiée avec la princesse Maud qui est dans la coupe qu'elle a remportée à la dernière exposition

Madame Riou fait l'élevage du Pomeranien depuis près de vingt-cinq ans. C'est dire qu'elle est experte dans la conduite d'un chenil. Membre du C. K. C., du Shepherd Dog Club et de plusieurs autres associations canines, elle est dévouée à tout ce qui touche de près ou de loin au sport canin en général.

KLODO, Von Boxberg, le grand champion international d'Allemagne 1925, après avoir été vendu à un éleveur anglais pour la jolie somme de \$10,000, a été racheté par M. A. C. Gilbert, de New-Haven, Connecticut. Après cela, on viendra dire que les meilleurs chiens de berger allemands ne sont pas aux Etats-Unis ou en Angleterre...

A NOS LECTEURS

Ceux qui désireraient avoir le
Canadian Breeders Directory
de 1926

n'ont qu'à nous envoyer 5 sous,
pour frais de port et le recevront
immédiatement.

LA COMPAGNIE AERIENNE FRANCO-CANADIENNE

UNE ENTREPRISE DE CARTOGRAPHIE PAR AVION DANS LA PROVINCE DE QUEBEC

Par M. le commandant MAURICE QUEDRUE

L'activité humaine est infiniment curieuse dans ses manifestations et la grande roue du progrès parcourt le monde, guidée par les énergies les plus fortes.

La Province de QUEBEC, grâce aux têtes qui président à ses destinées, a toujours marché en avant et ce sont les efforts conjugués de ses dirigeants qui font, qu'aujourd'hui encore, elle précède le Nouveau Monde dans la voie des développements harmoniques.

Immensément riche par ses Forêts, ses Forces Hydrauliques et ses Minéraux, le Vieux QUEBEC, aux larges horizons, a su rendre sa fortune appréciable, grâce à son réseau de jolies routes.

Les Canadiens du QUEBEC doublant, triplant les étapes, ont vite compris qu'il leur fallait un inventaire exact de cette fortune foncière, que leurs yeux éblouis ne pouvaient mesurer à sa juste valeur. Il leur fallait des cartes, des plans, de l'ordre, un inventaire pour éviter le gaspillage de leur pays natal, aux destinées infinies et auquel ils sont attachés avec toute la ténacité de leurs premières origines.

Prévoyants, méthodiques, les Canadiens ont songé au lendemain et à la continuité de la tâche à accomplir.

Naturellement, leurs yeux se sont tournés vers la Vieille Mère-Patrie, la FRANCE.

L'œuvre à entreprendre était sérieuse: il fallait réfléchir; la vieille prudence native présidait aux décisions et les Gouvernants de QUEBEC, conscients de leurs responsabilités, voulurent connaître la question avant de s'engager.

Les méditations durèrent trois ans, trois années durant lesquelles le travail fut envisagé sous tous ses angles. De part et d'autre, des hommes de bonne volonté apportèrent à cette étude, non seulement tout leur savoir, mais aussi tout leur

attachement à la Nouvelle-FRANCE et, au mois de mai dernier, on en vint à des décisions concrètes.

Il fut décidé de faire une carte de la GASPE-SIE.

La cartographie moderne a fait, depuis longtemps, appel à la photographie aérienne qui, non seulement permet une plus grande exactitude, au point de vue mathématique; mais qui donne la possibilité d'exécuter de gigantesques travaux beaucoup plus rapidement. En effet, les Arpenteurs et les Géomètres obtiennent ainsi des données plus précises et plus rapides, grâce à la collaboration photographique. Ils peuvent travailler dans de meilleures conditions; cependant, il est essentiel de dire que la photo aérienne livrée à elle-même, n'a qu'une valeur très relative. En la circonstance, l'avion n'est qu'un moyen, un véhicule; il sert à transporter le photographe qui, méthodiquement, prend des clichés photographiques. Ce sont ces clichés qui, développés, serviront aux Géomètres et aux Cartographes à baser leurs calculs. C'est dans la salle d'étude, sur la planche à dessin, que s'élaborent les formules d'exactitude et de précision.

Cette carte servira, non seulement au Département des Terres et Forêts, au Service des Arpentages, au Département de la Colonisation, au Département de la Voirie, mais encore au Département de la Marine.

La Photographie donne minutieusement le contour des côtes; la plus petite anse ne lui échappe pas et cela est précieux pour le Service de l'Hydrographie, surtout lorsqu'il s'agit du grand Fleuve SAINT-LAURENT.

Prudents, les Canadiens et les Français décidèrent de faire un essai loyal: l'extrémité de la GASPE-SIE fut choisie. Les Canadiens voulaient voir; les Français voulaient juger des conditions climatiques, pour eux inconnues, en GASPE-SIE.

Il s'agissait d'établir une carte bien juste, avec des exactitudes mathématiques indiscutables et permettant de vérifier les Limites à Bois, les Forces Hydrauliques, les Emplacements Miniers, etc. Dans l'avenir, cette carte est appelée à permettre

les tracés de nouvelles routes ou de nouvelles voies ferrées; c'est la porte ouverte aux grands développements économiques avec un minimum de temps et un maximum d'économie.

Une collaboration Franco-Canadienne fut établie, et c'est d'elle qu'est née la COMPAGNIE AERIENNE FRANCO-CANADIENNE.

La COMPAGNIE AERIENNE FRANÇAISE apporta sa science indiscutable dans cette branche de l'activité humaine. Trois hydroplanes vinrent de FRANCE. On engagea des pilotes, des photographes, des mécaniciens de choix. On vit, à côté de de LESSEPS, Pilote vétéran de l'Aviation au CANADA, le jeune MONVILLE, dont les 26 ans s'honorent d'avoir piloté sur les lignes Latécoères de FRANCE en AFRIQUE; les Photographes BOIS et MALLEMANCHE, tous jeunes, mais d'une expérience consommée: n'ont-ils pas survolé les Terres Africaines les Antilles, la FRANCE et ailleurs?...; les deux Mécaniciens, MOURDON et CHICHENKO, deux vétérans de la Guerre, aptes à tout, débrouillards et dévoués. Enfin, toute l'équipe débarqua un beau matin, dans la Baie de GASPE et, bientôt, deux grands oiseaux Franco-Canadiens bourdonnèrent laborieusement au-dessus des jolis paysages Gaspétiens.

Aujourd'hui, le succès est assuré; déjà des centaines de films sont rentrés, les Géomètres, les Arpenteurs, les Cartographes sont au travail, et bientôt la Province de QUEBEC s'enorgueillira de posséder, tout comme les Vieux Pays, des tracés exacts que personne ne pourra contester.

Graduellement, la COMPAGNIE AERIENNE FRANCO-CANADIENNE s'affirmera de plus en plus Canadienne et la FRANCE sera toute fière d'avoir participé au développement et à l'embellissement du QUEBEC, de la NOUVELLE-FRANCE.

M. Quedrue a bien voulu nous donner, pour les lecteurs de "La Revue Populaire", quelques précisions intéressantes sur ce sujet d'actualité dont il expose ci-haut les grandes lignes.

Le but de la "Compagnie Aérienne Franco-Canadienne" est d'établir en Canada, au moyen de photographies aériennes, une carte d'une précision mathématique qui servira, dans la pratique, à mesurer la superficie des limites à bois, le tracé des routes, le tracé des chemins de fer, les emplacements miniers, etc. Ces cartes (qui

sont dressées aux frais du gouvernement provincial) lui seront remboursées de diverses manières, soit par les propriétaires de limites à bois, soit par le gouvernement fédéral.

La Compagnie est entièrement responsable de l'exactitude de ses cartes, chose très importante pour la province et le Canada tout entier. Voici près de six mois qu'elle a commencé ses opérations. Elle tenait, cet été, deux bases d'aviation: l'une à Gaspé, l'autre à New-Richmond, avec deux avions en service.

Il nous reste à raconter la formation de cette compagnie, à définir le rôle qu'elle remplit actuellement et à faire connaître la véritable mission qu'elle est appelée à réaliser dans notre province.

L'honorable M. Mercier, ministre des Terres et Forêts, ayant compris la nécessité absolue d'établir un inventaire des diverses richesses que renferme son département, voulut, pour l'exécution de ce long et minutieux travail, du moyen le plus rapide: la photographie aérienne.

Mais, le ministre ne voulait pas s'engager imprudemment, ni engager de vastes capitaux avant d'être certain de ce qu'il pouvait obtenir. Le projet resta trois années à l'étude. Puis, au début de cette année, la "Compagnie Aérienne Franco-Canadienne" acceptait la mission qui lui était confiée par le gouvernement provincial, mission qu'elle a de beaucoup dépassée.

Les laboratoires de la Compagnie, actuellement à Paris, seront, l'an prochain, établis à Montréal, où l'on formera une équipe de géomètres et de mathématiciens "canadiens", susceptibles de travailler eux-mêmes à cette entreprise de cartographie. La Compagnie deviendra de la sorte au moins autant canadienne que française

— o —

Fermez vos oreilles aux discours du médisant. Témoignez-lui autant d'éloignement qu'en pourrait éprouver celui dont on médit.

* * *

Les bons écouteurs ressemblent aux bons ménagers: ils font leur profit de tout. Amyot.

OU VONT LES MOUCHES L'HIVER?

Nous connaissons du chansonnier montmartrois, Lucien Boyer, une chanson qui eut, l'an dernier, à Paris, un joli succès, intitulée: "Où vont les mouches l'hiver?" Cela paraît tout simple, mais Boyer le sait-il? Le savez-vous vous-même? Où peuvent bien aller les mouches l'hiver?

Tous les animaux, l'hiver, cherchent une retraite propice. Si les oi-

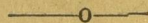


Les coques dans lesquelles les mouches domestiques passent l'hiver, dans nos propres demeures. Au printemps, la mouche nouvellement formée brise l'enveloppe et prend sa liberté.

seaux s'expatrient, les mouches hivernant au pays même et dans les propres maisons où elles passent la belle saison. Mais l'opinion générale qui veut que la mouche domestique passe l'hiver au milieu de nous, et comme une rentière, se retire dans quelque coin chaud de notre habitation d'où elle ne bouge pas à moins qu'on ne vienne à la dénicher, est en partie erronée.

D'après les expériences du docteur Skinner, entomologiste distingué, la mouche domestique (sans parler des autres, car on connaît la mouche à chien, la mouche dorée, la mouche à miel, qui est l'abeille, la mouche d'Espagne ou mouche cantharide, la mouche à feu, etc.,) se métamorphose en hiver en chrysalide, sorte de larve ou coque de coton où elle s'enferme et meurt. Une mouche nouvelle, au printemps, perce l'enveloppe et prend sa liberté.

Pour nous débarrasser de ces mouches, aux premiers jours du printemps, il nous faudrait, non pas tuer les premières mouches qu'on verrait, car nous aurions fort à faire, mais ces sortes de coques qu'il est très difficile de découvrir, du reste.



LE JAPON A 59 MILLIONS D'HABITANTS

La population du Japon (colonies non comprises) est de 59,736,704, soit une augmentation de plus de 3,700,000 en cinq ans.

La densité est de 157 au kilomètre carré, inférieure à celle de la Belgique, de la Hollande et de l'Angleterre. Osaka, la sixième grande ville du monde après Chicago, a 2,114,809 habitants; Tokio, 1,995,303; Nagoya, 768,560; Kyoto, 679,976; Kobé, 644,216; Yokohama, 405.888.

Population de la Corée: 19,519,903 habitants (accroissement de 1 million en un an); Formose: 3.994,236 habitants; Sakhaline: 203.504 habitants.

Le Japonais, ne pouvant vivre sur son sol, devra donc émigrer. Mais plusieurs Etats, dont l'Amérique, lui ferment leurs portes. Cela présage de futurs conflits.



CENDRIERS POUR BRAS DE FAUTEUIL

Vous connaissez tous ces cendriers qu'on pose, au moyen de deux poids, en suspens au bras d'un fauteuil rembourré. Notre intention n'est pas de vous signaler la chose ni de vous mettre au fait de son existence. Vous en avez à la maison ou vous en avez vu quelque part. Si ces cendriers, qu'on pourrait appeler individuels, vous tentent, prenez plaisir à en fabriquer vous-même.

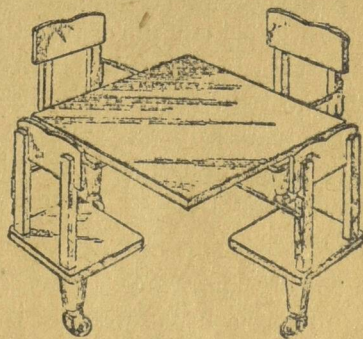


Pour cela, que vous faut-il ? Un morceau de velours de soie, de 2 pouces de largeur par 1 pied de longueur dans une couleur qui s'harmonise bien avec celle du fauteuil. Il vous faut ensuite un petit bol, vase ou soucoupe et deux morceaux de plomb ou de fer que vous introduirez dans les bouts de votre morceau de velours. Percez un trou dans le fond de ce qui vous ser-

vira de cendrier et fixez-le au velours. Ou bien, faites-y deux trous et cousez-le simplement à l'étoffe. Quant aux poids, vous cousez simplement par-dessus les bouts du morceau de velours.

UNE TABLE DONT ON PEUT CONVERTIR LES PIEDS EN CHAISES

Cette table que l'on doit à une invention de Harry E. Thixton, de Henderson, Ky., est tout à la fois ingénieuse et pratique. Ses quatre pieds deviennent à volonté quatre chaises, chacune supportée par un des pieds de la table, et assez pareille à un tabouret de piano.



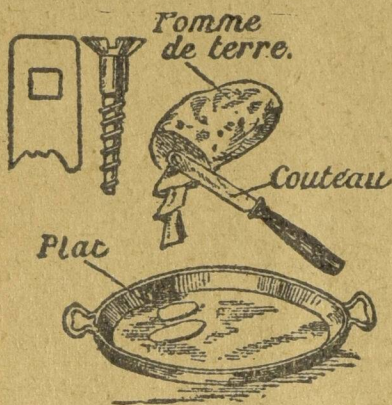
Fixées sous le dessus de la table sont quatre tiges d'acier horizontales, chacune s'étendant au dehors et tournée à angle droit pour s'insinuer dans une douille tubulaire verticale qui se trouve sur le montant de gauche du dossier de la chaise.

C'est ainsi que la table retient les chaises en position, en même temps

que les chaises servent de pieds à la table. autre usage, car le trou ne gêne en aucune façon.

POUR COUPER LES LEGUMES EN TRANCHES MINCES

Les pommes de terre pour frire doivent être coupées très minces. Cette besogne peut être faite facilement à l'aide du petit appareil indiqué sur le croquis.



Cet appareil est très simple et se compose seulement d'un couteau et d'une vis à bois. On perce un trou à l'extrémité de la lame du couteau et l'on rend ce trou carré à l'aide d'une petite lime triangulaire. La partie de la vis qui se trouve au-dessus du fletage est également équerrie pour s'adapter au trou.

Une fois les pommes de terre bien pelées, on passe la vis dans le trou du couteau, puis on l'enfonce dans le milieu de la pomme de terre. En tournant le couteau on fait avancer la vis, cependant que le couteau coupe une tranche mince et continue. Cette méthode n'allonge pas du tout le travail et les pommes de terre sont ainsi parfaitement frites, d'une façon égale, en quelques minutes. Le couteau peut encore parfaitement servir pour un

POUR PREPARER LES MEUBLES PLAQUES

Lorsque le plaquage des meubles se soulève, surtout en raison de l'humidité, on peut appliquer un chiffon sur la partie soulevée et on repasse avec un fer chaud, autant que possible un fer de tailleur.

FAITES AINSI UNE POIRE DE CORNE SOLIDE ET DURABLE

Les poires de caoutchouc qui font vibrer l'anche des cornes d'avertisseur par l'air comprimé ont l'inconvénient de se couper rapidement et elles sont d'un prix relativement élevé.

Voici un moyen peu coûteux d'assurer leur remplacement et de prolonger leur durée. Il suffit de monter à la place de la corne une poignée en caoutchouc du genre de celles utilisées sur les bicyclettes et les motos, la poignée est fixée par une ligature en fil de



cuivre ou en fil de fer fin, comme celui employé par les fleuristes; on assurera l'étanchéité par trois ou quatre tours de ruban chattertonné. Si la poignée n'est pas exactement du même diamètre on pourra la laisser tremper quelques heures dans de l'essence ordinaire, ce qui augmentera sensiblement son volume intérieur. Les nervures de l'intérieur de la poignée lui assurent une grande solidité et la rendent indéchirable.

JUSQU'A QUEL AGE VIVREZ-VOUS ?

L'homme ordinaire, suivant la médecine et la science, doit vivre quatre-vingt-dix ans.— Les centenaires sont, comme les géants et les nains, des caprices de la Nature.

Jusqu'à quel âge devrions-nous vivre ? D'après la Bible, « nos années sont de trois fois vingt et dix ». Voilà ce que dit le législateur Moïse, il y a 3,500 ans, dans le Livre des Psaumes.

La durée normale de la vie serait donc, suivant cette autorité, de soixante-dix ans. Cependant, cette assertion ne correspond pas à notre expérience et jure avec d'autres mentions faites sur ce sujet dans l'Ancien Testament. Elle entre en contradiction à première vue avec le grand âge qu'atteignaient les patriarches avant le déluge. En effet, à l'exception de Enoch, père de Mathusalem, qui mourut à 365 ans, tous les autres vécurent jusqu'à l'âge avancé de sept, huit et neuf cents ans.

Les critiques rejettent en général l'interprétation littérale de ces textes et croient plutôt que ces âges comprenaient la durée de toute une famille, un clan ou une tribu ; d'autres, qu'ils entendaient des mois ou des lunes. Aucune de ces théories discutables n'explique pourtant l'amoindrissement graduel des âges après Noé.

Ce dernier mourut à 950 ans ; son fils Sem à 600 ; le fils de Sem, Arphaxade, se rendit péniblement à 438 et il en fut ainsi jusqu'à la troisième

génération où Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse vécurent à peine plus de cent ans. Quant à David, il n'était âgé que de 70 ans et Solomon de 58, à l'article de la mort.

Dans l'histoire des autres peuples de l'antiquité, les centenaires composent la grande exception. Lors du recensement fait par Vespasien dans l'an 74 après Jésus-Christ, deux cents Romains seulement avaient dépassé le chiffre cent. Les temps modernes virent quantité de centenaires, mais qui peut fixer, malgré cela, les ultimes limites de la vie d'un homme ? On parle d'un homme de 185 ans, mais très peu de ces cas de longévité extraordinaire peuvent être prouvés.

Ainsi, voici trois ans, un groupe de médecins et de savants fut dépêché auprès d'un montagnard du nom de John Shell qui se disait âgé de 132 ans. Ils s'en revinrent après avoir trouvé qu'il n'était même pas centenaire. Il en fut de même pour plusieurs autres.

Un paysan hongrois, Pierre Czaran, serait né, dit-on, en 1539 pour mourir en 1724, soit à l'âge de 185 ans. Des recherches entreprises pour vérifier cette longévité anormale conclurent encore à la mystification. Czaran était bien né en 1539, mais la date de sa mort avait été confondue avec celle de son fils qui portait le même nom.

La tenue par les églises des registres de l'état civil ne vint qu'au seizième siècle en France et ce n'est que cent ans plus tard que cette coutume

se répandit dans l'Europe entière. Ainsi, plusieurs de ses rapports de longévité ne sont basés que sur des traditions de famille.

Mais l'extrême durée de la vie—qui est la longueur du temps qu'un homme peut vivre—est beaucoup moins importante que la durée normale de la vie, le temps qu'une personne en particulier devrait vivre et la durée moyenne de la vie, c'est-à-dire le temps que vivent la plupart des personnes.

Une moyenne peut facilement être obtenue grâce aux recensements, aux ministères de santé et aux statistiques des compagnies d'assurance-vie.

Le nombre d'années que devrait vivre une personne ne dépend pas de son *modus vivendi*, de son entourage, de son atmosphère, de sa santé ou de quelque autre l'acteur extérieur, mais de sa conformation physique elle-même.

Bien que simple en apparence, cette question de la durée normale de la vie n'a jamais été décidée. La Bible dit soixante-dix ans, mais les statistiques montrent que de 100,000 personnes qui atteignent l'âge de dix ans, 36,000 parviennent à soixante-dix ans, 13,300 à quatre-vingts et 1,330 à quatre-vingt-dix.

Diverses formules ont été énoncées pour déterminer le terme naturel de la vie, mais la plupart sont basées sur des phénomènes observés chez les animaux. Nous cessons de grandir et de nous développer à l'âge de vingt et un ans et vingt-deux ans, parce que, d'après certains savants (ce qui est très contestable), nous nous tenons debout au lieu de marcher sur les pieds et les mains, comme le chat... Assez curieuse de théorie, n'est-il pas vrai? Jusqu'à cet âge, la colonne ver-

tébrale s'allonge, tandis qu'après ce sont les courbes prises par elle qui croissent et se développent. La grandeur se maintient, mais le corps continue de grossir et c'est pourquoi nous portons un chapeau, un complet, des chaussures et des gants d'une pointure plus forte, à trente ans qu'à vingt et un. Le poids moyen du cerveau est plus lourd à trente, ainsi que ceux du cœur et des poumons.

La période de l'enfance comprend l'adolescence, jusqu'à la puberté. La puberté court jusqu'à la majorité qui confère les droits civils. Puis vient la maturité.

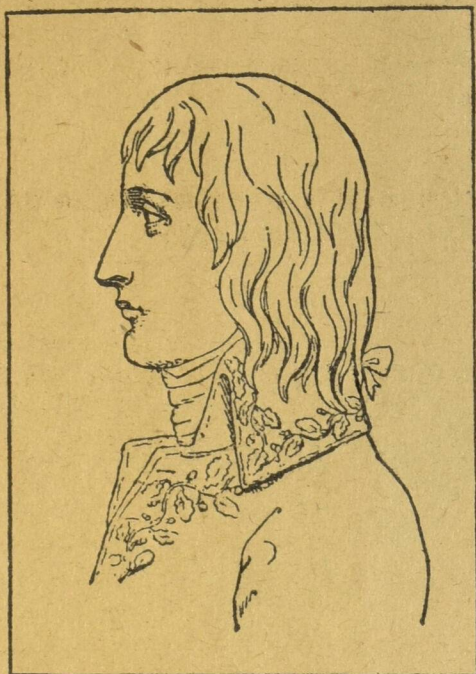
BONAPARTE ATTEINT DE LA GALE EN 1790

On a découvert, dans les récents ouvrages écrits sur Anatole France, que le vieux maître de la Villa Said avait une dent contre Napoléon et qu'il s'est appliqué toute sa vie à lui trouver des maladies, des infirmités et de pénibles afflictions. N'a-t-il pas parlé de maux de reins, comme ceux dont souffrit Jean-Jacques, et d'impuissance même? Le docteur Cabanès nous renseigne aussi sur l'état de santé de Napoléon, mais avec ce dernier on peut être tranquille. L'homme est renseigné et impartial. Dans une récente livraison de sa revue, "La Chronique Médicale", il nous informe de la découverte qu'on vient de faire d'une maladie dont Napoléon aurait souffert dès 1790, la gale, tout probablement. Voici d'ailleurs l'article:

"Étant en garnison à Auxonne, le lieutenant Bonaparte avait sollicité un congé de semestre, qu'il avait obtenu au mois de septembre 1789. Il était

donc parti pour Ajaccio, où il devait séjourner jusqu'en janvier 1791.

Dans notre ouvrage "Au chevet de l'Empereur", nous avons mentionné le fait, mais sans l'accompagner de l'hypothèse, toute gratuite, de Chiquet. Bien inspiré fûmes-nous, car un historiographe vient de réfuter l'opinion de l'ex-professeur au Collège de France en termes qui nous paraissent décisifs: "En 1790, l'état de santé de



Napoléon exigeait un traitement énergique et des soins prolongés. Il les reçut en août, à Bastia, où il passa une quarantaine de jours."

Bonaparte profita même de son séjour à Bastia, pour se faire soigner à l'hôpital de cette ville, et un érudit vient de retrouver un document qui donne tout le détail du traitement que le malade eut à supporter.

Ce document comprend une "feuille détachée du registre des comptes

Maintenant!

IL vous est facile d'apprendre l'anglais. Mettez un disque anglais I. C. S. sur votre phonographe — ayez votre livre en mains — et écoutez. Vous entendez — une fois ou cent fois — des mots, des phrases dans un anglais très pur. Vous lisez ces mêmes mots et phrases dans votre livre et vous en apprenez la prononciation et la traduction. Vous apprenez à parler, lire et écrire l'anglais quand il vous plaît, à vos moments perdus, dans la tranquillité de votre propre chambre, pendant le laps de temps qui vous convient.

❑ Laissez-nous vous expliquer cette méthode qui a si bien réussi dans le cas d'au delà de 6,000 personnes au Canada.

❑ Ecrivez pour notre brochure de 24 pages: "L'Etude de l'Anglais Simplifiée."

**INTERNATIONAL
CORRESPONDENCE SCHOOLS**
CANADIAN, LIMITED DEPT. 164
389, rue Mountain, Montréal, Can.

du pharmacien militaire qui fournit les remèdes".

Du 5 au 30 août, l'officier absorba du petit-lait, de la tisane de chicorée, se frotta d'un onguent spécial et prit des bains. C'est là un traitement qui semble indiquer une affection de la peau. Était-ce déjà la gale? Quoi qu'il en soit, il dura vingt-cinq jours et la note du pharmacien s'éleva à 20 livres 10 sous. Elle ne fut acquittée que quinze mois plus tard, en octobre 1791, lors d'une nouvelle permission de trois mois accordée par le baron de Teill.

Il est permis de supposer que le débiteur se libéra, grâce aux économies du grand-oncle Lucien, mort le 15 octobre de cette même année. C'est aussi avec le montant de cet héritage que la famille Bonaparte put acheter une maison à Ajaccio et des terres hors des murs."

LA NEF DU ROI

Au moyen âge, il était d'usage de placer sur la table des repas, en face du seigneur, un vase allongé, de vaste capacité, appelé Nef. Il contenait tout ce que la cuisine ne fournissait pas : les épices, les vins, les vases à boire, les cuillers.

Après les repas, la Nef était déposée dans la chambre du roi.

Toutes les personnes qui passaient devant la Nef, voire même les dames et les princesses, lui devaient le salut, et faisaient la révérence en passant devant elle, comme pour le lit du roi.

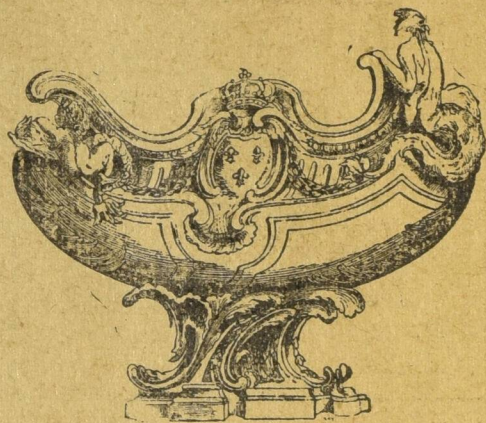
Il est curieux de voir le rôle de la Nef pendant les repas royaux et d'avoir quelque aperçu du reste du cérémonial usité en pareil cas.

Nous extrayons de l'"Etat de la France" publié en 1712 et des "Mémoires du duc de Saint-Simon" les détails qui vont suivre :

L'huissier de salle, ayant reçu l'ordre pour le couvert du roi, va à la salle des gardes du corps, frappe de sa baguette sur la porte de leur salle, et dit tout haut : "Messieurs, au couvert du roi", puis, avec un garde, il se rend au Gobelet. Ensuite le chef du Gobelet apporte la Nef. Les autres officiers apportent le reste du couvert. Le garde du corps et l'huissier marchent proche la Nef, et l'huissier de salle marchant devant eux, la baguette à la main, et le soir tenant aussi un flambeau, porte les deux tabliers ou nappes. Etant tous arrivés au lieu où la table du Prêt (prêt ou essai) est dressée, l'huissier de salle étale seul une nappe ou tablier sur le buffet ;

puis le chef du Gobelet et l'huissier de salle étalent dessus la table du Prêt la nappe ou tablier, dont cet huissier de salle reçoit un des bouts, que l'officier du Gobelet, qui en retient l'autre bout, lui jette adroitement entre les bras.

Ensuite, les officiers du Gobelet posent la Nef et préparent tout le reste du couvert. Puis, le gentilhomme servant qui est de jour pour le Prêt, coupe les essais de pain déjà préparés au Gobelet, fait faire l'essai au chef du



La Nef du Roi

Gobelet du pain du roi et du sel ; il touche aussi d'un essai les serviettes qui sont dans la Nef, et la cuillère, la fourchette, le couteau, et les cure-dents de Sa Majesté, qui sont sur le Cadenas (coffre d'or contenant les objets que nous venons d'indiquer), et donne pareillement cet essai à manger à l'officier du Gobelet, ce qu'ils appellent faire le Prêt. Et le gentilhomme servant, ayant ainsi pris pos-

DANGER PERMANENT

Un rhume est un danger permanent qui menace les *Poumons* parce qu'il est souvent le point de départ d'une *Laryngite*, d'une *Bronchite*, d'une *Pneumonie*, et combien de *Tuberculeux* se repentent d'avoir négligé un rhume! Pour prévenir ces accidents, prenez les

CRESOBENE (CAPSULES)

Médication Balsamique, Volatile, puissamment Antiseptique et Germicide, à base de *Créosote*, d'*Eucalyptol*, de *Terebene*, de *Pinis Maritimes*, etc.

D'une Efficacité Incontestable contre

TOUX, RHUMES, GRIPPE, LARYNGITES, ENROUEMENTS, BRONCHITES

Les *Crésobène* se prennent "nature" ou on peut en faire chez soi, tout aussi facilement qu'une infusion de thé, un "Sirop", un "Gargarisme" pouvant servir de *Lozon*, *Dentifrice* détruisant les *Microbes Infectieux* de la *Bouche*, ou en "Inhaler" les *Vapeurs Balsamiques*. Ces moyens sont clairement indiqués sur la brochure entourant le flacon. Cette *Brochure* est envoyée *Gratuitement*. Prix \$1.00 partout ou envoyées par la poste.

STANDARD PRODUCTS CO.

1566, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL



UN PRÊTRE, L'ABBÉ HAMON (Curé de Vaumois, France),
possède le moyen radical de guérir: **DIABÈTE,**
ALBUMINE, CŒUR, REINS, FOIE, ESTO-
MAC, RHUMATISME, BRONCHES et toutes
les maladies chroniques réputées incurables.

AUCUN RÉGIME - - - - RIEN QUE DES PLANTES

Brochure explicative et très intéressante, français ou anglais,
gratuit et franco sur demande. Adressez

LABORATOIRES BOTANIQUES ET MARINS
430, rue St-Pierre - - - - Montréal...

session de la table du Prêt, continue de la garder.

Ce Prêt étant fait, les officiers du Gobelet vont à la table où doit manger le roi, la couvrent de la nappe ou tablier, de la même façon ci-dessus exprimée. Ensuite, un des gentilshommes servants y étale une serviette, dont la moitié déborde du côté de Sa Majesté, et sur cette serviette il pose le couvert du roi, savoir: l'assiette et le cadenas sur lequel sont le pain, la

cuillère, la fourchette et le couteau; et par-dessus est la serviette du roi, bâtonnée, c'est-à-dire proprement pliée à godrons et petits carreaux. Puis, ce gentilhomme servant replie sur tout le couvert la serviette de dessus qui déborde. Il pose aussi les colliers ou porte-serviette, et le tranchant ou couteau, la cuillère et la fourchette dont il a besoin pour le service; ces trois dernières pièces sont pour lors entourées d'une ser-

viette pliée entre deux assiette d'or; puis, il se tient tout proche de la table, pour garder le couvert de Sa Majesté.

Pendant tout ce temps, l'huissier de salle est retourné à la salle des gardes, ou ayant frappé de sa baguette contre la porte de leur salle, il dit tout haut: "Messieurs, à la Viande du roi;" puis il va à l'office-bouche, où il trouve le maître d'hôtel qui est de jour, le gentilhomme servant et le contrôleur qui s'y sont rendus.

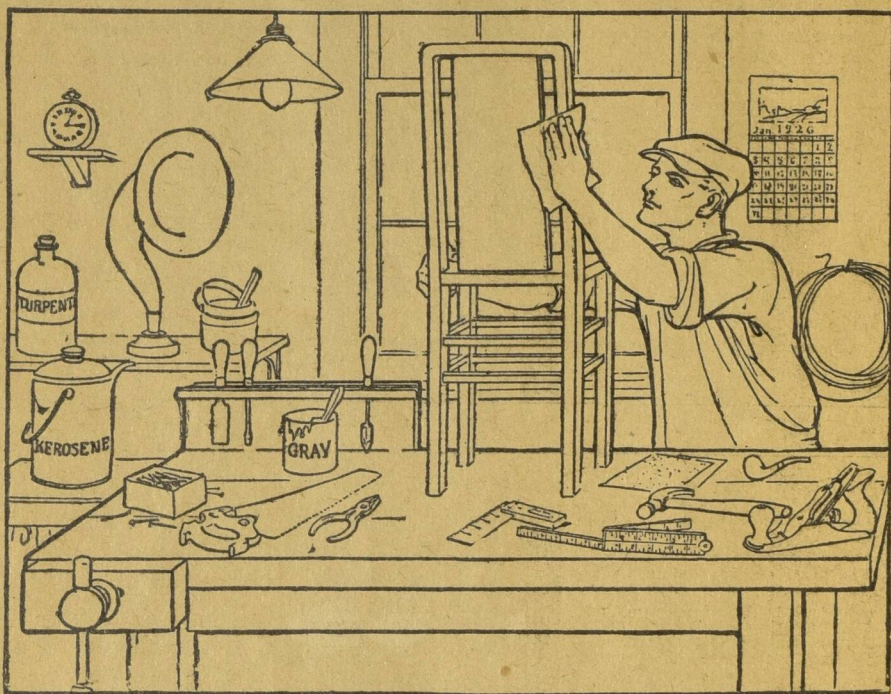
La Viande de Sa Majesté était portée en cet ordre. Deux de ses gardes

marchent les premiers, ensuite l'huissier de salle, le maître d'hôtel avec son bâton, le gentilhomme servant-panetier, le contrôleur général, le contrôleur clerc d'office et autres qui porteront la Viande, l'écuyer de cuisine, et le garde-vaisselle; et, derrière eux, deux autres gardes de Sa Majesté qui ne laisseront personne approcher de la Viande. Et les officiers ci-dessus nommés avec le gentilhomme servant seulement à la Viande à tous les services.

Et ainsi de suite... Ah! ces rois!

—0—

DE COMBIEN D'OBJETS VOUS SOUVENEZ-VOUS ?



Examinez attentivement ce dessin pendant une minute et essayez de remarquer tous les objets qui se trouvent dans cette boutique. Puis, fermez votre revue et écrivez aussitôt sur un

bout de papier tous les objets remarqués dont vous vous souvenez. Si vous vous rappelez plus de 15 objets, votre mémoire est bonne; 20, votre mémoire est excellente.

NEZ ET GORGES



délivrés du CATARRHE EN NOVEMBRE



Des centaines de nez et de gorges dans tout le Canada et les Etats-Unis ont été délivrés du Catarrhe et de son cortège d'ennuis de toutes sortes. Ces nez et gorges étaient très mal—du moins quelques-uns. Ils ennuyaient leurs propriétaires depuis très longtemps. Les nez s'étaient bouchés—des croûtes formées—du mucus s'était amassé que le malade devait expectorer dans son mouchoir continuellement.

Ce mucus visqueux et purulent tombe du nez dans la gorge qu'il écorche et blesse, avec une sensation continuelle de chatouillement des plus désagréables.

Pas besoin de s'étonner si les yeux qui vont de pair avec ces nez et ces gorges, sont faibles et

nagent dans l'eau — si l'haleine est infecte et si le sens de l'odorat s'émousse graduellement.

Mais combien ces nez et ces gorges ont changé grâce à la Méthode de Traitement inventée par le Spécialiste du Catarrhe Sproule, 376 Cornhill Building, Boston. Ils sont redevenus ces portions du corps claires, douces et si utiles, remplissant le rôle assigné par le Créateur. Tout le dégoûtant mucus a disparu parce qu'il n'y a plus d'inflammation et de germes du Catarrhe pour le causer. Les yeux, le nez, la gorge sont devenus libres et clairs. Ces ennuyeuses sensations de lassitude ont disparu — et les malades guéris rencontrent leurs amis le sourire aux lèvres et ne se demandent plus quelles complications vont résulter de leur Catarrhe.

CONSULTATION GRATUITE SUR VOTRE NEZ ET VOTRE GORGE

Voulez-vous savoir comment VOTRE nez et votre gorge seront débarrassés de ce Catarrhe? Mettez votre adresse, vos nom et prénoms et envoyez par la poste au Bureau du Spécialiste Sproule.

CE COUPON donne droit aux lecteurs de LA REVUE POPULAIRE à une consultation gratuite sur le Catarrhe.

*Avez-vous la gorge au vif?
Eternuez-vous souvent?
Votre haleine est-elle infecte?
Avez-vous les yeux mouillés?
Prenez-vous facilement le rhume?
Avez-vous le nez bouché?
Crachez-vous souvent?
Des croûtes se forment-elles dans votre nez?
Souffrez-vous beaucoup de l'humidité?
Vous mouchez-vous fréquemment?
Perdez-vous l'odorat?
Avez-vous mauvaise bouche le matin?
Avez-vous une sensation de malaise dans la tête?
Avez-vous à vous nettoyer la gorge au lever?
Avez-vous dans la gorge une sensation de chatouillement?
Du mucus vous tombe-t-il du nez?
Ce mucus vous tombe-t-il dans la gorge?*

NOM ET
PRENOMS

ADRESSE

.....

Le Spécialiste Sproule s'occupe de débarrasser les nez et les gorges de l'inflammation de la membrane muqueuse appelée—le Catarrhe—depuis 40 ans, après avoir étudié et gradué à l'Université de Dublin, Irlande. Quiconque s'occupe d'un travail depuis 40 ans sait ce qu'il dit, et il vous dit: "Si votre nez ou votre gorge sont devenus des victimes du Catarrhe, prenez conseil et soignez-vous sans délai. Vous regretterez d'avoir retardé."

Quand arriveront vos réponses aux questions ci-dessus, il vous sera envoyé un conseil gratuit sur la manière de vous débarrasser le nez et la gorge du Catarrhe, suivant votre cas particulier. Il n'y a pas de raisons pour que VOTRE nez et votre gorge n'appartiennent pas à une personne heureuse; faites comme des centaines d'autres, délivrez-vous du Catarrhe.

Ne tardez pas un instant, écrivez tout de suite. Considérez combien le Catarrhe affecte votre nez et votre gorge et prenez les moyens de rendre à ces organes toute leur force. Ecrivez en français ou en anglais. Répondez dès maintenant et envoyez vos réponses au:

SPECIALISTE DU CATARRHE SPROULE

376, CORNHILL BUILDING,

BOSTON, MASS.

LES BETES SAVANTES SONT-ELLES MARTYRISEES PAR LEURS DRESSEURS ?

Les animaux de cirque ne sont jamais battus.—Il faut les gagner par la confiance et les tenir par la gourmandise.—Ils sont très sensibles aux applaudissements du public.—Intelligence remarquable de l'éléphant, du phoque et du chien.—Moeurs de tous les animaux susceptibles de dressage.— Divers trucs du métier.

Que faut-il penser des dresseurs ? Martyrisent-ils les bêtes ? Voilà les questions sur lesquelles P. Montloin, correspondant du "Petit Journal Illustré", interrogea le plus grand dresseur de France, dont la réputation est mondiale.

—Comment dresse-t-on les animaux ?

—De la façon la plus simple, en théorie, de la plus compliquée en pratique. Un mot résume toute l'existence du dresseur : de la patience. Encore faut-il savoir l'employer.

Prenez Ploum, parle ce dresseur, Ploum est un petit fox. Le premier exercice que je lui ai appris, c'est tout bonnement de «faire le beau». Comment m'y suis-je pris ? Je l'ai tenu dans la position que je voulais lui faire prendre, et en même temps je sifflais. J'ai recommencé cet exercice un nombre incalculable de fois, et qu'est-il arrivé ? Un jour, simplement, en entendant un coup de sifflet, Ploum a fait le beau, tout seul. Maintenant, et jusqu'à la fin de ses

jours, je n'ai qu'à siffler d'une certaine façon pour que le fox se dresse sur ses pattes de derrière.

C'est un phénomène d'association des sensations, et mon ami m'en donna aussitôt la preuve. Il continua :

—C'est en appliquant cette méthode que nous obtenons de tous nos élèves les exercices si compliqués parfois que vous applaudissez dans les cirques. Mais ce qui paraît simple en théorie est d'une application si compliquée qu'on ne peut guère s'en douter si on ne la pratique pas. Il faut des années pour dresser un chien, la bête la plus docile qui soit, et si l'on essaye de faire jouer un petit rôle à un chat, le plus indiscipliné des animaux, il faut prendre dix sujets pour en trouver un de convenable.

—Et si les animaux ne vous obéissent pas, vous les battez ?

—Jamais ! C'est une légende stupide que celle de l'animal de cirque malheureux. Jamais nous n'employons les moyens violents pour arriver à nos fins. La raison en est bien simple : l'animal se buterait, prendrait peur et il serait impossible d'en tirer quoi que ce soit. Il faut, avant tout, qu'il ait confiance en nous et, au lieu de le battre, nous le tenons par sa gourmandise. C'est prodigieux ce qu'on peut faire faire à certaines bêtes, à un cheval, par exemple, avec l'appât d'un seul morceau de sucre. Pourtant, je dois dire que si la cravache est proscrite des séances d'entraî-

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI
ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de **revivifier les muscles**.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats. C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE.

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous reconnaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la malle, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,
2667 Stuart Building., St-Louis,
Missouri, U. S. A.
Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai
et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

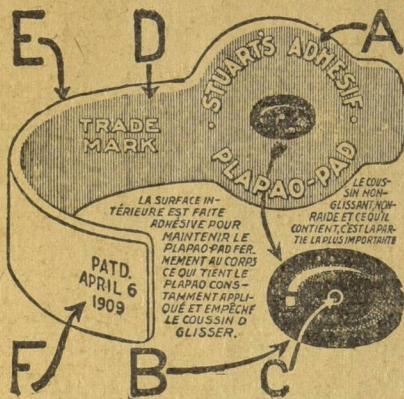
Nom

Adresse

.....

.....

Le retour de la malle apportera l'essai gratuit de Plapao.



nement, je suis quelquefois obligé d'en faire usage pour ramener la discipline parmi mes pensionnaires. Ce sont des acteurs, ils se jalourent terriblement, et ils n'hésitent pas, si j'ai un moment d'inattention, à faire rater son tour à un camarade. Et rien ne les émeut plus que les applaudissements du public. D'ailleurs, pour en revenir à notre soi-disant brutalité, le simple bon sens prouve bien que c'est un mensonge accrédité par des gens qui n'ont jamais approché un cirque. Ces animaux, ce sont nos gagne-pain. Avez-vous déjà vu un ouvrier, quel qu'il soit, abîmer ses outils? Non, n'est-ce pas? Je crois même que toutes les vieilles demoiselles réunies s'intéressent moins à la santé de leur Azor ou de leur Minette que nous. Pensez donc, un animal qui succombe, et c'est tout un numéro à réapprendre. Les autres bêtes sont complètement désemparées par ce vide créé dans la distribution, il faut recommencer le travail de deux ou trois années en attendant de rééduquer un nouvel élève.

—Ce qui tendrait à faire croire que les animaux savants ne se rendent pas compte de ce qu'ils font?

—Oui et non. C'est une question mal posée ainsi. Sans doute, n'ont-ils aucune idée du comique des oripeaux dont on les affuble, mais, d'un autre côté, je vous dirai qu'ils sont sensibles aux applaudissements et à l'émulation. Je fais d'ailleurs exception pour les singes, qui sont les plus troublantes bêtes qui soient. Ils comprennent fort bien ce qui est drôle... et ce qui est rosse... j'en sais quelque chose. Ce sont des clowns-nés et des clowns sans bonté, en général.

—Pourtant, certains numéros donnent bien l'impression d'un effort in-

tellectuel de la part du chien. Ainsi, celui des bouquets. Vous savez, on étale une dizaine de fleurs sur la table, et vous demandez à une dame de l'honorable société d'en choisir une, à voix basse. Aussitôt le toutou bondit vers le bouquet demandé et l'apporte à cette personne.

Et voici l'explication de ce truc.

Les animaux ont certains sens infiniment plus développés que les nôtres... et voilà toute la clé du mystère. Je m'explique: les bouquets sont disposés dans un ordre déterminé, toujours le même, et supposez que le dresseur ait habitué son élève à rapporter le premier bouquet par un signal, le deuxième, par deux signaux, etc. Supposez, d'autre part, que ce signal soit imperceptible aux oreilles humaines, mais très net pour celles du chien, un claquement d'ongles ou de cure-dents, par exemple. Vous savez maintenant tout le mécanisme de ce tour!

Les élèves les plus intéressants sont les chiens et les singes. C'est avec eux qu'on obtient le maximum de rendement. Parmi les chiens, tous ne sont pas également doués. Nous sommes tous d'accord pour préférer les chiens bâtards aux chiens bien racés, et pour choisir surtout des caniches pour l'attention et pour l'acrobatie, des fox-terriers. D'autre part, il est très difficile d'obtenir quelque chose du lévrier, du dogue et du bull-dog.

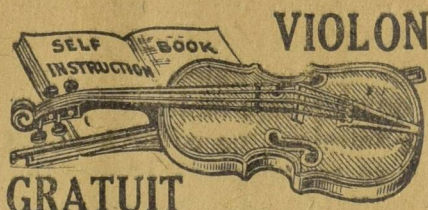
Quant aux singes, ma préférence va tout de suite aux chimpanzés. Les ouistitis, très intelligents, ont une santé très fragile et, jamais, on ne vient à bout des hamadryas, tant ils sont indociles et sorniois. Après cette petite digression, voulez-vous que nous abordions les autres espèces animales? Si nous commençons par l'élé-

phant? Je ne crois pas que, sous la calotte des cieux, il y ait bêtes plus intelligentes, après l'homme s'entend. Les dresseurs d'éléphants arrivent très souvent de l'Inde, patrie de ces pachydermes; et ils emploient des trucs, tenus rigoureusement secrets, pour en venir à bout. Il s'agit là de sympathie. Il faut que l'homme gagne la confiance de son gigantesque ami et qu'il le persuade de faire son métier, et de le faire bien. C'est une tâche qui n'est pas si difficile que ça, car les éléphants sont sensibles aux bons sentiments, et ils sont extrêmement affectueux. D'autre part, ils sont vindicatifs à l'extrême, et ils se souviennent toujours des mauvais traitements... n'hésitant pas à attendre des mois, des années, leurs vengeances qui sont terribles. Enfin, ils ont des lubies qu'il faut respecter, si l'on veut obtenir de bons résultats.

Tous ont une frayeur commune, la plus étrange qui soit: celle des souris! Quand ils en aperçoivent une, ils barrissent éperdument et tremblent de tous leurs membres. L'explication en est simple. Dans leur pays d'origine, il existe un petit rongeur, voisin des souris, qui agrippe les éléphants par leur trompe, la seule partie sensible de leur individu et qui ne le lâchent plus.

Ils ont peur que cette plaisanterie recommence.

Mais les éléphants coûtent cher. Leur nourriture est coûteuse, ainsi que leur prix d'achat. Pourtant, le dressage d'un éléphant est une assez bonne affaire, car ils vivent vieux et ont en général une santé robuste. Il n'en est pas de même pour les phoques et les otaries! Voilà des bêtes admirables, et combien intelligentes! Mais que de déboires ne réservent-



Grand violon, joli et de belle sonorité, avec clés, un jeu de cordes complet et tous accessoires, boîte de colophane et livre pour apprendre soi-même à jouer, TOUT CELA GRATUIT en vendant 30 belles gravures d'art à 10 cents chacune. Ecrivez pour les avoir à: BLUINE MFG., 3053 Mill St., Concord Junction, Mass., U.S.A.

Employez "DEPILO"



PROCÉDE
MODERNE,
EFFICACE
ET SANS DANGER.
USAGE FACILE.

Vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00; échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tél. Lancaster 7903

LE FILM

Est le seul Magazine, rédigé en français, qui soit relié directement aux grands studios.

En vente partout: 10 SOUS

elles pas! J'en ai possédé un moment une troupe de huit, aussi bien dressés les uns que les autres, et je ne crois pas qu'on puisse mettre, plus qu'elles ne le faisaient, de coeur à l'ouvrage. Elles se roulaient de joie quand les applaudissements crépitaient! Eh bien, je les ai toutes perdues en trois ans, et je me suis promis de n'en jamais racheter. Le climat ne leur vaut rien. Il leur manque de grandes étendues d'eau où se prélasser. Et quelle difficulté trouve-t-on à leur procurer les poissons qui leur plaisent.

—Et les autres animaux?

—Le dressage des chevaux constitue un métier à part, n'en parlons donc pas. Quant aux autres bêtes, cochons, oies, coqs et poules, rats, ils ont plus de succès par l'imprévu que par leur réelle valeur.

Là, on emploie souvent un truc bien simple. Sans que le public s'en doute, grâce à un boniment bien présenté, c'est bien plus souvent le dresseur qui suit les fantaisies de son pensionnaire que celui-ci qui obéit.

—o—

LE "OLD NEPTUNE INN" DE QUEBEC

Le "Old Neptune Inn", ouvert le 1er mai 1809 par William Arrow Smith, est une des plus vieilles tavernes de Québec. On l'annonça, à l'époque, dans le "Quebec Mercury" comme une "coffe-house". C'était un rendez-vous de marins. Durant les guerres napoléoniennes, le café était fréquemment visité par la "presse" (press gang) qui saisissait, dit-on, les consommateurs pour les expédier sur les bateaux, en faire des marins. La statue de Neptune, qui décorait son entrée principale, figurait en bois le

vieux dieu des mers armé de son trident. Cette statue était la tête de poulaine d'un navire qui avait fait naufrage sur les côtes d'Anticosti en 1817. L'entrepreneur chargé de la démolition de la carcasse du navire l'avait donnée au sieur George Cossar, valet de l'honorable Mathiew Bell, et patron de l'hôtel. Cette statue y resta jusqu'en 1850; on ne sait ce qu'elle est devenue.

Comme nous l'avons dit, le "Old Neptune Inn" servait de rendez-vous aux marins anglais principalement qui y trouvaient les journaux de Londres, des pipes de terre et du punch au rhum.

Les paysans canadiens qui allaient au marché considéraient ce café comme un mauvais endroit et prenaient Neptune pour le Diable armé de sa fourche.

—o—

LA GENEROSITE DES MILLION- NAIRES AMERICAINS

Une statistique récente, publiée par un journal américain, nous révèle ce que les milliardaires de là-bas ont dépensé, depuis dix ans seulement, dans un but philanthropique.

La reproduire telle quelle serait fastidieux. Qu'il suffise de rappeler qu'après maintes et maintes dotations magnifiques, John D. Rockefeller a donné, dans ces dix dernières années, une somme globale de 575 millions de dollars, Andrew Carnegie, 350 millions et tous les autres, selon leurs ressources, à l'avenant. Au total, c'est une somme de plus d'un milliard et demi de dollars qui a été distribuée. Au cours du change, cela fait 31 milliards et demi.

Quelle que soit l'opinion qu'on ait sur les Crésus américains, et surtout

sur la façon dont ils ont édifié leur fortune, il faut reconnaître qu'ils savent faire de celle-ci un usage judicieux en faveur des oeuvres altruistes.

Carnegie, dont on connaît la belle fondation destinée à récompenser, en France comme ailleurs, tous les héros civils victimes de leur dévouement, Carnegie disait un jour à une réunion de milliardaires comme lui:

—Faites le bien de votre vivant! Il n'y a pas de mérite à ne donner qu'après sa mort.

Et, dans la conclusion de son petit speech, il déclarait:

—Lorsqu'un homme jette un regard sur son passé, il ne doit jamais déclarer qu'il s'est montré trop généreux.

Quand on y réfléchit bien, en somme, le seul plaisir que puissent s'offrir des gens si riches est encore la philanthropie bien comprise.

— 0 —

L'AVIATION JAPONAISE

Le Japon devient la première puissance du monde au point de vue militaire.

Il y a, actuellement, quinze écoles d'aéronautique au Japon. Les Univer-



France



Etats-Unis



Grande-Bretagne



Italie



Japon

(Force moyenne des grandes puissances)

sités ont compris, dans leur programme, des cours d'aviation. Trois sections spéciales ont été ouvertes pour les recherches. Des conférences sont données, dans les écoles, par des offi-

BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon: \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la malle sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111 - 113 - 115 Tél.: Est 3200

MONTREAL, Can.

Geo. Latourrelle, agent pour le Canada.

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

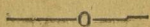
EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tél. LANcaster 7903

ciers de l'armée et de la marine; les visites d'aérodromes et d'avions sont fréquentes.

Le Japon possède 2000 appareils et 700 pilotes expérimentés. En septembre dernier, 200 appareils survolèrent Tokio à la fin des manoeuvres.



A PROPOS DE PUCES SAVANTES

On sait que la puce—oui, la puce vulgaire—est un animal susceptible d'être dressé. L'histoire anecdotique est pleine des merveilles que certains cornacs sont parvenus, à force de patience, à faire exécuter à leur petite ménagerie intime.

Dernièrement un de ces cornacs, de passage dans un village de France, fut invité à donner une représentation dans un château voisin—on s'ennuie tant l'hiver à la campagne!—Notre homme s'y rend avec sa boîte d'animaux et commence à les faire manœuvrer.

—Mesdames et messieurs, dit-il, ces petites bêtes obéissent à ma voix. Voici Roméo... Allons, Roméo, avancez et saluez... Très bien. Allez rejoindre Juliette... Ah! mon Dieu, fit le cornac avec stupeur, Juliette a disparu.

Il cherche, pas de Juliette. On riait beaucoup, car le cornac s'arrachait les cheveux en criant que c'était son sujet le plus précieux.

—Voyons! dit le maître du château, pris de commisération, elle se sera réfugiée... sur qui la soupçonnez-vous de s'être réfugiée?

—Si j'osais vous l'avouer, monsieur le comte, fit le cornac en rougissant de timidité... je crois que c'est sur Mme la comtesse.

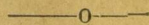
—Eh bien! reprit le comte, comme nous ne voulons pas vous faire tort,

ma femme va passer un instant dans son appartement.

Un instant après, la comtesse rentrait tenant délicatement entre son pouce et son index roses un petit animal minuscule.

Le cornac s'en empara aussitôt, mais le lâchant plus vite encore:

—Hélas! s'écria-t-il, je suis déparreillé! Ce n'est pas Juliette! C'est une puce à l'état sauvage!



LES CHIFFRES ROMAINS

Petit tableau qui n'a l'air de rien mais qui sera à plusieurs d'une grande utilité.

I	1	XX	20
II	2	XXX	30
III	3	XL	40
IV	4	L	50
V	5	LX	60
VI	6	LXX	70
VII	7	LXXX, XXC	80
VIII	8	XC	90
IX	9	C	100
X	10	CC	200
XI	11	CCC	300
XII	12	CCCC	400
XIII	13	D	500
XIV	14	DC	600
XV	15	DCC	700
XVI	16	DCCC	800
XVII	17	CM	900
XVIII	18	M	1000
XIX	19	MCMXXVI	1926

1o—Toute lettre placée à la droite d'une autre figurant une valeur supérieure ou égale à la sienne, s'ajoute à celle-ci:

2o—La lettre placée à gauche d'une autre plus forte qu'elle indique que le nombre qui lui correspond doit être retranché du nombre relatif à la deuxième.

GRATIS EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE GRATIS EN 25 JOURS

Toutes les Femmes doivent être belles, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil.
Succès assuré en 25 jours.

Avoir une belle *poitrine*, être *grasse*, rétablir vos *nerfs*, cela en 25 jours, avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins. Les *chairs* se raffermissent et se tonifient, la *poitrine* prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur... Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL



est un produit *naturel*, possédant la propriété de raffermir et de *développer la poitrine*, en même temps que, sous son action, se comblent les *creux des épaules*. Seul *produit véritablement sérieux*, garanti *absolument inoffensif*, bienfaisant pour la *santé générale*. Le Réformateur est très bon pour les *personnes maigres et nerveuses*. Convenant aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme*, dont la *Poitrine* a perdu sa forme harmonieuse par suite de *maladies*, ou qui n'était pas *développée*.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une RENOMMEE UNIVERSELLE et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en RESTAURANT ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la NERVOSITE.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. — ENVOYEZ 5c EN TIMBRES et nous vous ENVERRONS GRATIS notre BROCHURE ILLUSTREE de 32 pages, avec ECHANTILLON du REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL.

Notre REFORMATEUR est également efficace aux HOMMES MAIGRES, déprimés et souffrant d'EPUISEMENT NERVEUX, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle. Jours de bureau: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 h.

MADAME MYRRIAM DUBREUIL

230, PARC LAFONTAINE Dépt. 2 Boîte Postale 2353 MONTREAL

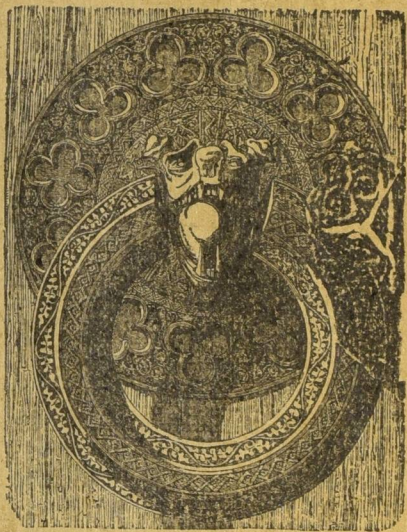
UN MARTEAU DE PORTE

Le goût a toujours distingué l'artiste, voire l'ouvrier français, surtout à l'époque du Moyen Age. En ce temps-là, on s'évertuait à donner du style au moindre objet usuel ; la serrurerie s'ingéniait à rivaliser avec l'orfèvrerie, et tel objet du plus vulgaire usage était traité avec la recherche d'une oeuvre de joaillerie, si bien que le fer recevait les mêmes ciselures que les métaux précieux, — l'or et l'argent. Nous ne voulons pour preuve de ce que nous avançons ici que ce type de heurtoir ou marteau d'une des portes de la cathédrale de Bourges. A première vue, on dirait qu'on a sous les yeux un travail oriental, tant le caractère arabe s'allie étroitement au style du Moyen Age, sans le primer cependant.

Donc à la cathédrale de Bourges, une des portes a conservé son heurtoir ou son anneau, qui date de l'époque même du moment. — le XIII^e siècle. Une tête de chien tient dans ses dents l'anneau, dont le pourtour est orné d'une branche de vigne d'un effet gracieux. Un disque à rosaces trilobées, mêlées de quelques autres dites "quatre feuilles", forme l'encadrement.

En dépit des ravages du vandalisme, la France possède encore un certain nombre de curieux heurtoirs du Moyen Age et de la Renaissance : à Beaune, l'hôpital — remarquable bâtiment du XIII^e siècle — montre, à sa porte principale, un heurtoir orné de détails empruntés à l'architecture du XV^e siècle. A Troyes, existait autre-

fois, rue Saint-Pierre, une maison appartenant à la famille Hennequin : on l'a démolie, et son marteau avait passé dans la collection d'un riche amateur de Paris, après la mort duquel il est retourné à Troyes enrichir le musée municipal : il représente un jeune enfant debout tenant un écusson aux armes de la famille Hennequin. C'est un intéressant spécimen de l'art de la



serrurerie au XV^e siècle. A l'une des portes de la cathédrale d'Evreux, on voit un marteau formé de bandes enroulées dans les intervalles, qui sont remplis de ce genre d'ornements nommé "quatre feuilles". Ce travail semble être du XV^e siècle. Dans la même ville, on voyait aussi une maison gothique fermée par une porte dont le heurtoir est un joli travail de l'époque précitée. Une élégante décoration à jour, comme on en remarque sur

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.

Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU



TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme *tonique* pour *renforcer*; facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00

(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B.P. 2740, 508-est, rue Roy, MONTREAL.

quelques tables d'autel ou à quelques reliquaires, servait d'armature à la poignée ou marteau. Les belles portes de l'église Saint-Maclou, de Rouen, sont ornées, au milieu de leurs vantaux, de deux têtes de lion qui devaient tenir dans leurs mâchoires des anneaux en bronze. C'est une oeuvre de l'époque de la Renaissance.

On ferait un livre intéressant rien que sur ce sujet des heurtoirs ou marteaux de porte.

—o—

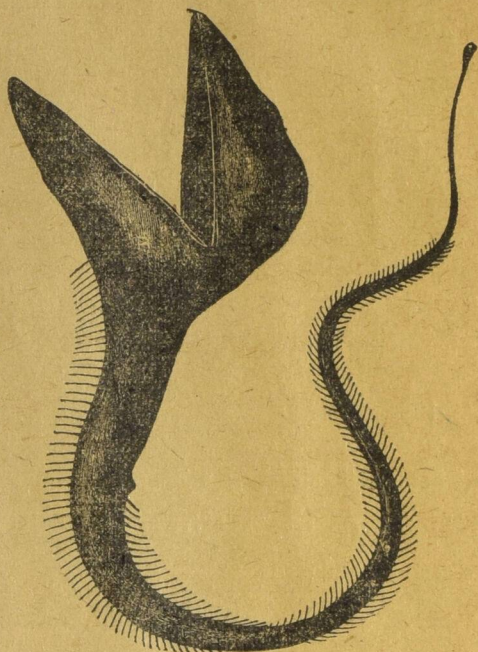
POISSON MONSTRUEUX DECOUVERT EN 1888

Qu'est-ce que cela? Une figure de monstre composée à plaisir par quelque artiste en veine de fantaisie. Y a-t-il même dans la nature quoi que ce soit qui ait pu servir de prétexte à son crayon, sinon une imagination vagabonde?

Eh bien, non: la figure que représente notre gravure est bien l'image d'un être réel, vivant, d'un poisson récemment découvert dans des circonstances mémorables.

On voulait faire le relevé des côtes du Maroc le long de l'océan Atlantique. On se trouvait en présence d'une pente régulière mais assez rapide puisque les fonds baissaient toujours. Les sondes atteignaient des profondeurs inouïes ramenant à la surface quelques-uns des objets qu'elles rencontraient. C'est ainsi que dans une de ces pêches souterraines où l'on avait été non loin des îles Canaries jusqu'à plus de 6000 pieds au-dessous de la surface de la mer, on fit la capture du poisson si étrange dont nous parlons. C'est une sorte de boule à laquelle est attachée une queue longue bordée

de poils distants les uns des autres, hérissés comme des arêtes; elle se prolonge en s'effilant et devient d'une ténuité extrême. La tête de son côté est fendue aux deux parties par une bouche démesurée qui la traverse entièrement. On semble voir un gouffre dont la partie inférieure en forme



de poche profonde est terminée en avant par deux petites dents fort menues. La peau de cet organe se tend et s'élargit rappelant le bec du pélican, ce qui d'ailleurs a contribué à dénommer le petit monstre dont il s'agit.

Quant aux moeurs mêmes de ce singulier animal, on ne les connaît naturellement pas encore, et qui sait si jamais on pourra explorer assez complètement les profondeurs où on l'a rencontré pour en apprendre sur son compte autre chose que son existence?

—o—

Tu supportes les injustices; console-toi, le vrai malheur est d'en faire.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au
magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE,

975, rue Cadieux, MONTREAL

La Revue Populaire

*La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.*

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou
75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c
pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE,

975, rue Cadieux, MONTREAL

LE FILM

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.*

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour
an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE,

975, rue Cadieux, MONTREAL

LE TOPINAMBOUR

Le topinambour, peu estimé en Canada, est pourtant un tubercule au goût savoureux et qui pourrait être vendu à très bas prix, car il pousse très facilement dans des sols médiocres et il ne réclame pas de soins.

Le topinambour est une plante vivace, à racine féculente; il est d'une rusticité très grande, il exige peu de main-d'oeuvre et résiste aux gelées et aux maladies.

Sa récolte peut se faire au fur et à mesure des besoins. On s'en occupe donc aux moments de loisirs. Sa culture convient aux terrains déshérités et sablonneux. Les terres pauvres, même mal exposées, sont favorables au topinambour qui se reproduit d'une façon inépuisable, même si on n'a laissé aucun tubercule en terre.

Dans quelques départements de France, le topinambour sert à l'alimentation du bétail, mélangé au foin, à la paille, aux grains. Dix livres de tubercules de topinambours équivalent à vingt livres de betteraves. Les tiges aussi sont consommées avec avidité par le bétail.

Mais c'est à l'alimentation humaine que pourrait surtout servir le topinambour. Son goût rappelle celui du fond d'artichaut, qu'il remplace bien souvent dans les restaurants. On peut le manger soit frit, soit à la sauce blanche, soit en purées, en salades, en ragoûts. Le topinambour a été même utilisé pour la panification par moitié avec des farines de froment ou mieux de seigle. Ajoutons enfin que le topinambour peut être facilement transformé en sucre et en alcool.

En somme, l'extension de la culture de ce tubercule permettrait d'augmenter très largement nos ressources

alimentaires, tout en économisant le main-d'oeuvre.

PARMENTIER N'EST PAS L'INVENTEUR DE LA POMME DE TERRE...

Sans vouloir amoindrir la solide gloire de Parmentier, il est bien certain que l'introduction de la pomme de terre en Europe n'est pas due à ce célèbre philanthrope.

En 1619, la pomme de terre se vendait couramment en Angleterre 20 cents la livre. Les conquérants du Pérou l'avaient introduite en Espagne au commencement du seizième siècle sous le nom de "papas"; de là, elle passa en Italie où elle prit le nom de truffe, «tarouffi». C'est à la même époque qu'un grand nombre de plantes comestibles furent importées: le sarrasin, le brocoli, le chou-fleurs, etc.

Le rapport de MM. Vilmorin et Hensé sur les origines de la pomme de terre, contient des détails sur son histoire en France préconisée par Gaspard Bauhin, elle se propage rapidement, vers 1592, dans la Franche-Comté, les Vosges et la Bourgogne. Le parlement de Besançon interdit sa culture, comme celle d'une substance pernicieuse, dont l'usage peut donner la lèpre. L'astronome Duhamel conseille vivement, en 1761, sa culture.

Turgot se fait déclarer par la faculté de médecine un certificat constatant que la pomme de terre est un aliment substantiel et sain. Grâce à ses encouragements on se met à la cultiver en plein champs dans le Limousin et l'Anjou. En 1765, l'évêque de Castres en distribue aux curés de son diocèse et leur enseigne la manière de la cultiver. Ce n'est qu'en 1778 que Parmentier commence sa campagne de vulgarisation.

SECRET de leur POPULARITÉ

Après avoir essayé, sans succès, toutes sortes de médicaments, des milliers de femmes et jeunes filles souffrant de :

Pauvreté du sang

Retour d'âge

Troubles nerveux

Maux de reins

Palpitations de coeur

Douleurs périodiques

Anémie

Dépression

Mélancolie

Dérangements

Perte de mémoire

Irrégularités

Chlorose

Tiraillements

Migraine

Troubles d'estomac

Sensations de chaleur

se sont débarrassées, comme par enchantement, de leurs maux, sous l'action bienfaisante des

PILULES ROUGES

le plus énergique, le plus rationnel et le plus économique de tous les remèdes prescrits spécialement dans le traitement des maladies de la femme, parce que ce remède, le plus répandu aujourd'hui, possède des qualités vraiment extraordinaires pour régénérer le sang, calmer les nerfs, accroître l'appétit, régulariser les fonctions ralenties, augmenter la résistance vitale. Quelques boîtes d'essai suffisent pour convaincre de leur efficacité.

En outre des résultats rapides et durables qu'il apporte, un traitement aux Pilules Rouges donne le droit de consulter GRATUITEMENT, aussi souvent qu'il est nécessaire, notre Médecin.



Mme Simon LeBreux

«Il y a environ dix ans, alors que j'avais atteint l'époque critique du retour de l'âge, j'étais épuisée. Je souffrais de pauvreté du sang, de constipation, de mauvaise digestion, accompagnée de violents maux de tête. Je vivais à Montréal, à cette époque, et depuis longtemps j'entendais parler des consultations gratuites données par le médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine; l'idée me vint d'aller le voir. Après examen, ce médecin constatant la gravité de mon cas me fit suivre un traitement approprié et me prescrivit les Pilules Rouges. Dès les premières semaines, je m'aperçus d'un mieux sensible; je suivis mon traitement pendant un an et demi, après quoi je me portais très bien. Ma santé s'est parfaitement maintenue depuis et je n'hésite pas à recommander à toutes femmes faibles, épuisées, à celles qui redoutent les complications du retour de l'âge, l'usage des Pilules Rouges, car je suis assurée qu'en suivant les indications données, elles obtiendront comme moi des résultats satisfaisants et durables» Mme SIMON LEBREUX, 212, Wahconah St., Pittsfield, Mass.

CONSULTATIONS GRATUITES aux femmes, par lettres ou à nos bureaux, 1570, rue Saint-Denis. Notre médecin est à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaites des conseils qu'il vous donnera pour rien. Il vous est impossible de vous soigner à meilleur marché.

En vente partout, ou par la poste, 50 sous la boîte.

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, LIMITEE, 1570, St-Denis, Montréal



“La plus jolie fille de son groupe”

Parce que — de la manière naturelle et efficace enseignée ici, elle fait ressortir ses charmes — protège le beau teint que la nature lui a donné, sa beauté et son bonheur futurs.

LA FEMME a plus besoin de bonheur que l'homme, dit le sage. Mais, comment une femme peut-elle être heureuse sans quelque charme?... La jeune fille qui est jolie tout en restant simple et naturelle est recherchée de tout le monde. «La jeune fille la plus populaire de son groupe» est ordinairement la plus heureuse.

La beauté ne dépend bien souvent que d'un beau teint. C'est le *teint* qui fait la jeunesse. Et la jeunesse est le bien le plus précieux sur terre... un bien précieux qui, grâce à des soins naturels donnés à la peau, peut se conserver longtemps en dépit des années. On trouve de nos jours beaucoup de femmes encore jeunes dans la quarantaine. Des milliers le sont restées en suivant cette simple méthode:

Le traitement et comment le suivre pour obtenir les meilleurs résultats

Lavez-vous délicatement la figure avec l'adoucissant Savon Palmolive, en massant soigneusement la mousse dans la peau. Rincez bien, d'abord avec de l'eau chaude, puis avec de l'eau froide. Si vous avez la

peau plutôt sèche, appliquez-y un peu d'un bon cold-cream—et c'est tout. Faites cela régulièrement et de préférence le soir. Servez-vous de poudre et de rouge à votre guise. Mais ne les gardez jamais la nuit. Ils obstruent les pores et souvent les dilatent. Des points noirs et de l'enlaidissement s'ensuivent le plus souvent. Il faut les enlever en se lavant.

Evitez cette erreur

N'employez pas de savons ordinaires dans le traitement donné ci-contre. N'allez pas croire que tout savon vert, ou tout savon prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive, soit la même chose que le Palmolive.

Et il ne coûte que 10c le morceau ! Si peu cher que des milliers de gens l'emploient pour le corps aussi bien que pour la figure. Procurez-vous en un morceau aujourd'hui. Puis notez les changements étonnants apportés en une semaine.

LE PALMOLIVE est un savon de beauté fabriqué dans un but unique: l'entretien du teint.

En France même, le pays des cosmétiques par excellence, le Palmolive a supplanté tous les savons français, moins un. Le Palmolive est adopté par les Parisiennes averties comme le savon "importé".

Rappelez-vous cela quand vous serez tentée d'acheter pour votre teint un savon sans garantie



3389-C

FABRIQUE AU CANADA

LA COMPAGNIE PALMOLIVE DU CANADA, LIMITEE
3, rue St-Nicolas, Montréal, Qué.

Prix
de détail

10c

Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe—sans laquelle il ne doit jamais être vendu.